

NICOLAS DENISOT

DU MANS

(1515-1559)

ESSAI SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

PAR

L'ABBÉ CLÉMENT JUGÉ

Ancien élève de la Faculté des Lettres de Caen

LE MANS

A. BIENAIMÉ-LEGUICHEUX

15 Rue Marchande

PARIS

A. LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, passage Choiseul

1907



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548613_0014

NICOLAS DENISOT

DU MANS

NICOLAS DENISOT

DU MANS

(1515-1559)

ESSAI SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

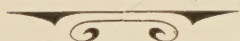
THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

PAR

L'ABBÉ CLÉMENT JUGÉ

Ancien élève de la Faculté des Lettres de Caen



LE MANS

A. BIENAIMÉ-LEGUICHEUX

15, Rue Marchande

PARIS

A. LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, passage Choiseul

1907

LISTE DES OUVRAGES DE DENISOT

I

Ouvrage manuscrit

Vers latins adressés au roi Edouard VI.

Il n'y a pas de titre. British Museum, ms. roy. 12 A. VII.

II

Ouvrages imprimés

I. — Noelz par le comte d'Alsinoys, presentez à Mademoiselle sa Valentine. 1545.

Petit in-8° gothique, sans nom de lieu. Nous ne connaissons qu'un seul exemplaire de cet ouvrage. Il se trouve à la bibliothèque du Mans, dans un recueil de Noëlz. — Le même ouvrage a été réimprimé au Mans, in-18, 1847. L'éditeur, qui n'a pas signé, a ajouté à la suite d'autres Noëlz anciens tirés du recueil de la bibliothèque du Mans. (Bibl. nation. Inv. Réserve. Ye 3812).

II. — Le Livre des prières à Dieu.

Ouvrage très incomplet, comprenant quatre feuillets en caractères gothiques dans le recueil déjà cité. Le titre, la date et le nom de la ville manquent.

III. — Cantiques du premier advenement de Jésus Christ, par le Conte d'Alsinois. Avec privilège du Roy. Chez la veusve Maurice De la Porte. 1553.

Petit in-8°. (Bibl. de Versailles).

III

Ouvrages édités par Denisot

I. — Annæ, Margaritæ, Janæ, Sororum Virginum heroidum anglarum, In mortem Divæ Margaritæ Valesiæ, Navarrorum Reginae, Hecatodischon. Accessit Petri Mirarii ad easdem Virgines epistola : una cum doctorum aliquot virorum Carminibus. Parisiis. Ex officina Reginaldi Calderii et Claudii ejus filii. Anno salutis 1550. Cum Privilegio.

In-8°. (Bibl. nat. Ye 1734).

II. — Le Tombeau de Marguerite de Valois, royne de Navarre, Faict premierement en Distiques Latins par les trois Sœurs, Princesses en Angleterre. Depuis traduitz en Grec, Italien et François par plusieurs des excellents Poetes de la France. A Paris, 1551.

In-8° (Bibl. nat. Inv. Reserv. Ye 1633). Cet ouvrage contient à la première page un portrait de Marguerite de Valois par Denisot¹.

¹ On trouve également une carte du Pérou, dessinée par Denisot, dans l'« Histoire de la Terre neuve du Peru, en l'Inde occidentale, traduite de l'Italien en Francoys ». Paris, Vincent Sertenas, 1545. (Petit in-8°. Inv. Reserv. Oe 738).

BIBLIOGRAPHIE ¹

Manuscrit

PUBLIC RECORD OFFICE. STATE PAPERS FOREIGN. MARY, v. IX et v. X. n° 568, in-4°.

Ce manuscrit reproduit les dépêches de l'ambassadeur Wotton à la reine Marie. Les dépêches sont chiffrées et traduites dans une écriture du xvi^e siècle; le nom de Denisot est très lisible ainsi que le démontre notre pièce photographique ajoutée en appendice. Cependant, chaque fois que l'original porte *Denisot*, l'éditeur de ces papiers d'État avait traduit *Devisat*. Cf. Turnbull (William B.) : *Calendar of State Papers. Foreign series of the reign of Mary (1553-1558)* (pp. 267, 281, 284, 285, 293, 298). London, 1861. In-4°.

Imprimés

ANONYMES. — *Replicque par les amys de l'auctheur de la Remonstrance faicte à Sagon contre celui qui ce dict amy de l'imprimeur du coup d'essay. Ensemble Responce à Nicolas Denisot qui blasma Marot en vers enragez à la fin du Rabais.* In-8°, s. l. n. d. (probablement Paris 1538. Arsenal A6427. B. L.)

¹ Nous indiquons ici les seuls ouvrages où il est fait quelque mention utile de Denisot. Nous citerons dans le cours de ce mémoire les travaux qui aident à mieux comprendre l'œuvre et le rôle de notre auteur.

- ANONYME. — *Liste de Messieurs les officiers de la maison de ville du Mans depuis l'an 1474 jusqu'en 1556*. Le Mans, 1756, in-4°.
- ANONYME. — *Les Coutumes du pays et Conté du Maine*, Le Mans, 1607, in-8°.
- AUGUIS. — *Les Poètes français depuis le XII^e siècle jusqu'à Malherbe*, avec une notice historique et littéraire sur chaque poète. Paris, 1824, 6 v. in-8°. T. III.
- BAIF (Antoine de). — *Amours de Meline*. Ed. Ch. Marty-Laveaux. T. I. Paris, 1881 1890, 5 v. in-8°.
- BAILLET (Adrien). — *Jugemens des Savans sur les principaux ouvrages des Auteurs, Revus, Corrigez et Augmentez*, par M. de la Monnoye. Augmenté de *L'Anti-Baillet de Ménage...* Amsterdam, 1725, 8 tomes reliés en 2 vol. in-4°.
- BALLARD (George). — *Memoirs of several Ladies of Great Britain, who have been celebrated for their writings or skill in the learned languages, arts and sciences*. Oxford, 1752, in-4°.
- BAYLE (Pierre). — *Dictionnaire historique et critique*. Amsterdam, 1734, 5 v. grand in-4°. Article Seymour, T. V. pp. 107, 108, 109.
- BELLAY (Joachim du). — 1^o *Recueil de Sonnets*. Ed. Ch. Marty-Laveaux. T. II. 1867, in-8°.
2^o *Libri quatuor Poematum*. Paris, 1558, in-4°.
- BELON (Pierre). — *L'Histoire de la nature des Oyseaux*. Paris, 1555, in-f°. L. IV. Ch. XXVI.
- BONNEFON (Paul). — *Le Différend de Marot et de Sagon*. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juillet 1894.
- BOYER (Michel). — *Notice historique sur la vie, les ouvrages et la famille de Nicolas Denisot*. Le Mans, 1811, broch. in-4°. Reproduit dans l'*Almanach du Département de la Sarthe pour l'année bissextile 1812*. Le Mans, in-12.
- BRY DE LA CLERGERIE (Gilles). — *Histoire des pays et comté du Perche et duché d'Alençon*. Paris, 1620, in-4°. Livre V.

- CHAMARD (Henri). — *Joachim du Bellay*. Lille, 1900, in-8°. 1^{re} Partie, ch. II et IX.
- CHARDON (Henri). — 1° *Les Noël's de Samson Bedouin*. Le Mans, 1874, br. in-8°. Introd. pp. 16 et suiv.
2° *Les Noël's de Jean Daniel dit Maître Mithou*. Le Mans, 1874, in-8°. Introd. page L.
3° *François Briand : Nouels Nouvaulx*. Paris, 1904, br. in-8°. Introd. p. XXXIX.
4° *Scarron inconnu*. Paris, 1903-1904. 2 v. in-8°. T. II. pp. 33 et suiv.
- DUPRÉ LASALLE (E.). — *Michel de l'Hospital avant son élévation au poste de chancelier de France*. 1^{re} Partie, Paris, 1875 in-8°, pp. 153 et 154. — 2° Partie, Paris, 1899, in-8°, p. 29.
- FROGER (Abbé L.). — *Les premières poésies de Ronsard*. Mamers, 1892, br. in-8°, p. 23.
- GESNER (Conrad). — *Mithridates*. Zurich. Édition de 1630, in-8°.
- GODET (Abbé). — *Noël's Percherons*. Bellême, 1902, br. in-8°, pp. 18 et 19.
- GOUJET. — *Bibliothèque Française*. Paris, 1752, 18 v. in-12. T. XIII et XIV.
- HAURÉAU (B.). — *Histoire littéraire du Maine*. Paris, 1870-1877, 10 v. in-16. T. III.
- HERVÉ (Noël). — *Les Noël's Français*. Paris, 1905, in-16.
- HOUDBERT (Victor). — *Esquisse sur l'histoire scientifique, littéraire et artistique du Maine*. Le Mans, 1840, br. in-8°.
- JASINSKI (Max). — *Histoire du Sonnet en France*. Douai, 1903, in-8°, p. 118.
- LA CROIX DU MAINE. — *Bibliothèque Française*. Paris, 1584, in-4°, et Paris, 1772, 2 v. in-4°.
- LE DUCHAT. — *Ducatiana*. Amsterdam, 1738, 2 v. in-8°. T. I., 1^{re} partie.

L'HOSPITAL (Michel de). — *Œuvres complètes*. Paris, 1825, 3 v. in-8°. T. III.

LAUMONIER (Paul). — *Chronologie et Variantes des Poèmes de Pierre de Ronsart*, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*. Janvier-mars 1902, p. 67. Juillet-septembre 1904, pp. 447, 449. Avril-juin 1905, p. 244.

LIRON (R. P. Dom Jean). *Bibliothèque générale des Auteurs en France*. Livre premier contenant la Bibliothèque Chartraine. Paris, 1729, in-4°.

MAGNY (Olivier de). — 1° *Les Gayetez*. Ed. E. Courbet. Paris, 1871, in-12. — 2° *Les Amours*. Ed. E. Courbet, Paris, 1878, in-12.

MARCEL (Gabriel). — *Le Conte d'Alsinois géographe*. *Revue de Géographie* dirigée par M. L. Drapeyron, sept. 1894. pp. 193 et suiv. Cet article a été tiré à part, Paris, 1894, in-8°, et réimprimé dans le tome XXXVI, pp. 217-226 de la *Revue hist. et arch. du Maine*.

MARCHAND (Prosper). — *Dictionnaire historique*. La Haye, 1758-1759, 2 v. in-f°, T. II.

MERLET (Lucien). — *Bibliothèque Chartraine antérieure au XIX^e siècle*. Orléans, 1882, in-8°.

MOLÉ. — *Observations historiques sur les Erreurs des Peintres, Sculpteurs et Dessinateurs, dans la Représentation des sujets tirés de l'Histoire Sainte*. Paris, 2 v. in-12, 1771. T. II, seconde partie, ch. IV.

MURET. — *Juvenilia*. Paris, 1553, in-8°.

PASQUIER (Estienne). — 1° *Des Recherches de la France*, livre VII. Paris, 1643, in-f°. — 2° *Lettres. Le 22^e Livre. A Messire Jean Nicolaï*. Paris, 1619, 3 v. in-8°. T. II.

PESCHE (J.-R.) et DESPORTES (N.-H.-F.) — *Biographie et Bibliographie du Maine et du département de la Sarthe*. Le Mans-Paris, 1828, 2 v. in-8°. Un portrait de Denisot est reproduit à la fin du t. I.

- RATHERY (E.-J.-B.). — 1° *Nicolas Denisot*. Article du *Bulletin du Bibliophile*, 1850, p. 436 (n° 13). — 2° Notes, dans le *Bulletin du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France*. 1855-1856, p. 327.
- RONCARD (Pierre de). — *Œuvres*. Ed. Ch. Marty-Laveaux. Paris, 1887-1893, 6 v. in-8°, et éd. Blanchemain, t. V. Paris, 1857-1867, 8 v. in-16.
- SIBILET (?). — *Autre Art poétique réduit en bonne méthode*. A la suite de l'*Art poétique français*. Lyon, 1556, in-16, pp. 260 et suiv.
- TABOUROT DES ACCORDS. — *Les Bigarrures et Touches*. Ed. Paris, 1662, petit in-8°.
- TAHUREAU (Jacques). — 1° *Les Premières Poésies*. Ed. Lyon, 1574, petit in-8°. — 2° *Sonnets, Odes et Mignardises amoureuses de l'Admirée*. Réédit. P. Blanchemain, Genève, 1868, in-12.
- TERRIS (Abbé Paul). — *Essai historique et littéraire sur les noëls dans les divers pays chrétiens*. *Revue du Monde Catholique*, 25 janvier 1878.
- THOMAS (Antoine). — *Michel de Boteauville et les premiers vers français mesurés (1497)*. *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*. 1883, p. 327.
- TRIGER (Robert). — *De l'Administration municipale du Mans de 1530 à 1545*. Le Mans-Mamers, 1903, br. in-8°.
- TURNBULL (William-B.) — *Calendar of State Papers. Foreign Series of the reign of Mary (1553-1558)*. London, 1861, in-4°. L'auteur donne seulement le résumé des correspondances diplomatiques. Lorsqu'il parle de Denisot, qu'il appelle Devisat, ses renseignements sont en général exacts. Cependant les pièces originales ajoutent quelques indications complémentaires.
- VERDIER (Antoine du). — *Les Bibliothèques Françaises de La Croix du Maine et de Du Verdier*. Ed. Rigoley de Juvigny. Paris, 1772-1773. 6 v. in 4°. T. V, pp. 113 à 117.

VICAIRE (Gabriel). — *Études sur la Poésie populaire*. Paris 1902, in-16.

NOTA. — Nous devons des remerciements à M. Chardon qui nous a communiqué une généalogie manuscrite de la famille de Denisot ; à M. l'abbé Godet qui nous a fait part de quelques notes sur les ascendants de Denisot. Rappelons aussi que M. Brière, décédé en janvier 1906, avait mis sa bibliothèque à notre disposition.

Nous avons été aidé dans la lecture des correspondances manuscrites du D^r Wotton par M. J.-A. Herbert, de Londres, et dans la traduction des textes anglais par M. H. Brosse, de Versailles.

M. l'abbé L. Froger, du Mans, a bien voulu relire notre travail, et M. Eugène Vallée, de Paris, nous a aidé dans la correction des épreuves.

CHAPITRE PREMIER

ÉDUCATION & JEUNESSE DE DENISOT

1515—1545

- I. — Origine de la famille : les Aïeux, le Père, les Frères. — Première éducation toute latine et superficielle. — Goût du jeune homme pour le dessin. — Influence de Simon Hayeneusve sur son talent.
- II. — Relations de Denisot avec les poètes manceaux, avec les dignitaires du clergé. — Influence de Jérôme d'Hangest.
- III. — Origine religieuse de la querelle de Marot et de Sagon. — Idées maîtresses qui se dégagent de la polémique de Sagon. — Pourquoi Denisot intervient-il dans le débat ? — Critiques dont il est l'objet. — Conséquences de ces attaques sur la pensée de Denisot.

I

La famille de Nicolas Denisot nous est connue dès le xv^e siècle. Son origine, dit M. Boyer dans sa notice, était anglaise¹. Les Denisot étaient nobles et avaient pour armes : *trois épis de blé en champ d'azur*². Les noms de quelques-uns

¹ Notice historique sur la vie de Nicolas Denisot, dans l'*Almanach du département de la Sarthe pour l'année bissextile 1812*, p. 2. Le Mans, in-12. — Dans la généalogie manuscrite que possède M. Chardon, nous voyons que l'oncle de Nicolas Denisot ajoutait à son nom français un nom anglais. Il s'appelait Philippe Denisot Adison.

² Boyer : Notice historique, p. 3.

des ancêtres de Nicolas nous ont été conservés dans une généalogie manuscrite. Son arrière-grand-père s'appelait Philippe. Son grand-père avait reçu le nom de Jean ; il vivait encore vers 1490. Le père du poète s'appelle aussi Jean. Il naquit à Nogent, devint « licencié en loix¹ » et vécut dans le Perche pendant la première partie de sa vie, « prudent bailli d'Assé² ». Cet Assé en Villeroy n'existe plus aujourd'hui. Villeroy est maintenant un château situé sur Condeau, dans l'Orne, à deux lieues de Nogent. En plus de cette magistrature, Jean Denisot exerçait la profession d'avocat dans cette dernière ville³.

Cependant il quitte cette cité verte et riante « souz le bruit du petit Ronne qui murmure », comme chantera Remy Belleau⁴, et il se fixe au Mans. Ce n'était pas seulement dans le dessein d'habiter une ville plus fameuse qu'il quittait sa province : il était conduit par l'espoir de s'établir et de se marier. Il s'unit à la nièce du lieutenant du juge du Mans, Paul Bouju. Elle s'appelait Simone Moreau et avait pour mère Thérèse Bouju (Généalogie). Nous savons aussi à quel endroit de la cité, alors étroite et resserrée entre des remparts, il se fixa. Il habitait sur la paroisse aujourd'hui disparue de Saint-Pavin-de-la-Cité⁵. C'était la plus petite des sept subdivisions ecclésiastiques de la ville. Elle comprenait seulement deux cents âmes et constituait ce qu'on appelait un prieuré régulier dépendant de l'abbaye de Beaulieu⁶. Un religieux exerçait

¹ Il est cité avec ce titre dans l'ouvrage : *Les Coutumes du pays et Conté du Maine*, fo 143 v°. Le Mans, 1607, in-8°.

² Ce sont les termes de l'épithète citée par Boyer, op. cit., p. 3.

³ Généalogie manuscrite.

⁴ *Œuvres poétiques*, t. II, p. 437. Édit. Marty-Laveaux. Paris, 1878, 2 vol. in-8°.

⁵ Épithète citée par Boyer, op. cit., p. 3.

⁶ Ce renseignement est fourni par la *Description de la Charte coenomanique*. Le Mans, 1586, in-12, sans pagination.

la charge de curé¹. La population — exception faite de quelques notables — était composée d'artisans, si du moins l'on en croit l'auteur d'un Noël du temps. Dans son poème, chacune des paroisses de la ville apporte son présent. Les habitants de Saint-Pavin offrent de la toile :

De saint Padvin
Bergère en huppelande
La nuit et le jour
Fera présent de toile de Hollande².

Jean Denisot se plut dans cette paroisse simple et pieuse. C'est dans cette église qu'il voulut être enterré, là qu'il fonda un anniversaire, une messe « haute à diacre servie »; c'est là enfin que sur une plaque de cuivre était gravée son épitaphe en vers français, reproduite par M. Boyer, et qui nous paraît avoir été composée par l'un des deux frères de Nicolas. Ce dernier, en effet, si médiocre écrivain qu'il soit, n'a jamais rien versifié d'un style aussi gauche ni d'une rime aussi pauvre³ :

Donna six francs par an à toujours mais,
Dont le Prieur en prend quatre et plus, mais
Après la messe à chaque jour fêté
Trois fois il dit le chant en bas noté⁴.

Cependant, vers l'an 1500, alors qu'il vient s'établir au Mans, dans la fleur de sa jeunesse, Jean Denisot ne songe pas encore à son legs testamentaire. Entouré d'une parenté nou-

¹ LE PAIGE : *Dictionnaire topographique... de la Province et du Diocèse du Maine*, t. II, p. 177. Le Mans 1777, 2 vol. in-8°.

² C'est un des Noëls du XVI^e siècle, réimprimés à la suite de ceux de Denisot, en 1847, au Mans (p. 58).

³ M. Hauréau au contraire pense que « ces vers sont de Nicolas Denisot ». *Histoire littéraire du Maine*, t. III, p. 254. Paris, 1870-1876.

⁴ Boyer. Épitaphe, op. cit., pp. 3 et 4.

velle, qui l'attache encore plus à la jurisprudence, il s'adonne à sa profession d'avocat. Il est réputé

Patron fameux, causidique célèbre¹.

Il conserve toujours son titre de bailli d'Assé, et peut-être en exerce-t-il par délégation la charge que définit si noblement Étienne Pasquier, dans ses *Recherches* : « ...ils estoient baillez et envoyés en diverses provinces par nos Roys... comme conservateurs et gardiens du bien du peuple encontre les offences qu'il eût pu encourir des Juges ordinaires². »

Vers les mêmes années encore, au début du siècle, il se réjouit de la naissance d'un fils, Jean Denisot, que les contemporains appellent *le jeune* pour le distinguer de son père. En 1525, ce fils aîné est déjà marié, il a le titre de bailli de Gorron³. En 1530, il est élu procureur sur la liste de Messieurs les officiers de la maison de ville du Mans⁴ ; en 1540, il est nommé conseiller au Mans⁵. Enfin, à partir de 1526, il lui naît cinq filles : Gillette, Louise, Marguerite, Françoise⁶, Marie.

Ainsi occupé par la vie de famille et la vie publique, Jean Denisot ne paraît pas avoir exercé d'influence sur son frère Nicolas, beaucoup plus jeune. D'ailleurs ils ne sont pas nés de la même mère. Simone Moreau, première femme du bailli d'Assé, était morte avant 1513. La seconde épouse de l'avocat,

¹ Boyer, *Épitaphe*, op. cit., pp. 3 et 4.

² *Le second livre des Recherches de la France*, ch. XIV, p. 112. *Les Recherches*, Paris, 1643, in-f°.

³ Généalogie ms.

⁴ *Liste de Messieurs les officiers de la maison de ville du Mans, depuis l'an 1474 jusqu'en 1536*. Le Mans, 1756, in-4°. — Le procès-verbal de cette élection a été publié d'après un manuscrit par Robert Triger : *L'Administration municipale du Mans de 1530 à 1545*. Mamers-Le Mans, 1903, brochure in-8°. Il est question de Jehan Denizot l'aîné, p. 33, et de Jehan Denizot le jeune, p. 38.

⁵ Généalogie.

⁶ Ibidem.

mère de Nicolas Denisot, ne nous est pas connue¹. Nous avons cru distinguer, sur la copie manuscrite et souvent illisible où sont relatées ces généalogies, le nom de Félice Clément, mais cette indication n'est pas certaine². Quatre enfants naquirent de cette seconde union. Le premier, François Denisot, fut d'église. Il devint abbé de la Périne, titulaire de la chapelle Sainte-Catherine, et prieur d'Assé. Nous ne connaissons ni l'année de sa naissance ni rien de sa vie³. Nous sommes persuadés que, par ses études et son état, François Denisot exerça sur les idées religieuses de son frère plus jeune une influence marquée. Celui-ci naît en 1515, et dans les années suivantes deux sœurs lui surviennent : Françoise et Thomasse. Elles se marièrent au Mans, la première avec Guillaume Leboindre, avocat, et la plus jeune avec Duvivier Langlois⁴.

Nicolas Denisot a donc vécu au milieu d'une nombreuse famille : il a deux frères et deux sœurs. Nous lui connaissons sept nièces, un neveu, six ou sept cousins germains. Il est particulièrement lié avec l'un de ses cousins, médecin et humaniste, Gérard Denisot⁵. Il est aidé dans les circonstances les

¹ Généalogie.

² M. Henri Chardon nous instruira sur ce sujet. On peut lire en effet dans une note de *Scarron inconnu* : « Je possède d'intéressants renseignements sur ce personnage (le père de Nicolas Denisot), sur sa demeure, sur ses deux femmes, renseignements qui trouveront mieux leur place ailleurs, à propos des Denisot du xvi^e siècle. » T. II, p. 34. Paris, 1903-1904, 2 vol. in-8°.

³ Ibidem.

⁴ Généalogie.

⁵ L'un des petits-neveux de Gérard Denisot édita en 1634 les vers latins de son grand-oncle : il s'appelait Jacques Denisot. C'est lui encore qui fournit à Colletet des notes manuscrites sur Nicolas, dont M. Rathery a recueilli des fragments si précieux. Voici un distique de Gérard, qui montrera sa manière subtile et précieuse :

In monachos
Si monachi, cur tot ? si tot, cur nomine soli ?
O ficto monadis nomine quanta manus.

plus critiques de sa vie par son neveu Charles Langlois¹. Si l'on excepte son frère François, abbé, tous ses parents, soit par leur mariage, soit par leurs fonctions, appartiennent à la jurisprudence : ils sont défenseurs de la loi et de l'ordre social. Nous retrouverons Nicolas Denisot pénétré de ces principes.

Nous ne savons rien de précis sur sa première éducation. « Il fut élevé, disent les plus anciens papiers de famille, aux lettres, ez bonnes universités². » Nous ne croyons pas que l'enfant ait été envoyé loin du Mans. Peut-être fréquenta-t-il, comme Jacques Tahureau, par exemple, l'université d'Angers³. Peut-être même est-ce dans sa ville natale que ses études furent entreprises. On sait qu'un collège existait au Mans, à Saint-Benoît, tout près de Saint-Pavin-de-la-Cité⁴. Philippe de Luxembourg, avec sa munificence habituelle, l'avait fondé⁵, et un régent de cette école, Maître François Briand⁶, s'illustrait dès 1512 par une farce, et la même année par des noëls⁷.

Un fait au moins est certain : la première éducation fut médiocre. Plus tard, à trente ans, Denisot sentit ces lacunes, et, sous la direction de Daurat, revint au commerce des anciens.

¹ Cf. ci-dessous, ch. VI.

² Notes de Jacques Denisot, recueillies par E.-J.-B. Rathery. *Bulletin bibliophile*, 1850, n° 13, p. 438.

³ Notice de Guillaume Colletet, p. VII de l'édition des *Mignardises amoureuses*, par P. Blanchemain. Genève 1868, in-12.

⁴ Ces collèges de province étaient fréquentés par les enfants des plus hautes classes. Ainsi, vers 1560, le collège de la Couture au Mans « estoit fort célèbre pour estre remply d'une infinité de gentilshommes et autres enfans de maison honorable ». La Croix du Maine : *Bibliothèque*, t. 1^{er}, p. 433, article René Flacé. Paris, 1584, in-4°.

⁵ Cf. La Croix du Maine, p. 500, article Messire Philippe de Luxembourg.

⁶ Cf. Henri Chardon : *Maistre François Briand : Farce de l'aveugle et de son varlet tort à jouer par les petits enfans les quatre dimanches de l'Advent de ce présent an 1512*. Laval, 1903, broch. in-8°.

⁷ Cf. Henri Chardon : *Noëls nouveaux de ce présent an mil cinq cens et douze*. Le Mans, 1904, in-8°.

Nous distinguons clairement ces deux étapes dans sa formation. Denisot, en effet, a écrit cinq distiques en 1537, et nous en possédons beaucoup d'autres composés par lui en 1547. Autant ceux-ci séduisent par le tour harmonieux, autant ceux-là rebutent par l'obscurité. C'est que les premiers ont été composés à un moment où notre jeune homme, faute d'une éducation littéraire approfondie, n'est pas assez maître de la langue latine.

Nous pouvons d'ailleurs nous représenter les études de ce temps par les confidences d'un avocat manceau, contemporain de Denisot, Jean Orry. Il indique dans une lettre à Fontaine, publiée dans les *Ruisseaux* en 1555, les lectures et les travaux qui dans sa jeunesse le délectaient « de grand douceur » :

Plus ne prenois déduit ne plaisance,
A hault louer Castalie et Dircé
Ou Permessus, où m'estois exercé
En mon jeune âge, ainsi qu'à Parnasus
Au long d'écrire avecques Pegasus¹.

Jean Orry a donc étudié Ovide et Virgile². Ce sont aussi les maîtres dont Denisot s'est inspiré le plus. Mais il a longtemps ignoré les Grecs. Les quelques biographes qui, comme dom Jean Liron, notent que « Nicolas Denisot fut bien élevé

¹ *Les Ruisseaux*, de Fontaine. *Response*, par Jean Orry, p. 238. Lyon, 1555, in-8°.

² François Sagon a écrit en 1537 des vers curieux sur la restauration des études dont il fait honneur à François I^{er} :

Il rend grammaire en son estat fecunde,
D'arithmétique il faict chacun pourveoir,
En réthorique on peult appercevoir
Qu'il n'y a plus (comme il souloit) discorde,
Son droit plomb met géométrie en corde,
Il nous deffend en la logique admettre
Le faulx pour vrai.

Chant royal à la suite du Coup d'essay, t. VI, p. 43, des *Œuvres de Clément Marot*. La Haye, 1731, 6 v. in-12.

et instruit avec soin dans l'étude de la langue grecque ¹ », le confondent avec son cousin Gérard, qui publia de nombreux vers grecs. Nous n'avons pas, au contraire, une seule ligne écrite en grec par Nicolas, et c'est seulement dans ses Cantiques de 1553 qu'il fait des allusions assez précises aux poètes grecs et à Théocrite. Cependant, au Mans même, il eût pu profiter des leçons d'un chanoine érudit, avec lequel d'ailleurs il fut lié, Léonard des Aubiers d'Argentré, lequel, d'après La Croix du Maine, avait une grande connaissance des langues « Hébraïque, Grecque et Latine ² ».

A vrai dire, les goûts du jeune homme n'étaient pas portés vers les belles-lettres. Il était plutôt curieux de science, puisque d'après son premier biographe « il excella de son temps ès mathématiques ³ ». Mais il se consacra principalement à l'étude du dessin et de la peinture. D'abord il écrivait remarquablement, et la calligraphie était estimée dans un temps où beaucoup de livres étaient encore copiés ⁴. « Il sçavoit fort bien écrire, » note La Croix du Maine ⁵, et Pierre des Mireurs admire l'élégance d'un manuscrit recopié par Denisot, « eleganter scriptum ⁶ ». Il a trouvé un emploi utile de ce talent dans la cartographie. Trois fois, tout au moins, il s'exerce à de tels travaux. En 1539, il écrit les noms de la carte du Maine que dresse Macé Ogier et que grave Jacques Androuet du

¹ *Bibliothèque générale des Auteurs de France*, p. 160. Paris, 1729, in-4°. Gilles Bry, sieur de la Clergerie, avait fait la même confusion, p. 375 de *l'Histoire des pays et comté du Perche et du duché d'Alençon*. Paris, 1620, in-4°.

² *La Bibliothèque*, pp. 288 et 289. Paris, 1584, in-4°.

³ Jacques Denisot, op. cit., p. 443.

⁴ La Croix du Maine note quelquefois le nom des transcripteurs. Ainsi Mese-rette copia *l'Histoire romaine* d'Hierosme de la Vairie (p. 170), et Maistre Nicole Manceau, sieur de la Gaudinière, écrivit de sa main les *Commentaires sur l'Apocalypse*, de René Taron (p. 438). Ibidem, op. cit.

⁵ La Croix du Maine, p. 341, op. cit.

⁶ Lettre latine de Pierre des Mireurs aux héroïnes anglaises, en tête de l'édition latine du *Tombeau de Marguerite de Valois*. Paris, 1550, in-8°.

Cerceau¹; en 1545, il compose une carte du Pérou²; en 1556, il relève le plan de Calais³.

Nicolas Denisot s'est aussi adonné à la peinture proprement dite avec un succès auquel beaucoup de ses contemporains rendent hommage. Or ce n'est pas à Paris qu'il a acquis cette maîtrise. Il y arrive trop tard à trente ans, et n'y réside qu'une ou deux années. C'est dans le Maine qu'il a rencontré le maître capable de le guider. Il semble que, malgré le silence des documents, nous pouvons retrouver le nom de cet initiateur.

Il y avait alors au Mans un artiste aujourd'hui oublié mais fort célèbre alors, « comparable à Albert Durer et à Michel-Ange », au jugement de La Croix du Maine⁴. C'était Simon Hayeneusve. Né vers 1450, à Château-Gontier, il avait passé sa jeunesse « avec les Italiens », ainsi que le témoigne son épitaphe. Il revient au Mans avant 1495 et se retire en 1528 dans l'abbaye de Saint-Vincent. Il y mourut le 11 juillet 1548, simple, « déprisant les mondanitez », tout au service de son art.

¹ La Croix du Maine, p. 341, article Nicolas Denisot. Voir ci-dessous le ch. II.

² Cf. ci-dessous le ch. III.

³ Cf. ci-dessous le chapitre VI.

⁴ Pp. 457 et 458. Paris, 1584, in-4°. On peut consulter sur Hayeneusve Henri Chardon : *Les Artistes du Mans jusqu'à la Renaissance*. Le Mans, 1878, brochure in-8°. L'auteur donne l'épitaphe du personnage dessinée par Gaignières. L'abbé R. Charles : *Les Artistes manceaux de l'église Saint-Pierre-de-la-Cour (1471-1574)*. Tours, 1880, broch. in-8°, et l'abbé Angot : *Diction. histor. de la Mayenne*, t. II, p. 415. Laval, 1901, 3 v. in-8°. — Nous croyons intéressant de rapporter les éloges qu'un contemporain, Geofroy Tory, décerne à Hayeneusve dans un livre fort rare, « *Cham Fleury* » :

« Je ne vis onc homme qui feist (les lettres)... mieux que Maistre Simon Hayeneusve, aultrement dict Maistre Simon du Mans... Il est très excellent en ordonnance d'architecture antique, côme on peult veoir en mille beaulx et bons desseings et pourtraictz qu'il a faictz en la noblesité du Mans et maintz étrangers... »

(Le second livre, f° 14 v°.)

et ailleurs :

« Le dict Maistre Simon est le plus grant et excellent ouvrier en architecture antique, que je sache vivant. Il est homme d'église et de bonne vie, amyable et serviable à tous en desseings et pourtraicts au vray antique. »

(Le tiers livre, f° 41 v°. Paris, 1529, petit in-folio.)

« Il se voyt de luy, dit La Croix du Maine en 1584, plusieurs beaux édifices bastis de son industrie tant en la ville du Mans qu'en d'autres lieux (p. 458). » Nous ne connaissons plus aujourd'hui ces monuments ; il ne nous reste que la gravure de la chapelle de l'Évêché, construite par lui vers 1510. Elle est dans le style des églises d'Italie, avec une coupole qui s'imposait à l'attention¹. Simon Hayeneusve était encore un peintre inspiré par les méthodes nouvelles. « Il ramenait ses desseings et pourtraits au vrai antique². » De son côté La Croix du Maine témoigne qu'il a vu « un nombre infiny de ses portraits faits de sa main,... lesquels sont extrêmement bien faits³ ». Ce grand artiste avait les plus aimables qualités. Il était « serviable à tous ». Nous croyons que le peintre s'est lié avec François et Nicolas Denisot⁴. Le premier, en effet, a témoigné d'un certain goût pour l'architecture. Devenu abbé, entré en possession de la chapelle de la Périne, il fit ériger deux autels « fort élevés » et les décora de vitraux avec ses armes (Généalogie). Mais c'est surtout dans Nicolas, plus jeune, qu'il découvre un élève plein de promesse. Il lui enseigne, outre l'écriture qui était l'une des parties de son « grand sçavoir » (La Croix du Maine, p. 457), le dessin et le portrait.

¹ Elle était éclairée la nuit, pendant l'épiscopat de Philippe de Luxembourg, légat du Pape, d'après Le Corvaisier, « pour servir de phare et de guide à ceux qui « arrivoient la nuit... pour avoir des depesches... » *Histoire des évêques du Mans...* p. 755. Paris, 1648, in-4°. — On peut voir cette chapelle représentée dans une vue de la ville du Mans. Elle est appelée improprement à la légende (n° 4) chapelle des Jésuites, dans le *Recueil des documents inédits et rares sur la topographie et les monuments historiques de l'ancienne province du Maine*, publié sous la direction de M. l'abbé Lottin et de M. Lassus, architecte. Le Mans-Paris, 1851, in-f°.

² Texte de Geoffroy Tory cité ci-dessous, p. 9.

³ *Bibliothèque*, p. 458. Paris, 1584, in-4°.

⁴ Le 17 août 1530, M^e Simon Hayeneusve est chargé d'un devis pour « la maison de ville » par la municipalité dont fait partie Denisot le jeune. — Cf. *L'administration municipale au Mans de 1530 à 1545*, p. 45, par Robert Triger. Le Mans 1903, in-8°.

II

Nous connaissons maintenant le milieu familial où Denisot grandissait, cherchant sa voie. Nous ne savons pas s'il fut contraint de se plier aux exigences d'une profession ; mais nous pensons que, comme tous les membres de la famille, il dut étudier la jurisprudence, soit dans la maison paternelle, soit chez son frère aîné. Du reste, les amis que nous lui connaissons appartiennent presque tous à l'Église ou au Barreau.

Les avocats du Mans constituaient à cette époque une corporation illustre. Voici en quels termes flatteurs l'auteur de la nouvelle n° 14, dans les *Nouvelles Récréations*, parle d'eux en 1558 : « Il y a vingt cinq ou quarante ans, y en eust bon nombre de sçavans, tellement qu'on venoit bien à conseil jusqu'au Mans, de l'université d'Angers. » La Croix du Maine écrit de son côté « que tous les autres sièges les ont en honneur, tant pour la théorique que pour la pratique » (p. 158). En général, cette science est bienfaisante. On voit, par exemple, Pierre Tahureau, « fort bien versé en la jurisprudence », qui n'emploie son savoir qu'à « pacifier tous ceux qui auroient envie de procéder ¹ ».

Denisot d'ailleurs ne s'enquiert pas près d'eux de consultations juridiques : il préfère traiter de questions littéraires, car « ils accordoient bien les récréations aux choses sérieuses » (*Nouvelles Récréations*, n° 14). Ainsi Jean Orry, aux jours de loisir, le plus souvent le dimanche, fermait les dossiers des plaideurs et montait « à Parnasus » pour vivre de la vie antique et écouter

¹ La Croix du Maine, op. cit., p. 416.

... les cornemuses
De Sylvanus, de Pan, et Silenus ¹.

Il écrivit même un *Art Poétique*, regrettant de ne pouvoir se donner davantage aux bonnes lettres :

Et brief, surtout les sciences humaines
Me delectoient, pour ce qu'elles sont pleines
De grand douceur, qu'ay laissée depuis
Dont trop me plaindre et repentir ne puis ².

Un autre avocat, Gabriel Tamot, plus âgé encore, car dès 1518 il avait une fille bonne à marier ³, était l'émule et l'ami de Jean Orry. Écrivant sur les *Antiquités de la ville et cité du Mans* (La Croix du Maine, p. 115), il semble plus loin de la Renaissance ; sa Muse vieillissait chagrine :

Passé, cassé, ma rime est de vieil art,
Peu estimée entre jeunes auteurs ⁴.

En effet, un groupe de jeunes poètes paraissaient, conduits par Jacques Tahureau qui les dénombre ⁵. Il imagine qu'ils se réunissent pour une glorieuse ambassade à la rencontre des Muses :

O quel brave troupeau sçavant
Je voy desia marcher avant
Pour faire un recueil honorable
A vostre bande vénérable.

¹ *Les Ruisseaux*, de Fontaine, p. 258. Lyon, 1555, in 8°.

² *Les Ruisseaux*, de Fontaine p. 258. Lyon, 1555, in 8°.

³ En 1518, Philippe de Luxembourg lègue « à la fille de Gabriel Tamot pour ayder à la marier la somme de dix livres tournois ». — Cité par dom Paul Piolin : *Histoire de l'Église du Mans*, t. V. p. 204. Paris, 1851, 6 v. in-8°.

⁴ Gabriel Tamot, avocat du Mans, à Charles Fontaine. — *Les Ruisseaux*, de Fontaine, p. 272. Lyon, 1555, in-8°.

⁵ Cf. H. Chardon : *Tahureau, sa famille, son mariage et l'Admirée*. Paris, 1885. Br. in-8°.

Voyez le Comte d'Alsinois
Tronchay, Clément, De Saint François.

.....
Voyez, voyez d'autre costé
Vostre plus grand mignon Gatté
Qui gaste en vostre erreur si douce
Les divins accords de son ponce.

.....
Voyez Trouillard, voyez Neveu
Et Taron qui dressent un vœu...

.....
Voyez ce beau lict de fleurettes,
Voyez ces courtines proprettes
Qu'avec la Vayrie et Hoyau,
Mon frère, vostre Tahureau,
A part, vous dresse dans l'ombrage¹.

Tous ces poètes qui, pour ainsi dire, marchaient les mains tendues vers l'aube nouvelle, nous intéresseraient vivement si nous les connaissions d'une façon moins sommaire ; mais nous ne savons à peu près rien de Clément², de Gatté, d'Hoyau, de Trouillart même, dont La Croix du Maine nous parle trop vaguement. D'autre part, nous ignorons la date à laquelle cette pièce fut composée : le recueil où elle figure est de 1554, et le permis d'imprimer du 7 mars 1548 (n. s.), c'est-à-dire trois ans après que Denisot avait quitté le Maine. Le premier rang conféré par le poète au comte d'Alsinois s'explique ou par une admiration vive ou par l'éclat de la réputation de Denisot lorsqu'il revint d'Angleterre.

Nous rencontrons encore dans le monde du palais une dame célèbre dans le Maine que notre auteur a connue : c'est la bail-

¹ *Aux Muses les conviant en son pais du Maine*, pp. 152-159. — *Odes, Sonnets et autres Poésies gentiles et facétieuses*, de Jacques Tahureau. Lyon, 1574, petit in-8°.

² M. Chardon pense que Clément est le beau-frère du poète.

live de Sillé, « l'une des plus belles, sages et apries dames de tout son temps, » dit La Croix du Maine (p. 438). Peletier, dans un des récits des *Nouvelles Récréations* (n° 38), nous raconte quelques saillies de son humeur enjouée. Denisot, croyons-nous, se lia aussi avec ses fils. L'aîné, René Taron, se propose le même but que son compatriote : il veut unir la Théologie et la Poésie. Il commenta l'Apocalypse, écrivit, comme Denisot, un livre de Prières à Dieu, et mourut quelques années après lui, en 1567¹.

Citons encore, parmi les magistrats lettrés résidant au Mans, Baptiste du Tronchay, conseiller du roi au siège présidial du Mans, admirateur de la Renaissance jusque dans ses innovations les plus artificielles. Mort en 1557, huit ans environ après la *Deffense et Illustration*, déjà cependant il avait composé, sans les livrer à l'impression, des Odes, trois livres d'Amours et un « traicté de la grammaire françoise avec l'invention d'aucuns caractères nouveaux² ». Denisot, ami de la tradition, combattait toutes ces réformes qu'il jugeait téméraires. Bientôt il tentera de faire adopter par la Renaissance les idées du passé.

Voilà pourquoi il compte tant d'amis dans le clergé. Il naissait d'ailleurs à une époque de gloire pour l'église du Mans. En 1515, le cardinal Philippe de Luxembourg « se tenoit sus son évêché,... aimé et honoré de ses diocésains³ ». C'était un prélat d'une piété à la fois aimable et austère⁴, ami de l'étude⁵, grand bienfaiteur des écoliers⁶, « facile à écouter

¹ Cf. La Croix du Maine, p. 438.

² La Croix du Maine, op. cit., p. 28.

³ *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis*, n° 15.

⁴ « Il fit faire un cercueil qu'il mit dans sa ruelle dans lequel il se couchoit souvent. » Le Corvaisier, op. cit. p. 785.

⁵ C'est à son intention que Pierre Curet écrivit *La fleur de prédication selon saint Ephrem, tradlatée de grec en latin et tradlatée de latin en français*.— Sur ce personnage cf. Hauréau : *Histoire littéraire du Maine*, t. III, p. 221. Paris, 1870-1876, 10 vol. in-16.

⁶ Cf. ci-dessous p. 6.

toutes personnes ¹ », aidant ses vassaux, même après sa mort, grâce aux largesses de son admirable testament ².

Le prélat était aussi un grand seigneur et un artiste : il désirait embellir sa cathédrale, ayant conçu le projet — dont l'esthétique est contestable — de renverser la nef romaine, abaissée et primitive, qui existe encore aujourd'hui, et de la remplacer par un autre vaisseau aussi élevé que le chœur. Nous ne savons quelle eût été la valeur de cette restauration ou tout au moins de cette réfection. Il est à craindre que les idées de Simon Hayeneusve n'eussent prévalu : les modes italiennes auraient altéré l'unité de cet édifice qui contient comme en raccourci l'évolution harmonieuse de l'art français du moyen âge. Les chanoines s'opposèrent à cette transformation, non pas par respect pour le passé, puisque ce sentiment à cette date était partout inconnu ; ils furent effrayés seulement des responsabilités financières à encourir. Le cardinal se contenta de décorer le temple qu'il ne pouvait réédifier. Il y place des statues d'argent « d'un poids excessif », il y installe « des orgues dorées et argentées », une grosse cloche, une horloge, si bien que son historien, Le Corvaisier, compare le cardinal ornant sa cathédrale à Auguste transformant la ville de Rome. « Il la receut toute de brique, et la rendit toute de marbre ³. » Denisot grandit pendant que s'exécutaient ces entreprises somptueuses ; il admira cet évêque si dévoué au bien et aux beaux-arts. Dans la cathédrale où s'élevait le tombeau de marbre et de bronze de Philippe de Luxembourg ⁴, il vit associés l'Art et la Religion et recueillit les premières impressions de l'idée dominante de sa vie.

¹ *Nouvelles Récréations*, n° 15.

² Ce testament est cité en entier par dom Piolin, op. cit., t. V., p. 341.

³ Le détail de ces restaurations est dans Le Corvaisier, op. cit., p. 754.

⁴ *Ibidem* p. 782. On peut lire aussi *Le Jubé du cardinal de Luxembourg à la cathédrale du Mans*, par Eugène Hucher. Le Mans, 1870, br. in-8°.

Le successeur de Philippe ne pouvait d'ailleurs le faire oublier, puisque pendant seize années, de 1519 à 1535, Louis de Bourbon, attaché à la cour, ne fit guère résidence dans ce diocèse. Il institua pour gouverner à sa place Jérôme d'Hangest, docteur de l'université de Paris ; il le nomma « chanoine, scholastique et official du diocèse ¹ ».

Il fut, jusqu'à ce que Denisot atteignît vingt ans, le personnage principal du diocèse. C'était d'ailleurs un esprit porté aux études, « fort grand philosophe et mathématicien ² ». Il s'adonnait aussi à la poésie ; avant Denisot, il avait écrit des noëls aujourd'hui perdus, dont La Croix du Maine cependant possédait encore une copie ³. Mais, polémiste avant tout, il défendait le dogme attaqué par Luther. Tous ses ouvrages sont dirigés contre le réformateur, et le titre dénonce l'ennemi : « *In Lutherum* ⁴. » Il juge le péril si pressant qu'il ne s'en tient pas aux dissertations théologiques ; de sa chaire il descend sur la place publique, et harangue les foules sur les halles de la ville de Laval.

Il fist es halles maints sermons
Et belles prédications ⁵.

Enfin, avec beaucoup d'hommes de son siècle, il abandonne les armes de la persuasion pour recourir à la violence. Ses

¹ Dom Piolin, op. cit., t. V., p. 339.

² La Croix du Maine, op. cit., p. 169.

³ Ibidem.

⁴ La Bibliothèque nationale possède les ouvrages suivants de Jérôme d'Hangest : *Introduction morale*. Paris, 1515, in-4° ; *Liber apologeticus pro Academiis contra Lutherum*. Paris, 1525, in-4° ; *De possibili præceptorum divinorum impletione in Lutherum*. Paris, 1528, in-4° ; *Præconiorum beatæ Virginis adversus ante Marianos propugnaculum*. Paris, 1529, in-4° ; *Opus de libero arbitrio et ejus coefficientia in Lutherum*. Paris, in-8° (pas de date).

⁵ Guillaume 1^{er} Doyen : *Annales et Chroniques du Pais de Laval et parties circonvoisines*, p. 207, publiées par H. Godbert et Louis de la Beaulnière. Laval, 1858, in-8°.

compatriotes ne s'en indignent pas, si nous en jugeons par le témoignage approbatif de Guillaumê Le Doyen :

...nostre évesque cardinal
Loys de Bourbon pastoral
Nous envoya son bon vicaire
Jhérosme de Hangest pour faire
Mectre Luctériens en feu ¹.

Ce furent là, pendant les années de jeunesse, les propres sentiments de Nicolas Denisot : nous n'en pouvons douter, puisqu'il a approuvé publiquement François de Sagon réclamant le châtiment de Marot. Il nous faut l'étudier dans cette première manifestation de sa pensée et de son talent.

III

Cette querelle n'est pas d'ordre littéraire, ainsi que l'a montré M. Paul Bonnefon dans sa pénétrante étude ² ; c'est une controverse religieuse, intéressante au point de vue historique, parce qu'elle permet de connaître l'état des esprits dans ces années et dans les provinces de l'Ouest.

C'est dans le Maine en effet que Sagon a composé les deux libelles qui importent le plus pour le fond de cette querelle. *Le Rabais du Caquet de Marot* ³ fut composé au Mans :

¹ Guillaume le Doyen : *Annales et Chroniques du Pais de Laval et parties circonvoisines*, p. 207, publiées par H. Godbert et Louis de la Beaulnière. Laval, 1858, in-8°.

² *Le Différend de Marot et de Sagon*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril et juillet 1894.

³ *Le Rabais du Caquet de Fripelippes et de Marot dict Rat pelé adictioné avec le comment*. Faict par Mathieu de Boutigny page de maistre François de Sagon, secrétaire de l'abbé de Saint Ebrvroult. Paris, 1537, in-8° (Sans lieu ni date). Cette plaquette se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, A 6427 B. L. Elle est reproduite avec les pièces principales de la querelle au t. VI pp. 115 et suiv. des *Œuvres de Clément Marot*. La Haye, 1731, 6 v. in-12. Sauf indication contraire, nos citations se rapporteront à cette édition.

En trois jours fut par grand colère faite
Au Mans¹.

*Le Coup d'Essay*², il est vrai, a été médité sur les grands chemins ; mais cependant, l'année même où il paraissait, Sagon était au Mans, et il décrit encore l'impression produite au Mans par la satire de son adversaire³ :

Au Mans, maint blistre faisant feste
Me vint rompre et brouiller la teste⁴.

Il convient donc de voir clair dans cette controverse qui trouble ainsi les habitants de notre ville, au moment où Denisot a dépassé la vingtième année et prend parti.

Si nous lisons *Le Coup d'Essay*, où éclate devant le public l'inimitié des deux poètes, nous sommes rebutés par l'obscurité. Avec un désordre qui déconcerte, Sagon passe brusquement d'une idée à l'autre ; tantôt il s'agit des Philistins, tantôt des Juges du Châtelet, tantôt du Baptême, tantôt d'Abraham. Pour nous reconnaître, il faut nous souvenir que Sagon répond à une épître de Marot, adressée au roi, écrite à Ferrare en 1536⁵. Il suit son adversaire pas à pas, discute vers par vers, et sur ces observations greffe de nouvelles attaques contre Marot. Il est esclave du même procédé dans le *Rabais du Caquet de Marot*.

Il accepte de combattre sur le mauvais terrain où le conduit son adversaire. Celui-ci, plus habile, esquive en partie le débat :

¹ Derniers vers de la « Défense de Sagon par luy adressée à » Clément Marot... S. l. ni d. ni pagination. Arsenal 6427 B. L.

² *Le Coup d'Essay*, de François Sagon. Paris, 1537, in-8°.

³ *Le Valet de Marot contre Sagon*, Paris, 1537, in-8°.

⁴ *Le Rabais du Caquet de Marot*, édition La Haye, p. 87.

⁵ Épître XLVIII, p. 164, t. II. La Haye, 1731, 6 vol. in-12.

il se tait sur la Réforme, parce qu'il ne peut répondre librement, il ne tarit pas au contraire dans la critique mordante des vers de Sagon :

Tant sont grossiers et imparfaits,
Imparfaits en sens et mesures,
En vocables et en césures ¹.

Sagon au contraire se place parmi les princes des poètes : il s'enorgueillit de ses succès dans les concours (p. 100) :

Rouen a vu triompher ce François.

Il dénie à Marot le don de la poésie qui pourtant éclate merveilleusement dans ses vers : son adversaire est un « povre pou éthique ² », incapable d'« augmenter des poètes le nombre ³ », qui, « plus ignorant que Mydas ⁴ », dédaigne la chanson d'Apollon, c'est-à-dire la poésie de Sagon.

A cet orgueil se mêle l'étroitesse d'esprit. Voici, par exemple, comment il démontre que Marot ignore l'Écriture et en « pervertit l'esprit divin ⁵ ». Ce dernier a cru que Balaam était monté sur un âne, lorsqu'il s'écrie en désignant Sagon :

Zon, sur l'asne de Balaam ⁶.

Or le texte fait mention d'une ânesse, et Sagon triomphe pendant quarante vers environ de l'inadvertance de son rival ⁷.

Mais, ce qui donne aux invectives de Sagon leur caractère particulier, c'est un âpre accent de haine : la tendresse et la

¹ *Le Valet de Marot contre Sagon*, pp. 52 et 53, t. II. La Haye, 1731, 6 v. in-12.

² *Le Coup d'Essay*, édition La Haye, p. 21.

³ *Le Coup d'Essay*, édition La Haye, p. 21.

⁴ *Le Rabais du Caquet de Marot*, édition La Haye, p. 103.

⁵ *Le Rabais du Caquet de Marot*, édition La Haye, p. 109.

⁶ *Le Valet de Marot*, p. 57.

⁷ *Le Rabais*, pp. 110 et 111.

pitié sont loin des cœurs pendant ces années de guerre religieuse et de passion.

Vivant à l'aise dans la maison du riche abbé de Saint-Ebvroul ¹, le grand doyen de l'église de Saint-Julien, Sagon multiplie les allusions blessantes à la pauvreté de Marot. Il se réjouit de voir le folâtre poète de cour sans « gaige, estat ou office ² ». Il le montre en quête d'un dîner :

Il disne pour ung rondellet ³.

et réduit à mettre en gage ses pauvres vêtements :

... tu n'euz onc habit net
Qui ne fust deu, empreunté ou en gage,
Ou retiré par ton fardé langage
Qui t'a fait croire ung second Pathelin ⁴.

Mais le fugitif est coupable d'une faute plus grave : il est hérésiarque. Pourquoi a-t-il échappé à la mort « bien plusieurs fois méritée ⁵ » ? Laissons-le dans son exil : la grâce est impossible :

Droict le deffend, la Justice et le Roy ⁶.

Cependant le roi pardonne, mais Sagon ne désarme pas, il veille, il épie la rechute prochaine de cet autre « enfant prodigue ⁷ » quand :

...hault en l'air, en potence bien grosse
Marot fera du rosty pour la nopce ⁸.

¹ Cf. sur ce personnage La Croix du Maine, op. cit. p. 105, et ces vers de Sagon :
Je suivy lors mon maistre et mon moien
Qui vint au Mans dont il est Grant Doyen.

Défense de Sagon par luy adressée à Clément Marot... S. l. ni d. ni pagination. Arsenal 6427 B. L.

² *Le Rabais...* édition La Haye, p. 95.

³ *Le Rabais...* édition La Haye, p. 95.

⁴ *Le Coup d'Essay*, p. 19.

⁵ *Le Coup d'Essay*, p. 12.

⁶ *Le Coup d'Essay*, p. 14.

⁷ « Sa grâce obtient comme l'enfant prodigue ». *Le Rabais...* p. 89.

⁸ *Le Rabais du Caquet de Marot*, p. 89. Et ailleurs il dit encore de Marot :
...tost mourra nonobstant repentance
En feu, en croix, en roc ou en potence.

Epistre... aux Deux Sœurs de Clément Marot... édit. La Haye, p. 34.

Nous n'avons dissimulé aucune des basses passions qui déshonorent *Le Coup d'Essay* et *Le Rabais du Caquet de Marot*. Mais beaucoup de contemporains, loin de condamner la polémique de Sagon, tenaient à honneur de l'approuver. Denisot la louera sans réserve. Comment expliquer cette admiration qui nous surprend ?

Observons d'abord que Sagon défend à sa manière les institutions sociales que dans sa famille même Denisot avait appris à vénérer. C'était la justice que Marot raillait, montrant les juges « corrompables par pécune ¹ », dénonçant leurs exploits lorsqu'ils saisissaient de leurs mains « violentes » les papiers, les livres, les trésors, les « labeurs ² » du poète. Il ne ménageait pas davantage la Sorbonne. Il la disait ignorante par parti pris, adversaire de l'hébreu, du grec, du latin « élégant ³ ». Or Nicolas Denisot avait un frère dans l'Église et était l'ami des chanoines de sa ville. Cet élément anarchique, que Sagon découvrit non sans perspicacité dans les idées de Marot, devait froisser ces hommes de loi, compagnons de Denisot, pratiquant avec application leur jurisprudence, rimant par délassement des « Prières à Dieu » ou des « Commentaires sur l'Apocalypse ». Beaucoup redoutaient avec Sagon que les doctrines nouvelles n'altérassent le texte évangélique :

Que le sçavoir des docteurs nous explique
Et où sans eulx l'homme ne comprend rien,
Ou s'il comprennent, ne le comprennent si bien ⁴.

Contre ces perturbateurs, la plupart estimaient légitimes les derniers châtiments. Sur ces douloureuses exécutions, Sagon

¹ Epître XLVIII. Au Roy p. 165, t. II. La Haye, 1731, 6 vol. in-12.

² Epître XLVIII, p. 169, op. cit.

³ Ibidem, p. 166.

⁴ *Le Coup d'Essay*, édit. La Haye, p. 11.

s'explique à l'aise, avec une franchise paisible : Les juges, dit-il,

...faisans en Paris leur office,
 Ont fait au feu des meschans sacrifice...
 Font-ils pas bien, quand leur juste fureur
 Rend aux maulvais une bonté par crainte
 Ou que l'exemple engendre une contrainte,
 De vivre bien en chassant le péché ¹ ?

Nous voyons maintenant pour quelles raisons Nicolas Denisot et son frère François se sont rangés aux côtés de Sagon. Il ne reste plus qu'à préciser les circonstances à la suite desquelles notre jeune homme intervient.

Le pamphlet inattendu et dédaigneux : *Le Valet de Marot contre Sagon*, avait déconcerté Sagon. En France le pouvoir de l'esprit est souverain et « la Muse Sagontine ² » était délaissée. Vaniteux et tenace, le poète normand ne pouvait s'avouer vaincu. Il improvise au Mans, devant vingt ou trente témoins, le *Rabais* ³. L'œuvre fut écrite en moins de quatre jours :

Au Mercredi la bataille taillée
 Au Samedi toute prête baillée ⁴.

¹ *Epistre... aux Deux Sœurs de Clément Marot*, édition La Haye, p. 30.

² Veoit-on faillir la Muse Sagontine
 En chant royal comme la Marotine.

Le Rabais, p. 99.

³ Charles de la Hueterie écrivait de son côté : *La grande généalogie de Fripelippes, composée par un jeune poète campestre*. Il ne saurait y avoir de doute sur l'auteur de ce pamphlet grossier, si l'on admet avec La Croix du Maine que Charles de la Hueterie fut surnommé « le Poète Champestre par ceux de son temps », p. 45. *Le Rabais*... p. 131.

⁴ L'édition fut aussi hâtée. La brochure de l'Arsenal est d'une lecture difficile. Elle rebuta même les contemporains :

Quant à l'impression première
 Que Rouen nous mit en lumière,
 Elle est si laide et si obscure
 Que de la lire on n'en a cure.
 La seconde est si digne et necte
 Qu'elle est bien due à tel poète.
 A brief parler, l'impression
 En vaut très bien l'intention.

Epître responsive au Rabais de Sagon, édit. La Haye, 1731, p. 119. Ce texte se

Dans ces jours de lutte, Nicolas Denisot apporte son concours à Sagon. Son frère François Denisot prend part au combat à ses côtés et écrit un distique latin. Jean Huguier compose deux épigrammes, et François Roussin un dizain français. Mais les cinq distiques attirèrent particulièrement l'attention par leur forme étrange et leur style à la fois gauche et affecté.

Unde furor, quænam improbitas rabiesve tibi, ne hoc
 Persuasere suis Eumenides furiis
 Illius ut rabido divertas carmine nomen
 Cui musæ et charites nil nisi grande ferant?
 O injuria famoso famosa libello!
 Quid tibi vis queso, dic, age, fama sua est.
 Insurgant leges, armari jura fatebor,
 Ut tandem infamem pœna statuque ferant.
 Quicquid id en, Francisce, tua, en tua gloria, ut in te
 Immeritum immerito carmine carmen agat ¹.

Nous traduisons littéralement ces vers :

« D'où vient ta fureur ? Quelle est cette déloyauté ou cette rage ? Les Euménides, avec leurs furies, t'ont-elles persuadé d'attaquer dans un poème enragé le nom de celui auquel les Muses n'ont rien apporté que de grand ? O injure tristement fameuse par ce fameux libelle ! Que veux-tu ? Je le demande. Dis-le. Parle. Sa réputation lui reste. Que les lois s'élèvent, que le droit s'arme, j'y consens, qu'enfin les châtimens le proclament infâme, c'est là ce que j'ai décidé. Quoi qu'il en soit, voilà, François, voilà ta gloire : contre toi, contre ton poème qui ne le méritait pas, il a fait des vers sans mérite. »

trouve dans les derniers vers de la *Défense de Sagon, par luy adressée à Clément Marot, Disciples d'icelluy, Appointeurs et aux Juges prudens*. S. l. ni d. ni pagination, in-8°. Probablement Paris, 1539. Arsenal 6427 B. L.

¹ A la suite du *Rabais*, p. 115.

Ainsi, à l'avis de notre jeune homme, la satire de *Fripelip-pes* écrite par Marot ne vaut ni par les idées ni par le style. Sagon n'est pas diminué par ces injures, sa réputation poétique est intacte. Marot mérite donc être condamné, et Denisot en appelle aux lois afin qu'elles châtient le calomniateur.

Nous constatons déjà que le goût littéraire de Denisot, qui découvre en Sagon un plus grand poète que Marot, est obscurci par le parti pris. Il apparaît d'ailleurs que son esprit est encore peu pénétré par les belles-lettres. Ses vers sont pénibles, alourdis par les licences, les élisions, les contractions, les monosyllabes ¹.

A cause de leur mauvaise qualité, ils excitèrent la verve railleuse de quelques amis de Marot. Ils publièrent une plaquette contre Nicolas Denisot : *Replicque par les amys de l'auctheur de la Remonstrance faicte à Sagon, contre celui que ce dict amy de l'imprimeur du coup d'essay. Ensemble responce à Nicolas Denisot qui blasma Marot en vers enragés à la fin du Rabais* ². L'occasion leur parut bonne de montrer quels médiocres poètes se rangeaient du côté de Sagon, alors même qu'ils recouraient à la langue latine, maniée avec tant d'élégance par beaucoup de contemporains. Ce sont bien là les idées éparses dans les cinq courts poèmes où ils attaquent Denisot.

¹ Par exemple « statuique » compte seulement pour trois syllabes dans le vers pentamètre :

Ut tandem infamem pœna statuique ferant.

² S. l. ni d. in-8°. Bibliothèque de l'Arsenal, 6427 A, 16^e pièce. Trois de ces pièces sont anonymes. Le page de Sagon raillera plus tard ce peu de bravoure dans le *Dixain aux aultres complices de Marot qui ne se sont voullu nommer en leurs œuvres*. Voici les derniers vers :

Venez au jour plein de sincérité,
Laissans la nuict aux pécheurs coutumière,
Et vous veoirrez, si l'avez mérité,
Combien sur nuict peult du jour la lumière.

Ces vers terminent la brochure suivante : *Le page Sagon donne le vin aux disciples de Clément Marot*. Broch. in-8°, s. l. n. d. Arsenal 6427 B. L.

Tantôt ils se plaignent de sa rusticité, c'est un « pitault¹ », tantôt de sa fureur, de son « courage venimeux² », de sa « gueulle inique³ ». Ailleurs on joue sur le nom de Denisot :

Les sots t'appellent Denisot⁴
Pour ce que tu veux leur train suivre.

Le même nom est traduit en latin ou par « Dionisius » ou par « Denisotus » ; de là naissent des équivoques :

Diceris a Baccho Dionisius, unde parasti
Nomina. Dementi sic tibi nomen inest.
Adde quod ex toto partem cognomine scindant :
Denis cum sotos barbara verba manent.
Vis breviter dicam ? Demens et barbarus esto⁵.

« De Bacchus tu es nommé Dionisius, c'est de Bacchus que tu as pris ton nom. A toi, dément à ce point, ce nom convient. De plus, l'on peut partager ton nom : Denis et sotos, voilà les mots barbares qui restent. Veux-tu que je te le dise en peu de mots ? Sois un dément et barbare. »

Ces injures nous intéressent peu ; les amis de Marot sont mieux inspirés lorsqu'ils jugent le style de Denisot : ils sont frappés comme nous du désordre dans les idées :

Veulx-tu soutenir ton latin
Qui sent son homme hors de sens ?
Tu en auras rude butin⁶.

Ils goûtent peu cette langue obscure, c'est dans ce « parler contrefaict⁷ » que s'exprimaient les sibylles antiques :

¹ *Dixain audict Denisot.*

² *Rondeau de Maistre Grandis Ligulei.*

³ *Id.*

⁴ *Id.*

⁵ *Benedicti Serhisaei Salmuriensis in Nicolaum Denisotum Cenomanum* (Benoist de Serhisey de Saumur).

⁶ *Dixain par Edmond de Noue.*

⁷ *Dixain audict Denisot.*

Ton chault parler sentant son plutonique ¹.

Aussi conseillent-ils la retraite à cet ignorant. On le lui dit en latin :

Fac potius mentem melioribus artibus ornes ².

On le lui répète moins poliment en français :

Va-t-en écumer quelque pot,
Laisse ton latin et ton livre ³.

Telle est la part des coups reçus et portés par Nicolas Denisot dans cette querelle. Ni les conseils de ses adversaires ni leurs railleries ne lui furent inutiles ⁴.

D'abord, à la suite de ces plaisanteries, il change son nom. Toutes les œuvres qui suivront seront signées par le « Conte d'Alcinoy ». Nous connaissons maintenant l'origine de cette anagramme qui faisait sourire le roi François ⁵.

Ensuite, puisqu'on lui reproche de manquer de culture, il s'exercera dans la langue latine et écrira des vers corrects et classiques.

Enfin ces luttes stériles l'éloignent des polémiques. Il n'attaquera plus ; au contraire, s'il cite des contemporains, il les comblera d'éloges. C'est ainsi que l'idée de tolérance germe et

¹ Rondeau de Maistre Grandis Ligulei.

² Benedicti Serhisaei Salmuriensis.

³ Maistre Grandis Ligulei.

⁴ Le page de Sagon défendit Denisot, sans le nommer, maladroitement. Il s'adresse aux disciples de Marot et dit :

Ce sont disciples que les vostres,
Mais ceux de Sagon sont apostres
Qui receurent le saint esprit.

Le page de Sagon donne le vin aux disciples de Clément Marot. Broch. in-8° s. l. ni d. Arsenal 6427 B. L.

⁵ « ... ce que le roy François sceut bien entendre quand il dist que ce Conté d'Alsinois n'estoit pas de grand revenu puisqu'il n'estoit que de six noix... » La Croix du Maine, op. cit., p. 340.

se développe dans l'esprit de Denisot. Certes, il conserve les croyances religieuses et sociales puisées au foyer d'un père intègre et dévoué au roi. Elles ont été nourries en lui par les magistrats ou par les prêtres chez qui il a fréquenté ; il consacrera à les défendre son talent. Mais il abandonne toute colère, il passe sous silence les controverses si vives qui divisent les esprits. Avant le ^{xvii}^e siècle, il tente de réconcilier Réformés et Catholiques en les unissant contre l'ennemi commun qu'il signale le premier : le Paganisme qui renaît. Voilà pourquoi, à deux reprises, il chanta Noël dans ses vers. Il semble qu'il ait voulu ramener la Paix chez les hommes de bonne volonté.

CHAPITRE II

DENISOT POÈTE DE PROVINCE

1545

- I. — Collaborateur d'un poète manceau, Mathieu de Vaucelles, Denisot décide de suivre la même carrière littéraire que son ami.
- II. — Il écrit des noëls. — Goût du XVI^e siècle pour ces poèmes. — Modèles de Denisot : il imite peu Le Moigne et Daniel, poètes personnels et pittoresques ; il rappelle davantage son compatriote Briand. — But de Denisot : il ne se propose que de plaire à sa famille et à ses amis. — Éléments religieux de son inspiration : la Grâce, la Vierge. — Silence du poète sur la réforme. — Éléments artistiques. — Denisot imitateur maladroît des Anciens. — Vulgarité du vocabulaire et du vers.
- III. — Notoriété de Denisot dans sa province en 1545. — Diversité de ses talents. — Séduction de sa personne. — Il cherche la gloire à Paris.

I

Denisot n'abandonna pas brusquement les idées que défendait Sagon : devenu entièrement libre de sa personne, puisque son père meurt le 15 février 1539¹, il se lie avec d'autres compatriotes qui, comme lui, alliaient le goût de la Religion, de l'Art et de la Poésie. En 1539, il apporte son concours à la

¹ Cette date est fournie par la généalogie.

carte du Maine, dressée par un prêtre du Mans, Macé Ogier¹, et imprimée par Mathieu de Vaucelles qui y avait ajouté « une fort docte épistre de sa façon, discourant des louanges du Maine² ».

Denisot et de Vaucelles avaient sur beaucoup de points des idées communes. Ainsi l'imprimeur, « étant fort jeune, escrivit quelques poésies françaises contre Clément Marot³ », composait des « Épitaphes sur le trépas de Monsieur de Hangest », se préoccupait de poésie religieuse, commentant en vers les prières habituelles aux fidèles, et publiant « à diverses années » plusieurs Noël ou cantiques⁴. De Vaucelles recherche donc les travaux littéraires que choisira Denisot ; il écrira aussi un livre de prières à Dieu, des épitaphes sur la mort d'Henri VIII, sur celle de Marguerite de Navarre, et en 1545, résidant encore au Mans, il fait paraître neuf cantiques, sous le titre de : *Noelz*.

II

On sait qu'au xvi^e siècle ces sortes de poèmes abondent. Marot lui-même écrit au milieu d'une chanson :

¹ Cf. La Croix du Maine, op. cit. p. 303. Elle avait été gravée, ajoute le bibliographe, par Androuet du Cerceau. Pour notre part nous n'avons retrouvé cette carte ni au Mans, ni à Paris. Cependant le département des cartes de la Bibl. nat. possède une carte de la région du Mans, sur laquelle on a inscrit récemment la date de 1539. M. Henry de Geymüller, dans son ouvrage *Les Du Cerceau*, pp. 298-299. Paris, 1887, grand in-4^e, se refuse à reconnaître dans cette gravure l'œuvre d'Androuet du Cerceau.

² La Croix du Maine, p. 317.

³ Ibidem. Il était né en 1507, il avait donc trente ans et n'était plus jeune quand parurent les attaques de Sagon, en 1537. Il s'agit par conséquent de poésies antérieures à cette date, d'autant plus qu'aucune des pièces que nous avons rencontrées n'est signée de ce nom.

⁴ La Croix du Maine, p. 317.

La belle
Pucelle
A ung Fils du Ciel advoué¹.
Chantons Noé, Noé, Noé.

Rabelais fait allusion à ces chants qui plaisent à sa verve populaire. Il en répète les refrains :

Car le jour est feriau
Nau, nau, nau².

Il en cite les auteurs : « En Angiers, estoit pour lors un vieux oncle... nommé Frapin ; c'est celui qui a faict et composé les beaulx et joyeux Noelz en langaige poëctevin³. »

Pasquier dans un passage célèbre rappelle ses souvenirs d'enfant et dit quelles étaient ces réjouissances : « Entre tous les mystères de nostre Evangile, il n'y en a pas un auquel nous apportions plus de dévotion qu'en la Nativité de nostre Seigneur... Et tout ainsi que nous sommes six semaines à faire abstinence le quaresme... aussi ne sommes-nous pas moins de temps à nous esjouyr devant les festes de Noel que nous appelons les Avants : Et en ma jeunesse, c'estoit une coustume que l'on avoit tournée en cérémonie, de chanter tous les soirs presque en chaque famille des Nouels, qui estoient chansons spirituelles faites en l'honneur de nostre Seigneur⁴. »

Si les œuvres apparaissent nombreuses, les vrais poètes restent rares. Il y a peu d'âmes capables de sentir et d'expri-

¹ Chanson I, t. II, p. 324, et Ballade XIII du jour de Noël, T. II, p. 253. La Haye, 1731, 6 vol. in-12.

² Ce texte se trouve dans *Pantagruel*, l. III, ch. XIV, et l. IV, ch. XXII.

³ *Prologue du IV^e Livre*.

⁴ *Les Recherches de la France*, l. IV, ch. XVI, p. 383. Paris, 1643, in-1^o.

mer d'une façon neuve un mystère fixé en quelque sorte par la tradition.

Mais la crainte de reprendre ce qui fut déjà dit n'est éprouvée par aucun des poètes du xvi^e siècle : de même que dix ans plus tard, aux environs de 1555, les poètes de la Pléiade répéteront, sans en sentir la monotonie, les Amours de Pétrarque, de même en 1540 ils copient les éléments traditionnels des Cantiques populaires.

Il est impossible de marquer avec précision la part de l'imitation et celle de l'originalité dans l'œuvre de Denisot. Nous ne connaissons qu'un peu de noëls du temps. Nous constatons cependant que notre auteur n'a rien de la verve rustique, de la naïveté vraie de « Maistre Lucas Le Moigne », qui publie ses « Nouels nouveaulx » à Paris en 1520 ¹. Il s'inspire fort peu encore de Jean Daniel dit Maistre Mithou ², organiste d'Angers, cependant connu dans le Maine puisque ses noëls furent réimprimés au Mans, en caractères gothiques, ce qui indique une date voisine de 1545. C'est d'ailleurs une œuvre remarquable. L'auteur a des élans qui partent d'un cœur religieux :

O Roy des Roys, plain d'humaines amours,

Te plaise ouyr nos piteuses clamours ³.

Il est aussi préoccupé de l'hérésie. Pour la détruire, tantôt (p. 15) il fait appel à la prière :

Prions-lui doucement

Que l'hérésie efface.

¹ *S'ensuivent plusieurs chansons de Nouels nouveaulx et spécialement les Nouelx que composa feu maistre Lucas Le Moigne, en son vivant curé de Sainct George du puy la Garde au diocèse de Poytou.* Paris, 1520, petit in-8° gothique.

² *Les Noels de Jean Daniel dit Maître Mithou...* (1520-1530). Précédés d'une étude sur sa vie et ses poésies, par Henri Chardon. Le Mans, 1874, in-8°.

³ Pp. 24 et 25 de la réimpression.

tantôt à la colère (p. 22) :

Hérétiques, arrière,
Vous estes tous maulditz.

Il y a aussi en lui un artiste aux vers pittoresques : voici par exemple (p. 11) de pauvres gens qui s'avancent vers la crèche, où l'on croirait revoir pour ainsi dire une compagnie de gueux du temps de Villon :

Les gueulx ne sont estonnez
D'ouyr telle nouvelle.
Ont prins des os pour sonnez
Le pas de la vieille.
Tout le trot Courbusson trotte,
L'orphelin souffle en sa botte.

La langue est malicieuse et naturelle sans abstraction théologique : Satan vaincu est « en la fricassée » (p. 40), et l'un des Mages paraît « plus noir que les Corbeaulx » (p. 42).

Tous ces traits vifs ont disparu dans Denisot. Celui-ci n'a retenu que les passages froids et pédants de Maître Mithou. Dans les deux œuvres l'Archange ¹ est comparé à un personnage mythologique, et la Vierge devient « la concierge de Dieu ² ».

Notre auteur se rapproche davantage d'un poète manceau, François Briand, dont l'œuvre n'était pas nouvelle ³. Ces noëls avaient paru en 1512, avant même que Denisot fût né, mais il entendit ces chants dès l'enfance et ils sont demeurés dans son souvenir.

Il est facile de définir le talent de François Briand.

¹ Dans l'œuvre de maître Mithou, il est comparé à Mercure, p. 29, et dans celle de Denisot au Paranymphe (Cantique III, p. 26 de la réimpression).

² Qui lors fut concierge.
De Redemption (p. 26).

³ *Nouels nouveaulx de ce présent an mil cinq cens et douze*. Publiés par Henri Chardon, Paris, 1904, in-8°. Nos citations renvoient à cette édition.

Tantôt il se rappelle qu'il est maître d'école et étale son savoir mythologique :

Prince Pluto, Tartarin infaconde,

 Vostre palud, votre lac, votre bonde,
 Vostre Achéron, là où rage se fonde,
 Cloez, fermez. (p. 10).

Tantôt, à côté des idées abstraites, il fait place aux éléments traditionnels d'une gaîté qui détonne :

La povre Philippe est tortte
 Mais elle va légièrement
 Voir l'enfant joyeusement.
 Daphnis porta ung paquet
 De fleurs et une pelote (p. 18).

C'est de cette manière que Denisot chante ses noëls. Son inspiration n'est ni raffinée ni populaire : il écrit pour ses amis et pour les membres de sa famille, bourgeois du Mans.

Lui-même nous dit ses intentions, dans un « dizain au détracteur » qu'il adresse à sa « très belle et gentie Valentine » :

A ma très belle et gentie Valentine
 Et non à autre, ay faict ce peu d'ouvrage.
 Tu me diras, o langue serpentine,
 Ce sont Noelz et Chants pour tout potage.
 Je le veulx bien, mais c'est bien davantage,
 Car en cela Jésus-Christ est loué,
 Et celle-là aussi m'a advoué
 En les chantant de sa voix argentine
 Celle à qui suis du tout en tout voué,
 C'est ma très belle et gentie Valentine (p. 12) ¹.

¹ *Noelz par le conte d'Alsinoyz présentex à Mademoiselle sa Valentine*. Petit in-8° gothique (S. n. de l.). Cette édition se trouve à la bibliothèque du Mans. L'œuvre de Denisot a été imprimée de nouveau. Le Mans, 1847, in-18. Nous citons d'après la réimpression.

Ainsi Denisot dans « ce peu d'ouvrage » renonce à toute ambition littéraire. Il se propose d'édifier,

Car en cela Jésus-Christ est loué,

et surtout il s'est efforcé de plaire à la « belle et gent Valentine ». Nous ne connaissons rien de ce premier amour de Denisot. Nous rencontrerons de nouveau le nom de Valentine dans la première édition du *Tombeau de Marguerite de Navarre*¹. Peut-être entre-t-il quelque fiction dans ce second souvenir, au moment où les poètes célèbrent à l'envi quelque maîtresse idéale. Mais, en 1545, le poète, croyons-nous, est sincère.

Se proposant d'écrire pour un petit groupe d'intimes amis, Denisot ne se préoccupe pas encore de la musique de ses chants. Il adapte sur les paroles pieuses des airs d'une vulgarité qui choque aujourd'hui. Le dernier de ses noëls se chante sur l'air de : « Je suis grise voirement. »

Le poète ne se met guère en peine de lier entre eux les différents morceaux. Il mélange au hasard les récits évangéliques ou bibliques, introduisant à son gré soit les Anges, soit les Patriarches, soit les Bergers.

Il est au contraire très attentif aux idées auxquelles on s'intéresse dans le milieu où il vit : ainsi il fait une large place aux explications théologiques. La grâce préoccupe tous

¹ Voici ce distique :

Valentina Alsinoia
Musarum decima et Charitum quarta, inclyta Régum
Et soror et conjux, Margaris illa jacet.

(Cette édition n'a pas de pagination). Ces vers ressemblent à un distique de Sannazar :

Altera Cypris
Quarta Charis, decima es mihi Pieris.

(Epigrammata, Liv. III, n° 11, p. 267). Opera latine scripta. Amsterdam, 1728, in-8°.

les esprits. Denisot la définit : « La grâce est souveraine. » Elle apporte l'amour à la place de la « rigueur » (n° 1, p. 13). Il prête à l'archange Gabriel la langue et les distinctions de la théologie scholastique, quand il définit l'Incarnation :

Donc, Marie, estime
Non par commixtion
Mais par présence intime
Ceste incarnation (n° 1, p. 18)

Il garde le silence sur un seul point; il laisse en paix les hérétiques attaqués, au Mans même, dans beaucoup de noëls contemporains¹. Il ne combat l'opinion nouvelle qu'indirectement, en affirmant les dogmes traditionnels qu'elle conteste : les noëls célèbrent la Vierge avec la piété du moyen âge :

Elle est humble, bénigne, « entière et belle », attentive à « garder Virginité » (p. 17).

La foi scrupuleusement acceptée prédomine dans l'œuvre ; elle retranche tout ornement qui prendrait sa source dans la littérature apocryphe.

Cependant le poète intervient souvent, il se met en scène, on l'aperçoit à la suite du cortège des Mages :

.....voicy les trois Roys
Avec le conte d'Alsinoys.
(Chant n° 8, p. 49.)

ou mêlé aux Bergers :

Je m'en allay avec eulx
En menant de cueur joyeux
Ma Valentine jolie.
(Chant n° 7, p. 46.)

¹

..... et retraire
Luthériens qui veulent braire
Et soulz la cheminée prescher
Contre le vray que tenous cher
Nous debvrions.

(Autres Noëls réimprimés à la suite des Noëls de Denisot, p. 68.)

Il se révèle aussi à nous comme disciple des anciens. Il les pille plutôt qu'il ne se les assimile par une méditation assidue : l'archange Gabriel semble descendre de l'Olympe :

Le Paranimphe
A desia visité
La belle nymphe.
(*Chant n° 3, p. 26.*)

Jéhovah lui-même s'éprend de sa créature à la manière du Jupiter antique :

Luy hault seigneur et maistre
.....
Qui est espris de toy
De toy prend un baiser
Se voulant appaiser.
(*Chant n° 1, p. 14.*)

D'autres poètes, comme Jacques Peletier, sont gauches dans les grands sujets, mais ils retrouvent leur verve lorsqu'ils décrivent les scènes rustiques : là encore Denisot manque de goût : les bergers, qu'il a peu observés, sont conventionnels ; ils dansent

Dessoulz ung grant chesne...
(*Chant n° 3, p. 29.*)

ils portent leurs offrandes, qui ne séduisent guère par la grâce de leur apprêt :

Avec eulx est arrivé
Le gras chapon gros crevé,
Et très bien si est trouvé :
Il ne vouloit que repaistre.
(*Chant n° 5, p. 40.*)

Leur langage est d'une épaisse vulgarité que Denisot confond avec le naturel :

Dy moy, goulle noire,
 Viendras tu o nous
 Pour nous faire boire
 Et enyvvrer tous ?

(Chant n° 3, p. 31.)

Il faut insister ici sur le prosaïsme de ce disciple de Sagon. Voici un bon exemple du style que l'on rencontre souvent chez Denisot. C'est le refrain d'un cantique :

Et tant plus, tant plus, tant plus
 Nous implorerons sa grâce,
 Et tant plus, tant plus, tant plus
 Grâce aurons et du surplus.

(Chant n° 4, p. 33.)

Il est évident que la métrique d'un tel écrivain est négligée. L'obsession qui lui fait répéter les mêmes termes l'engage aussi à placer des mots semblables à la rime. Voici advoué et voué (p. 12), faicte et refaicte (p. 13), faire et parfaire (p. 17), cher et chair (p. 20), paranimphe et nymphe (p. 26), gracieuses et heureuses (p. 26), chesne et fresne (p. 30), raison et oraison (p. 30), sonné et résonné (p. 40).

Les rejets sont rares, mais déplaisants :

Chante vers gracieux
 Composez par la belle
 Mère du roy des Cieux.

(Chant n° 2, p. 22.)

La strophe est en général moins médiocre. En voici quelques-unes où l'on trouve du nombre et de la grâce :

Anges en l'air gracieux
 En leurs chantz harmonieux
 Ont gringoté leur partie.
 Chantons !

Et les pasteurs curieux
Veoir l'enfant délicieux
Sont sortis de la prarye.
Chantons!

(*Chant n° 7, p. 46.*)

Ces deux strophes méritent seules d'être retenues et distinguées au milieu des 656 vers prosaïques qui composent le recueil. Ces neuf chants n'ont apporté à la littérature du Maine ni une idée ni une intention artistique digne d'intérêt, et le jugement de Montaigne sur la poésie à mi-chemin entre l'inspiration populaire et l'art s'applique dans sa juste sévérité à l'œuvre de Denisot :

« La poésie populaire et purement naturelle a des naifvetés et des grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art... La poésie médiocre qui s'arreste entre les deux est dédaignée, sans honneur et sans prix ¹. »

Mais Montaigne écrit à la fin du xvi^e siècle, après une période de gloire éclatante pour les lettres. En 1545, le goût est moins sévère. Le seul poète Marot, qui égaie par sa finesse cette première partie du siècle, ne s'impose pas à tous les esprits, et Denisot, s'il ne dépasse pas la plupart des poètes de province, un Sagon, un Bourdigné d'Angers, un Fontaine même, ne leur est pas non plus notablement inférieur. Il jouit donc d'une certaine réputation littéraire, et dans le Maine il acquiert quelque notoriété ².

¹ *Essais*, liv. I, ch. LIV.

² Cependant Jodelle, louant Denisot de ses nouveaux cantiques, en 1553, dit que les Noël de 1545 eurent peu de succès :

Si tes chansons mal ornées
Que sous le ciel obscurci
Tu fais depuis dix années
Villoter par ce lieu-ci

III

Denisot s'impose plus encore par la diversité de ses talents. L'artiste l'emporte beaucoup sur le poète. La plupart de ses dessins sont aujourd'hui perdus, mais le portrait de Marguerite de Navarre qui nous reste¹ est admirable par le naturel de l'attitude, la vie de la physionomie, l'abandon du geste, et le charme sans artifice qui se dégage du tableau entier. La Croix du Maine a loué avec force le talent de Denisot dessinateur :

« ...Il a été estimé... surtout très excellent à la peinture, principalement pour le crayon. Car auparavant qu'elle fut en si grand usage entre les François, comme elle est aujourd'hui, il étoit estimé le premier de son temps pour un qui n'en faisoit pas profession autrement que par plaisir. »

Or, ce n'est pas à Paris, où il résidera un an environ, ce n'est pas davantage en Angleterre, où il s'applique aux lettres anciennes, qu'il a acquis la maîtrise souple et libre qui se révèle dans son tableau de 1550. Il a développé et formé son

Meurent pour leur défaillance,
Voicy, voicy la vengeance,
Vengeance qui fièrement
Pourroit vaincre la mémoire
Des Trois Harpeurs dont la gloire
J'ay mise au commencement.

Denisot. *Les Cantiques du premier advènement*, p. 12. Paris, 1553, in-8°.

¹ Il est à la première page de l'édition française du « Tombeau de Marguerite » de Valois, reine de Navarre ». Robert de la Haye a écrit sous ce portrait les vers latins qui suivent :

Nulla ut parte sui perire posset
Margareta : Comes reduxit illam
De busto Alsinous, tibique lector
Ut fruare dedit : nihil deesse
Praeter verba postet : roga libellos,
Illi pro domina sua loquentur.

goût au Mans, et, sans contestation possible, après la mort de Simon Hayeneusve il est le plus grand artiste de sa cité.

En plus de cette supériorité dans la peinture, tenons compte, si nous voulons comprendre la destinée qui attend Denisot, de la grâce de sa personne et du charme de son caractère.

Il était « d'une belle stature, taille avantageuse et beau de visage¹ », écrit l'un de ses petits-neveux en 1646. Le portrait, où il est représenté, qui nous a été conservé, ajoute encore à cette description².

Il est tout jeune, il a trente ans au plus et il semble qu'il n'ait pas encore quitté le Maine. Cependant il porte l'élégant costume des gentilshommes, la fraise retombe sur le manteau, et le chapeau est orné d'une large plume. La barbe taillée en pointe dessine l'ovale du visage délicat et souriant. L'esprit, la décision, la bonté, apparaissent sur ces traits d'une irrésistible séduction.

Dans son caractère, il conservait ces « singulières grâces », comme l'écrit Muret³. Ses contemporains nous l'ont montré ami de la gaîté, abondant en saillies plaisantes. Ronsard parle de « l'heureuse folie »⁴ de son ami. Michel de l'Hôpital, de son côté, découvre en lui l'humeur vagabonde et libre : « libertatis amans »⁵.

¹ Jacques Denisot, op., cit., p. 445.

² Ce portrait est au Mans au siège de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. On peut consulter à ce sujet l'article de M. Chardon : *Histoire et critique des portraits de la collection de la Société d'Agriculture de la Sarthe*, p. 17. Année 1905-1906, 1^{er} fascicule. Le portrait est reproduit exactement dans Pesche. *Iconographie Cénomane*, XIV^e livre.

³ Nicolas Denisot, « homme entre les autres singulières grâces, excellent en l'art de peinture ». Muret a introduit cette note dans les *Amours* de Ronsard, p. 10, édition 1553.

⁴ *V^e livre des Odes*. Ode XI, T. II, p. 420. Edit. Marty-Laveaux.

⁵ *Ad Margaritam... Epistol. libri II*, p. 252, T. III. *Œuvres complètes*. Paris, 1825, 3 vol. in-8^o.

C'en est assez pour que nous comprenions que comme tant d'autres jeunes hommes du Maine, Pierre Belon, Abel Foulon, Jacques Peletier, Denisot ait désiré séjourner à Paris. Son vœu fut exaucé, et, sans que nous sachions par quelle entremise, il fut appelé « pour ses bonnes qualités et mérites » auprès du roi François I^{er}, comme « officier de sa maison » ¹.

¹ Jacques Denisot, op. cit. p. 444.

CHAPITRE III

DENISOT POÈTE COURTISAN

1545—1550

- I. — Curiosité de Denisot. Il dresse une carte du Pérou. — Il achève son éducation littéraire sous la direction de Daurat. — Denisot à la Cour du roi François I^{er}. Son amour pour une grande dame. — Sa fuite à Londres. Il est précepteur de trois des filles du duc de Somerset.
- II. — Denisot écrit un panégyrique d'Édouard VI et d'Henri VIII. Ses modèles : Virgile, Ovide, Silius Italicus, Stace.
- III. — Henri VIII d'après Denisot. Sous l'excès des flatteries il est possible de retrouver le tyran. — Édouard VI. L'auteur le compare à un dieu et le proclame souverain maître de la pensée de ses sujets.
- IV. — Denisot penseur et écrivain. Il demeure un poète religieux convaincu du néant des grandeurs. — Le style est subtil et de mauvais goût.
- V. — Denisot précepteur. Admiration des trois princesses pour leur maître. — Départ subit de Denisot : ses raisons probables. — Influence de la Cour sur le talent de Denisot.

I

C'est en 1545, au moment même où il éditait ses Noëls, que Denisot quittait sa province. En effet, nous le retrouvons à Paris, cette même année 1545, poursuivant les travaux divers auxquels il s'adonnait au Mans. Ainsi il dessine une carte du

Pérou, en vue de compléter une « Histoire de la terre neuve du Pérou en l'Inde occidentale... traduite de l'italien en francoys par Jacques Gohorry ». (Paris 1545, petit in-8°.) « Cette carte, dit M. Gabriel Marcel qui a eu le mérite de la découvrir, a été dessinée comme nous dirions aujourd'hui de chic... Pour fixer le lecteur sur l'inexactitude de cette carte, nous dirons seulement que Denisot place Cuzco par 7° de latitude australe alors que cette ville gît par 13°30 à peu près¹. » Mais il convient d'ajouter que dans deux cartouches qui accompagnent cette carte, l'auteur s'explique lui-même sur cette inexactitude :

« Or il n'a été possible de vous faire ung portraict de description plus parfaite sur imparfaicte congnoissance. Toutefois, j'ay pensé qu'en attendant mieux, encores aymeriez-vous mieulx peu que rien. » Dans le second cartouche Denisot donne un court résumé de ses connaissances sur le Pérou :

« Péru est la derreniere contrée desouverte des terres neusves. Laquelle n'a sa pareille au monde en fertilité d'or et d'argent. Elle porte son bled deux foyz l'an. Elle est garnie de diverses manières de bestes, delivre² de toutes sauvages et cruelles. Ornée et embellie de rivières, montaignes et bois. Le peuple y est assez civil et humain soit en loix et police, soit en traficque ou conversation. »

En somme, ces indications sont presque toutes exactes, et nous avons là une preuve de la curiosité active de Nicolas Denisot.

Mais le jeune homme s'intéresse plus encore au renouveau des lettres qu'à la découverte des terres lointaines.

¹ *Revue de Géographie*, dirigée par M. Ludovic Drapeyron, p. 197, septembre 1894.

² *Sic*. Il faut sans doute comprendre « délivrée ».

En 1545, la Renaissance est préparée dans le recueillement, soit au collège de Bayeux, où Peletier traduit Virgile et écrit ses *Œuvres Poétiques*, soit dans la maison de Lazare de Baïf, où Daurat découvre les Grecs et les Latins à Antoine de Baïf et à Ronsard lui-même. Ce maître donne aussi, croyons-nous, quelques directions à notre provincial. Combien, en effet, son goût apparaîtra-t-il transformé et épuré dans les vers latins en l'honneur d'Édouard VI ! Or, Denisot a pu connaître au Mans un grand-oncle d'Antoine : Julien de Baïf, chanoine du Mans, qui « florissait en l'an de salut 1519 ¹ ». Nous voyons en outre Daurat et Antoine de Baïf collaborer, seuls parmi les poètes de l'école nouvelle, à l'édition latine du *Tombeau de la Reine Marguerite*, qui paraît dès que Denisot est de retour d'Angleterre. Nous sommes en droit de penser qu'avant son départ il entretenait avec Daurat et Baïf des relations amicales.

Mais à cette époque, plus encore que lettré et qu'artiste, Denisot est courtisan. Vivre dans l'entourage du prince est son emploi. Rien de plus joyeux que cette cour, telle que *l'Heptaméron* nous la montre vers 1546. Ni la guerre qui a rempli tout le règne et qui dure encore dans le nord de la France, ni les profondes secousses de la Réforme ne paraissent préoccuper ces grands seigneurs. A la suite de leur roi, de châteaux en châteaux, « soumis au dieu d'amour », ils recherchent les aventures (n° 57). Ni l'amitié (n° 53), ni l'épouse présente (n° 53), ni le péril de mort, ni les différences de condition ou de rang ne retardent leur passion.

C'est dans ce milieu que pénètre Nicolas Denisot. Éléphant, gracieux, dévisageant avec ses yeux de peintre tant de « belles, honnestes et courageuses dames ² », pour prendre l'expres-

¹ La Croix du Maine, op. cit., p. 494.

² *Mémoires de Brantôme. Les Dames*, seconde partie, disc. VI, édit. Leyde 1666, t. II, p. 289, 10 v. in-12.

sion de Brantôme, il gagne le cœur d'une personne de haut rang :

« Il fut bien voulu d'une dame de condition, qui luy attira de l'envie et de la jalousie, en sorte qu'on feist dessein sur sa vie, pour laquelle garantir il fut contraint de se sauver en Angleterre, après avoir eu la permission du roy Henry ¹. »

M. Boyer qui, il est vrai, n'indique pas ses références, mais dont les indications sont toujours exactes, complète ainsi cet épisode :

« Cette noble dame aima assez Denisot pour le suivre en Angleterre, où il resta plusieurs années pour goûter auprès d'elle le bonheur le plus parfait qui puisse exister ². »

Une telle aventure ne surprend plus quand on la rapproche des « véritables histoires ³ » racontées par Marguerite. Il en est une en particulier (n° 53) dans laquelle, si l'héroïne se montrait plus courageuse, nous pourrions retrouver toutes les phases de l'épisode qui nous occupe. Nous y voyons un jeune gentilhomme « de pauvre lieu » fréquenter une grande dame « qui avoit réputation d'être la plus belle... et fort riche ». Un prince « honnête et vertueux » interdit au soupirant les poursuites trop familières. Il le menace : « Elle estoit trop bien apparentée pour se jouer ainsi à elle. » Mais l'amoureux n'écoute pas l'avertissement : « Il s'en alla voir le soir sa dame et y demeura assez tard. » Il est surveillé et surpris, et « le prince l'assura que si jamais il retournoit il le dirait au roy et le ferait ban-nir de la cour ».

Ne reconnaît-on pas là « l'envie, la jalousie, les mauvais desseins ⁴ » qui menacent Denisot ?

¹ Jacques Denisot, op. cit., p. 446.

² Op. cit., p. 14.

³ Les deux dames... se délibéroient... de n'écrire nouvelle qui ne fût véritable histoire.

(*L'Heptaméron*. Préface.)

⁴ Jacques Denisot, op. cit., p. 446.

De tels dangers eussent effrayé beaucoup d'âmes paisibles, amies de la retraite et de l'étude. Denisot est d'une autre trempe d'esprit ; il se plaît à ces alertes, il aime les risques et brava souvent la mort.

II

Voilà pourquoi, réfugié en Angleterre, il ne s'oublie pas près de la compagne qui n'a pas craint de le suivre. Il se mêle au contraire aux savants et aux hommes politiques de Londres. Il accomplit ainsi une autre tâche, dont il est chargé, que nous n'approuvons plus guère aujourd'hui, mais qu'alors personne ne condamnait ¹ : il commence en Angleterre ses fonctions d'agent secret au service de la France ². C'est pour être agréé et plaire à la cour qu'à peine arrivé à Londres il écrit des vers de courtisan.

Il consacre en effet 629 vers exactement à déplorer la mort d'Henri VIII ou à célébrer l'avènement d'Édouard VI. Ces distiques ont été soigneusement calligraphiés par Denisot lui-même, et offerts au jeune roi ; le manuscrit est conservé à Londres ³. Il comprend trente-quatre feuillets, et la matière de ces éloges est distribuée en six poèmes qui diffèrent plus par le titre ou par le mètre que par les idées.

Dans un prologue (fol. 1 et 2), le poète s'adresse à son

¹ Les correspondances diplomatiques du temps, particulièrement celle de François de Noailles, ne consistent souvent que dans la transmission des rapports d'espions. De son côté Brantôme écrit : « Entre grands points de capitaines qu'avoit M. de Langey, c'est qu'il dépensoit fort en espions, ce qui est très requis à un grand capitaine, comme je le tiens de bien grands et l'ai vu pratiquer. » (*La vie des grands capitaines*, t. III, p. 213), éd. Lalanne. Paris 1863-1889. Marguerite de Navarre elle-même associe l'idée de loyauté et le fait de recourir aux espions : « Le gouvernement de Bourgogne,... loyal serviteur du roi,... avait toujours des espions à l'entour de son ennemi (*Nouvelle* n° 17). »

² Voir ci-dessous, ch. VI.

³ British Museum. Ms. Roy. 12. A. VII.

livre et souhaite qu'Édouard, comme les dieux, ne dédaigne pas cet humble présent.

Le second poème (fol. 3 à 8) est une oraison funèbre, écrite en prose, du roi défunt.

Dans le troisième essai, Denisot remet en hexamètres la matière qu'il vient de traiter. Il la déguise sous la mythologie : Amaryllis déplore la mort d'Amyntas (fol. 9 à 14).

Un quatrième chant intitulé « *Epicedium* » continue ces louanges monotones.

Dans les deux derniers poèmes, Denisot se tourne vers le nouveau roi. Dans un premier morceau l'Océan se réjouit de l'avènement d'Édouard VI (fol. 25 à 29) et, pour la conclusion, le fleuve de Tamise, ému par les salves d'artillerie et les manifestations de la joie populaire, lève sa tête au-dessus des eaux et assiste au couronnement du prince.

Ainsi Denisot, disciple des anciens, ne voit les faits contemporains qu'à travers les descriptions des Latins.

Il connaît fort peu les Grecs, il sait cependant que Théocrite a résidé à la cour de Ptolémée (fol. 13).

Mais c'est dans Virgile qu'il a lu Théocrite, et c'est des églogues du poète latin qu'il s'inspire le plus souvent. La mort de Daphnis et la naissance du fils de Pollion lui servent de modèles inépuisables. La nature est en deuil : « Sunt coryli testes » (fol. 9) à la mort du souverain.

Elle est souriante au contraire devant l'enfant qui monte au trône (fol. 18) :

Ecce illi laeto vestit se gramine tellus.

Les Géorgiques renferment aussi des descriptions dont il profite. Aux funérailles d'Henri VIII, comme à celles de César, le soleil se cache (fol. 18) :

Consurgit medio nox tenebrosa die.

La description de la grotte marine de Cyrène lui est utile encore pour décrire le dieu Océan dans son antre, entouré des nymphes que Virgile avait placées aussi aux côtés de la déesse.

Les rapprochements avec l'Énéide sont plus rares. La tempête qui sévit à la mort du roi Henri est décrite dans des termes qui rappellent Virgile ¹. Il désire aussi que des jeux soient institués en l'honneur du souverain. Les noms mêmes consacrés par Virgile sont reproduits par notre humaniste, comme le Léthé, le Tempé, les nymphes appelées Napeae, les Garamantes et les Indiens. Plusieurs vers de Denisot sont calqués sur les hexamètres de Virgile (fol. 28 et 13) :

.forsan et haec olim dixisse jurabit.

In paulo majora novas date carmina vires.

Ovide, très étudié dans les classes, lui est également familier. Il recherche des comparaisons et des analogies dans les *Métamorphoses*. Les aventures de Cyane (fol. 17), d'Alcyon (fol. 18) aident à imaginer le nouvel état du roi dans les demeures célestes. Hécube ou Niobé lui servent de comparaison pour dépeindre sa douleur lorsqu'il apprit la mort d'Henri VIII. Son souvenir est si précis qu'il reproduit parfois les expressions d'Ovide : « Priameia conjux » (Ovide, l. XIII, 513, et fol. 16), et un pentamètre presque entier (Ovide, *Her. Ep.* XV, 151 et fol. 18) :

¹ Voici quelques exemples :

Virgile :		Denisot :
<i>Crebris micat ignibus</i>	—	<i>fulgura crebra micant</i>
1.90		F ^o 180.
<i>In puppim ferit</i>	—	<i>furit in proram</i>
1.115		F ^o 18 v ^o .
<i>Una Euris Notusque ruunt</i>	—	<i>Hinc Notus, inde ruit Boras</i>
1.85		F ^o 18 v ^o .

Ismarium Daulias'ales Ithym¹.

Il a lu encore les auteurs du premier siècle; il offre d'intéressantes comparaisons avec Stace.

Ces deux lettrés ont dans le caractère des faiblesses communes. Devant les tyrans Henri VIII ou Domitien, ils s'avalissent l'un et l'autre. Pauvres en arguments, ils préférèrent recourir à la mythologie; ils s'inspirent dans leurs improvisations des mêmes lieux communs : l'incertitude de la vie, la cruauté de la Parque. Le poète moderne reprend même quelques expressions de Stace².

Quelquefois il lit les anciens dans les auteurs néo-latins contemporains. Il fait grand cas de Sannazar, qui, enfermant les idées chrétiennes du *De Partu Virginis* dans des vers antiques, est l'un des précurseurs et des maîtres de sa conception poétique. Il est séduit surtout par le pittoresque particulier des églogues marines : de même que le Jourdain, dans le poète italien, lève la tête au-dessus des ondes :

Sublevat undis
Muscum caput³...

¹ On peut encore comparer :
Ovide :

*Felicem Nioben, quamvis tot funera vidit,
Quæ posuit sensum, saxeæ facta...*
Ex Ponto Lib. I, Ep. II. v. 31.

Et Denisot :

*Fælix natorum Niobe post fata fuisti.
Eripuit sensum saxeæ forma tuum.*
F^o 16 v^o.

² Stace dit :

... *Celsis niteat laquearibus aurum.*
L. III. Sil. III.

Et Denisot :

Pictis radians laquearibus aurum.
F^o 1 v^o.

³ *De partu Virginis* lib. III, p. 323. *Actii Sincerii Sannazarii Opera latine scripta*. Amsterdam, 1728, in-8^o.

de même la Tamise apparaît dans Denisot avec son corps couvert de mousse (fol. 29) :

Densus in undoso corpore muscus erat.

Ailleurs Sannazar célèbre les plaisirs de la pêche :

...Hamo undivagos sollicitare greges.
(*Égl.* III, 2, v. 53.)

Denisot développe et dit :

Arundine lingua
Fluxivagus nostris hinc crescit piscis in undis
(fol. 27 v°.)

Ainsi notre auteur pille les anciens et leur emprunte leurs pensées, leurs images, jusqu'à leurs vers.

III

Il est moins sincère encore lorsque abandonnant ses fictions il entreprend de porter un jugement sur Henri VIII¹.

L'âme du souverain était le réservoir de toutes les vertus². L'une cependant brillait d'un éclat particulier : c'était la sainte passion du prince pour la justice (fol. 2) :

Quod si Justiciam spectes haec summa feratur
Laudis, Aristides Anglicus ille fuit.

Une seule question trouble Denisot ; il se déclare impuissant à la résoudre : Pourquoi les dieux qui accordent une longue vie aux tyrans ont-ils moissonné dans sa fleur le plus doux des rois (f° 17) ?

¹ Il se pique cependant de naturel et de vérité : « Nihil hic fucatum, nihil ad imitationem effectum, ex vero, ex animo, ex re ipsa magnus mihi mœror incumbit (f° 3 v°). »

² « Henricus... virtutum omnium specimen clarissimum » (f° 4 v°).

Tot superant pestes hominum, vitæque Tyranni
 Quos melius vitam non habuisse fuit...
 Ah ! nondum virtus debuit ista mori.

Cependant, en dépit des mensonges de cette rhétorique, il est possible d'entrevoir l'Henri VIII de l'histoire :

Denisot connaît la séduction de sa personne : « corporis egregias laudes » (f° 21 v°), la souplesse de son esprit : « mira dexteritate » (f° 20 r°), l'étendue de sa culture : « linguarum peritus (f° 4 r°), mathemata novit » (f° 20 r°) ; son goût pour la philosophie : « cum doctissimis professoribus certare potuisset » (f° 7 r°) ; son zèle pour la théologie : « ...Fidei titulum cœpit habere sacræ » (f° 21 r°) ; son amour du métier militaire (f° 20 r°) :

Fortia ductilibus circumdare mœnia vallis.
 Atque aptis docuit ponere castra locis.

sa bonne grâce avec les étrangers (f° 21 r°) :

Quantus et externis, o bone Christe, fuit
 Omnes quotquot erant pietate accepit eadem.

Si même nous recueillons quelques allusions qui échappent à l'auteur dans son panégyrique, la cruauté du tyran commencera de nous apparaître.

Sa justice était prompte : « in administranda justitia expedita providentia » (f° 5 r°). Elle étouffait les complots : « conjuratorum copias... oppressit » (f° 5 v°). Elle punissait toute atteinte à la majesté royale : « Ne quid illius majestas detrimenti acciperet providebat » (f° 4 v°). Elle n'épargnait pas les injures domestiques : « domesticas injurias gladio ultore oppressit » (f° 5 v°).

Il y a donc une manière d'entendre ces vers qui sauvegardent les droits de la vérité, mais Denisot les adressait à

un enfant de dix ans à peine, peu capable de les soumettre à la discussion. C'est pourquoi, courtisan avili lorsqu'il juge le père, il ne se relève pas dans notre estime lorsqu'il s'adresse à l'héritier de la couronne.

Sans doute il donne quelques conseils vertueux et d'équité : « *Æqua, rex, cives optime lance regas* » (f° 33 v°), mais les plus basses flatteries corrompent cette morale : Édouard est un dieu : « *divinum in terris animum* » (f° 31 v°). Que les nations se prosternent devant cette majesté ! Les citoyens n'ont qu'à obéir : ni leurs âmes, ni leurs biens, ni leurs actions ne sont à eux. Ils appartiennent au roi (f° 32 v°) :

Nil proprium conferre valent, nam spiritus et res
Et quidquid possunt, juris id omne tui est.

Il a donc emprunté aux Italiens, non seulement leur rhétorique, mais encore leur politique adulatrice du prince. Nous ne rencontrons point dans son œuvre les nobles accents de du Bellay dans ses *Regrets* :

J'aime la liberté et languis en service.
Je n'aime point la cour et me faut courtiser.
*Sonnet XXXIX*¹.

Denisot au contraire termine son vers par un appel aux largesses royales (f° 34) :

...hoc etiam meditare ut præmia reddant
Pro meritis Reges gentibus esse datos.

IV

Occupé à piller les anciens et à flatter les rois d'Angleterre, Denisot n'a guère le loisir de nous révéler son âme et ses idées.

Cependant l'esprit religieux de notre auteur apparaît dans toutes ses pages : ses élégies païennes et ses églogues marines sont pénétrées de christianisme. Il compare sans cesse la vie présente aux solides réalités de la vie future : ainsi il oppose le royaume d'Angleterre à l'héritage du Christ (f° 8 r°), les armées de la terre aux milices célestes (f° 22 r°). A ses yeux la sagesse sur la terre n'est que déraison (f° 22 v°) et la gloire une ombre (22 r°). Avant Bossuet, Denisot passe en revue les perspectives heureuses de la vie, il les énumère, et dans les vers qui suivent, il oppose à ces joies fugitives l'éternité et ses promesses (f° 22) :

Perdidit Henricus falsæ mala gaudia vitæ,
Invenit vitæ gaudia vera novæ.
Exuit arma sui mortales corporis artus,
Induit arma animæ non moritura suæ.

En plus de ses sentiments religieux, nous pouvons connaître aussi ses goûts littéraires.

Il ne cache pas son dédain pour l'art de la période précédente : « L'Angleterre, dit-il, serait ensevelie dans l'Ignorance sans le zèle d'Henri VIII pour les Belles-Lettres, et les Muses resteraient souillées de la rouille gothique. » (f° 15 r°.)

Vester adhuc gothica sorde jaceret honos.

Dédaigneux de la simplicité, il recherche l'affectation et l'antithèse. Il compare, par exemple, Jeanne Seymour, qui meurt douze jours après la naissance de son fils Édouard, à la

chèvre de l'un des bergers de Virgile (*Églog.* I, v. 15) qui sur une roche nue mit bas deux chevreaux :

Fœlix, o fœlix fœlici pondere mater,
 Quæ subjecta videns inter dumeta capellas
 Alti vagas errare, a summi culmine montis
 Jam clarum viridi est enixa sub arbore fœtum.
 (F^o 12 v^o)

Cette réminiscence pédante et déplacée ne lui suffit pas. Au moyen de ressemblances verbales, il établit de subtils rapprochements entre la mort et la naissance (f^o 12 r^o) :

Dum paris, ergo peris ? pariendo Ariadna necesse est
 Ergo mori ? sed non moreris quia vivit Iolas.

Ailleurs il demande si l'enfant royal doit ouvrir les yeux ou les fermer. S'il abaisse les paupières, le monde tombera dans la nuit ; s'il les élève, les hommes ne supporteront pas la flamme de son regard (f^o 11 v^o). Il nous faut rappeler aussi les répétitions verbales, dues tantôt à la négligence, tantôt à la recherche :

Fœlix, o fœlix fœlici pondere (f^o 12 r^o).
 ...Moriens morientem Amaryllida linquis (f^o 9 r^o).
 ...Quantum linguis linguarum peritus tribueret (f^o 4 r^o).
 Tetro mortalis carcere, liber carceris (f^o 22 v^o).
 ...Quas dolor, heu, causas iste doloris habet (f^o 19 v^o).

Ces subtilités, ces emprunts, cette rhétorique, ont plus servi à la réputation de l'humaniste qu'elles ne lui ont nui. Il conçoit la poésie, à la manière de ses contemporains, comme une imitation raffinée des plus artificiels des poètes anciens. Aussi son premier biographe note-t-il « qu'il fut fort bien accueilli dans la cour d'Angleterre, où son estime et sa réputation estoit déjà connue¹ ».

¹ Jacques Denisot, op. cit. p. 446.

V

Il y occupe en effet une situation considérable. Il est précepteur de trois des filles du duc de Somerset, le plus grand personnage de l'Angleterre. Le duc avait pris en mains, dès le 13 mars 1547, le gouvernement du royaume. Il construit son somptueux palais « Somerset's house ». Il veille avec le plus grand soin à l'éducation de ses filles qu'il croit réservées aux plus hautes destinées. Voilà pourquoi il ne se contente pas du précepteur anglais chargé de les instruire. Mais il place auprès d'elles un Français lettré, qui leur apprend les ressources d'une langue que tout le monde alors parlait à Londres¹. Denisot leur enseigna aussi la poésie latine, à cause de la réputation que lui valurent les vers latins analysés plus haut.

Nous connaissons bien peu les trois élèves de Denisot. Elles naquirent du second mariage du duc de Somerset. Leur mère s'appelait Anne. Les historiens la jugent sévèrement. Elle était orgueilleuse, disent-ils, désirant les premiers rangs, et c'est à elle qu'ils attribuent la plupart des malheurs et des erreurs du duc². L'aînée de ses filles se nommait Anne; nous savons qu'elle se maria en 1551³. Marguerite venait ensuite; nous ne connaissons ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Enfin la plus jeune, Jeanne, était née en 1541⁴; elle ne pouvait donc qu'apprendre les éléments des langues en 1548.

On sait quel était alors l'enthousiasme des jeunes filles anglaises pour leur maître et pour les études : le témoignage de

¹ On lira utilement sur ce point : Jusserand : *Histoire littéraire du Peuple Anglais*, t. II, p. 53 et suiv. Paris, 1904, in-8°.

² C'est l'opinion de A.-F. Pollard dans un article du *Dictionary of National Biography*, t. 41, p. 308. Londres, 1897, in-8°.

³ *Ibidem.*

⁴ *Ibidem.*, p. 309.

Jane Gray rapporté par Ascham est particulièrement touchant :

« ... Je me crois en enfer jusqu'à ce que vient le moment où je dois aller joindre M. Elmer, qui m'instruit d'une manière si douce et si plaisante, en me donnant de si grandes envies de savoir, que le temps ne me semble rien quand je suis avec lui. Quand il faut le quitter, je pleure ¹. »

Nous avons pareillement des preuves irrécusables de l'influence profonde de Denisot sur ses élèves. Il leur a appris à aimer le génie français dans la personne de celle qui en représente, à cette époque, les aspirations élevées. Marguerite de Navarre revivra dans leurs souvenirs et dans leur œuvre telle que leur maître la leur a fait connaître.

On sait aussi que Denisot avait la plus haute idée de la culture d'esprit des princesses.

Cependant ses leçons furent de courte durée : il les commença au plus tôt en mars 1547, et nous le retrouvons en France quelque temps avant la mort de Marguerite de Navarre (2 décembre 1549).

Nous n'avons qu'une source de renseignements que l'on peut consulter sur ce départ précipité : l'ambassadeur d'Angleterre en France, le docteur Wotton, rappellera en 1556, sans affirmer toutefois l'exactitude rigoureuse de son information, que Denisot, « autrefois professeur des enfants du duc de Somerset, s'est enfui d'Angleterre pour avoir falsifié des lettres, à ce qu'il croit ² ».

¹ Nous empruntons cette traduction à Filon : *Histoire de la Littérature Anglaise*, p. 81. Paris, 1883, petit in-8°. On pourra lire le texte anglais dans *The Schoolmaster book I. V. III. p. 118 et p. 119. The Whole Works... revised by the rev. Dr. Giles*. London, 1864-1865, 3 v. en 4 tomes in-16.

² Dr Wotton to secretaries Sir William Petre and Sir John Bourne (Paris, 15 octobre 1556) p. 549. *Calendar of State Papers Foreign Series of the reign of Marry 1553-1558*. Londres, 1861, in-4°. L'on verra, dans la pièce justificative n° 2, que le Dr Wotton revient trois fois sur cette accusation (dépêches nos 549, 550, 568) et qu'il se montre chaque fois plus affirmatif.

Pour notre part, nous inclinons à croire que Wotton ne se trompe pas. Nulle part, en effet, Denisot n'a accordé le moindre éloge au duc de Somerset ; il évite même de faire mention de ce grand personnage. Cette rupture est survenue à la suite d'événements demeurés inconnus des princesses elles-mêmes. En effet, jusqu'en 1550 tout au moins, elles continuent des relations fréquentes et amicales avec leur ancien maître. Elles le mettent dans la confidence de leurs travaux, et lui-même marque son désir de lire leurs vers, dans des lettres fréquentes « *crebris litteris* ¹ ».

Ainsi, Denisot, grâce aux relations nouées en Angleterre, revient en France, tout différent du jeune aventurier qu'il était lorsqu'il partait en 1546.

Par ces services politiques, il commence de s'établir solidement dans l'amitié du roi Henri, « auprès duquel il fut en estime particulière ² » .

Il avait aussi assoupli et meublé son esprit. Sa muse, que nous avons connue rustique alors qu'il résidait au Mans et qu'il saluait dans Sagon un poète inspiré, apparaissait maintenant savante et parée des plus subtiles élégances des poètes latins.

En imitant l'art de leur maître ingénieux et en reprenant ses propres vers pour louer Marguerite de Navarre, les trois princesses allaient achever de transformer le poète provincial et l'humaniste courtisan en l'un des hérauts de la Renaissance.

¹ Lettre de Denisot aux trois princesses au commencement de l'édition latine du *Tombeau*. Paris, 1550, in-8°.

² Jacques Denisot, op. cit., p. 444.

CHAPITRE IV

DENISOT POÈTE DE LA RENAISSANCE

1550—1553

- I. — Les trois princesses, élèves de Denisot, célèbrent en distiques latins la mort de Marguerite de Navarre. — Part de réminiscences : nombreuses imitations des vers de Denisot. — Part d'originalité : elles louent dans Marguerite la protectrice des poètes, la sœur aimante, l'âme croyante, pénétrée de la science de l'Écriture. Charme de ce portrait.
- II. — Denisot éditeur de l'œuvre des trois princesses. — Principaux collaborateurs. — Succès de l'ouvrage. — Pour quelle raison Ronsard et du Bellay n'ont-ils pas participé à cette première édition ?
- III. — Édition française du Tombeau. — Jugement sur une ode de Ronsard, sur les traductions de Baïf et de Denisot. — Service rendu par la publication du Tombeau aux Lettres françaises.
- IV. — Denisot poète célèbre. Éloges que lui adressent Ronsard, Pierre Belon, Michel de l'Hôpital, Muret, Olivier de Magny.

I

A peine Denisot avait-il quitté l'Angleterre que Marguerite de Navarre s'éteignait dans son château d'Odos-en-Bigorre. Émues par cette mort, Anne et Marguerite Seymour composèrent à la hâte cent quatre distiques latins, où elles célé-

braient le charme, l'esprit, la foi, de la sœur de François I^{er} 1.

La joie de Denisot fut grande lorsqu'il se vit en possession d'une œuvre aussi parfaite, écrite par des princesses de situation élevée, qui, quelques mois auparavant, étaient encore ses élèves.

Il reconnaissait d'ailleurs d'une façon très nette ses idées, ses méthodes, ses propres expressions. Les jeunes filles avaient admiré les vers latins sur le trépas d'Henri VIII et les reproduisaient souvent.

Par exemple, Denisot avait dit, parlant d'Henri VIII, que les meilleurs des princes nous quittent les premiers (f° 17) :

Tempore quam constant optima quaeque brevi.

Anne en écolière docile répète (n° 37) :

Optima quaeque cadunt, pessima quaeque manent.

Jeanne est encore plus fidèle dans sa copie : elle dépeint Marguerite de Navarre accueillant avec une amitié égale riches et pauvres :

¹ Il est difficile d'admettre que Jeanne Seymour, âgée de neuf ans, ait composé les vers latins imprimés sous son nom. Ils ont été dictés, croyons-nous, par Anne et Marguerite. Nous ne connaissons pas l'âge de Marguerite, mais elle a réellement collaboré au recueil, si nous nous rapportons à Pierre des Mireurs qui, confident de Denisot, loue particulièrement Marguerite dans une lettre d'introduction à l'édition latine : « Margarita... visa es... supra aliarum sortem evolare. » Quelques auteurs anglais, très peu nombreux à notre connaissance, ont étudié les vers latins du *Tombeau de la reine Marguerite*. On peut consulter George Ballard : *Memoirs of several Ladies of Great Britain...* Oxford, 1752, 1 v. in-4° (p. 138-143). Il suppose que Denisot dicta les vers à Jeanne (p. 141), mais cette hypothèse est fausse, puisque Denisot était en France avant la mort de Marguerite de Navarre. Bayle a soupçonné les obscurités de la question, dans l'article Seymour de son Dictionnaire. Il a cherché quelques éclaircissements sans les rencontrer : « J'ay demandé à des Anglais fort savans... ce que c'étoit que ces trois illustres Anglaises... ils m'ont répondu qu'elles leur étoient absolument inconnues. » T. V, p. 108, note. Amsterdam, 1734, 5 v. grand in-4°.

Qualem divitibus, talem se semper egenis
Præstitit... (n° 46.)

et répète (f° 21) les termes mêmes dont Denisot s'était servi pour adresser semblable éloge à Henri VIII :

Qualem divitibus talem se gessit egenis.

Pour montrer la sœur de François I^{er} échappée de la prison terrestre, Marguerite Seymour dit (n° 23) :

Margaris humano jam libera carcere.....

C'est l'expression de Denisot (f° 22 v°) :

Ille quidem tetro mortalis carcere liber.

On voit avec quelle pieuse attention les élèves de Nicolas Denisot ont lu les vers de leur maître. Mais là même où elles usent des expressions élégantes d'un professeur qu'elles révèrent, elles restent originales par la sincérité de leur éloge. Elles célèbrent en effet, non un tyran, mais la femme dont l'un de ses plus récents historiens a dit qu'« il n'y a pas dans toute la Renaissance de figure plus admirable ni plus digne d'être aimée¹ ». Aussi, alors qu'Henri VIII est travesti dans l'œuvre de Denisot, l'image très ressemblante de Marguerite de Navarre se dégage de ces éloges.

Elle apparaît exerçant une influence bienfaisante sur les lettres : elle a donné une jeunesse nouvelle aux Muses :

Quæ Musis dare sueta suum cum Fratre nitorem.
(Marg. n° 20.)

Elle était bonne pour tous, mais aucune affection ne lui fut plus douce que celle qu'elle portait à François I^{er}. Elle meurt

¹ Abel Lefranc : *Les dernières poésies de Marguerite de Navarre*. Introduction, page XX. Paris 1896, in-8°.

du chagrin de l'avoir perdu, elle se réjouit de quitter la terre pour le retrouver :

Fratre meo carui ; quid erat mihi charius illo ?

Quid si iterum liceat jam mihi Fratre frui.

(Anna n° 84.)

Les circonstances de sa mort sont rappelées : « Elle prononça par trois fois d'une voix mourante le nom de Jésus » :

Ter conclamavit venerabile nomen Jesus.

(Marg. n° 89.)

Les jeunes filles ne cessent de mettre sous nos yeux la foi profonde de Marguerite. Pour la célébrer, elles commentent et résument un grand nombre de textes sacrés et font preuve d'une science étendue de l'Écriture ¹.

C'est ainsi qu'elles citent l'Évangile : Marguerite n'est point morte, mais elle sommeille (Jana n° 90). Elle entretenait l'huile dans la lampe (Anne n° 13) ; elle ne fut point surprise par les voleurs qui percent les murailles (Jana n° 15).

Elles puisent surtout dans les lettres de l'apôtre Paul :

Dicite cum Paulo, dormit Regina Navarrae,

Dormit, sed certa surgat ut illa die.

(Anne n° 26.)

Elles redisent la lutte de la chair et de l'esprit (Marg. n° 59), la défaite de la mort qui a perdu son aiguillon (Marg. n° 62, Anne n°s 61, 66), les promesses de la rédemption qui constituent les « arrhes » de l'âme chrétienne (Marg. n° 80), les comparaisons où l'Apôtre se met sur le même rang que le soldat et le coureur (Anne n° 82, Jane n° 60).

¹ Bayle avait remarqué qu'« il y a plus de Moralitez chrétiennes que de Louanges poétiques dans quelques-uns des vers des trois sœurs Seymour ». (*Dict. histor.* Article Seymour, note C, p. 108. T. V.)

Elles s'inspirent encore du *Cantique des Cantiques* :

Ussit et exarsit : Quidni ? libabat amica

Oscula, sed Christo deliciosa suo.

(Anne n° 55, Marg. n° 101.)

Quelquefois elles découvrent de pures images qui achèvent de donner à leurs vers la fraîcheur et le charme. Revêtue de blancs vêtements, Marguerite porte dans ses mains trois lis (Marg. n° 74), ou encore, prosternée au milieu des saints, elle chante devant l'époux des hymnes éternels (Anne 91, Jeanne 101, Marg. n° 92.)

C'est ainsi que, devant le jugement de la postérité, trois jeunes filles anglaises, initiées à notre littérature par Nicolas Denisot, célébraient la bonté, la religion, l'esprit éclairé de Marguerite de Navarre.

II

La valeur même de l'ouvrage explique que Denisot ait songé à le publier. Il est aussi guidé par des motifs d'ordre personnel.

Il proclame d'abord que les trois sœurs se sont inspirées de ses propres travaux. Tel est le sens de la lettre latine placée en tête de l'édition de 1550 :

« ... Il arrive que l'amour des grands-parents pour leurs petits-enfants n'est pas moindre que celui des parents eux-mêmes pour leurs fils... Ayant reçu ces vers, je les revendique en droit propre, si bien que je les appelle miens... ils sont une seconde production de mon esprit¹. »

¹ « Nescio quo pacto, illustriss. Heroinae ut non minor amor sit apud homines avorum in nepotes quam parentum ipsorum erga filios...

« Sic eos proprio jure vendico ut meos appellem... Quasi alteram ingenioli nostri propaginem agnosco. »

C'est donc pour établir sa réputation littéraire, si attaquée jadis par Marot et ses disciples, qu'il entreprend cette édition. Il laisse le soin de louer Marguerite de Navarre à ses collaborateurs.

Cette publication est en effet une œuvre collective : en plus des cent quatre distiques, elle renferme dix-neuf morceaux écrits en grec ou en latin. Beaucoup de ces auteurs nous sont inconnus : mais nous retrouvons plusieurs de ses amis. Ainsi son cousin Gérard Denisot, de Nogent, qui s'intéresse en même temps à la médecine et à la poésie, écrit vingt vers grecs. Pierre des Mireurs, en plus d'une longue lettre admirative, intéressante à certains endroits, donne en latin une épigramme et un distique. Antoine de Baïf publie quatre vers grecs : c'est le premier essai de cet auteur de dix-huit ans qui devait être si fécond. Il suit d'ailleurs l'exemple de Daurat qui, pour la première fois également, révèle au public sa science des anciens. Il fournit huit vers grecs, dix-huit hendécasyllabes latins, une ode latine, à la louange de Marguerite de Navarre.

Mais la contribution de beaucoup la plus intéressante du recueil nous est apportée par Charles de Sainte-Marthe. Il reproche aux Français leur ingratitude. Ils oublient Marguerite, qu'ils portaient jusqu'aux cieux lorsqu'elle vivait

...Omnibus colebant
Modis, quamdiu erat Superstes : at nunc
Nulla est mentio mortuæ...
Nostræ lumina Galliæ Pœtæ
Dormiunt silentque.

Il s'adresse donc à tous les poètes : Macrin, Bourbon, Saint-Gelais, Heroet, Salel, Bouju, Ronsard, qu'il considère déjà, en 1550, comme le prince des poètes, du Bellay, Peletier, Chappuis,

Habert; il les conjure de sortir de leur torpeur et de joindre les éloges des Français à ceux de l'Angleterre.

Vainement le poète inconnu qui signe C. S. tente-t-il d'expliquer ce mutisme par de subtiles raisons, feignant que la poésie est morte puisque les Muses ont quitté la France au trépas de Marguerite. Ces arguments trop ingénieux ne nous satisfont pas, et le silence de du Bellay ou de Ronsard s'explique autrement.

Les deux jeunes gens venaient d'achever un livre d'un intérêt plus général : *La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse*. Les principes qu'ils y défendaient les éloignaient de l'humanisme artificiel de Denisot, ils encourageaient les idées originales écrites dans la langue maternelle, et non la confection de distiques calqués sur Ovide ou sur Stace. Ils s'abstinrent donc de prêter leur concours à une œuvre qui ne servait pas leur réforme.

Par ailleurs ils restaient assez poètes pour sentir l'à-propos et les qualités des éloges écrits par les princesses étrangères. Ils étaient attentifs aussi aux manifestations de l'opinion et constataient le succès réel de l'ouvrage¹.

Leur patriotisme se réjouissait de voir les nations lointaines saluer le génie de la France. Du reste, les relations entre les deux souverains s'étaient améliorées; la paix avait été signée (24 mars 1550), la France restait maîtresse de Boulogne :

¹ Michel de l'Hôpital montre l'enthousiasme de Paris, lorsque le livre circule dans les mains des doctes :

.....devenit et urbem
Parisiam, iit perque ora manusque
Res placuit nostris argumentumque poetis.

Epistolarum Libri III. Ad Margaritam, p. 251, T. III. Œuvres complètes. Paris, 1825, 3 vol. in-8°. De son côté, Jean Maledent écrivant à Lambin lui dit : « Tenentur omnium manibus Tumuli Reginæ Navarræ... » Cette lettre est citée par La Monnoye à l'article Antoinette de Loynes dans l'édition de La Croix du Maine. Paris, 1772, t. I, p. 55, 6 vol. in-4°.

...nos Roys se sont faicts
 D'ennemys, amys parfaictz
 Tuans la guerre cruelle
 Par une paix mutuelle¹.

III

Pour toutes ces raisons, Ronsard et du Bellay consentirent à participer à l'œuvre, si toutefois, dans une seconde édition rendue utile par le succès qu'avait rencontré la première, la langue et la poésie françaises obtenaient une large place.

On se mit au travail de toutes parts : Michel de l'Hôpital explique bien comment fut élaboré ce travail collectif :

Res placuit nostris argumentumque poetis
 Continuoque alii materna vertere lingua
 Græca alii atque Itala : mox et nova jungere versis
 Collibuit, justique voluminis addere formam².

Les collaborateurs furent nombreux. Les lettrés qui avaient aidé au premier recueil laissèrent pour la plupart imprimer leurs vers³. Dix-neuf poètes nouveaux, et quelques-uns sont aujourd'hui très obscurs⁴, apportèrent leurs éloges. Personne ne fut exclu ; il semble que Denisot ait cherché des travaux en vue de présenter au public un ouvrage suffisamment étendu : « justî voluminis formam⁵ ».

De telles œuvres manquent souvent d'unité et d'harmonie, mais l'originalité, qui vient de la diversité des esprits et ra-

¹ Ode préliminaire de Ronsard sur le *Tombeau de Marguerite*... Paris, 1551, in-8°.

² Op. cit. p. 251.

³ Cependant les quelques distiques de René et de Louis de Sainte-Marthe, les sept vers latins de Mart. Brionæus et l'épigramme plus longue de Mathur. Dod. ne se lisent plus dans l'édition de 1551.

⁴ Par exemple, J. du Tillet, Antoine Armand, G. Bouguier Angevin, Martin Séguier.

⁵ Michel de l'Hôpital, op. cit. p. 251.

chète parfois ces défauts, est absente ici. Chacun redit les vertus de Marguerite et le génie des trois Princesses, et ces éloges monotones et vagues fatiguent l'attention : Ronsard, Baïf, Denisot, méritent seuls, croyons-nous, quelque étude.

Ronsard a écrit beaucoup d'autres poèmes d'une inspiration plus personnelle, d'une forme plus opulente ; s'il nous intéresse ici ¹, c'est que dans des vers peu connus, qui surprennent à cette date, il commence de dévoiler sa foi. Nous entrevoyons le futur auteur des *Discours sur les misères de ce temps*, le poète chrétien. Dès l'année 1551, le croyant, qui sommeille, juge sévèrement le paganisme « enflé de vains motz ». Sans doute il est facile au poète de demander à la mythologie ses ornements et ses fictions, mais l'œuvre qu'il compose est plus durable s'il s'inspire du christianisme. Tel est le sens de la strophe où il compare Orphée aux trois sœurs :

...luy enflé de vains motz
Devisoit à l'avanture
Ou des membres du Chaos
Ou du sein de la nature,
Mais ces Vierges chantent mieux
Le vray Manouvrier des cieux,
Nostre demeure éternelle,
Et ceulx qui vivent en elle.

Ainsi, le poète national et chrétien de 1560 est en germe dans ces vers d'une forme assez négligée.

¹ Nous ne parlons ici que d'une seule ode, parce qu'elle entre dans le cadre de notre étude. Mais Ronsard a écrit quatre odes pour le *Tombeau*. Voici les premiers vers de chacune :

Quand les filles d'Achélois...
Ainsi que le ravi prophète...
Qui r'enforcera ma voix...
Bienheureuse et chaste cendre...

Ronsard les reproduit en 1552 dans *Les Amours. Ensemble le cinquième des Odes*.

L'on pourrait dire de Baïf aussi que dans les quarante-quatre distiques qu'il traduit, il annonce par avance quel rang médiocre il occupera dans la carrière poétique. Veut-on savoir combien il reste prosaïque et rebelle à toute délicatesse, il suffira de lire la traduction qu'il donne de l'un des distiques d'Anne (n° 100) :

Gaudia quis numeret Sponsæ Sponsique perennis
Quos jungit thalamis Lux sine fine suis ?

O les plaisirs de l'épouse
Et de l'époux sollennel
Que la clarté joint et pose
En un nossage éternel.

Ailleurs, exagérant l'antithèse, il tombe dans le ridicule (n° 87) :

D'un fraile chapeau naguere
Ore d'un sempiternel
Ceinte elle est sous la bannière
Du Capitaine éternel.

Denisot, à notre avis, est inférieur à Baïf. Non seulement le goût, mais les ressources mêmes du vocabulaire lui font défaut dans sa tâche de traducteur. Il emploie les expressions les plus vulgaires (n° 78) :

Adieu d'éternel adieu,
Splendeur au ciel adjoutée
Que l'espérance a boutée
Des plus prochaines de Dieu.

Il place à la rime de longs adverbes qui n'existent pas dans le texte original (nos 77 et 79) :

Si sous Christ premierement
Ma vie et ma mort fut bonne,
Quelle est donc secondement
La vie que Dieu me donne ?

Heureuse totalement,
Toute âme qui accompagne
La Royne éternellement
En l'éternelle campagne.

Il laisse ici de côté le second vers, l'un des plus délicats du recueil (Anne 79) :

*Felices animæ quibus it comes illa Navarrae
Regina æterna candida tota stola.*

Il goûte peu en général ces images gracieuses, il préfère l'emphase obtenue par des synonymes et des répétitions verbales. Les vers les plus médiocres du tombeau sont peut-être ceux-ci qu'a écrits Marguerite Seymour (n° 98) :

*Millia mille tibi Sanctorum, atque altera mille
Millia, mille iterum millia, juncta sedent.*

Ces quantités arithmétiques ont, pour ainsi dire, accru l'enthousiasme de Denisot, et il a composé cette paraphrase où abondent les mots semblables, où la rime elle-même manque parfois :

De mille milliers de Sainctz,
Et de mille milliers, ores
Là haut tes coustés sont ceintz
Et d'un million encores
Aultrement par lui-mesme
De tous coustez tu te ceintz
De trois mil millions de saintz.

Cette seconde édition n'ajoute rien à la gloire littéraire de Denisot. Nous voyons qu'en 1551 il est peu exercé encore à écrire en français, il ignore le vocabulaire, les tours, les mille ressources de sa langue maternelle. Aucun autre poète de ce temps ne méconnaît davantage l'art laborieux de Ronsard, mais les contemporains ne sentaient pas aussi vivement que

nous ces différences, et, loin que cette traduction médiocre lui ait nui dans l'esprit de ses amis, elle l'a rendu au contraire l'un des personnages importants de la Pléiade.

Son influence a été considérable. En célébrant Marguerite de Navarre, en la proposant aux éloges des jeunes poètes, il a fait de la tante d'Henri II la protectrice de la nouvelle école, dans un moment critique pour les novateurs, alors que Saint-Gelais triomphait à la cour frivole d'Henri II et menaçait d'évincer Ronsard.

En outre, avant même que la Pléiade se fût imposée à l'admiration des Français, Denisot publiait sa gloire à Londres. Comment douter, en effet, que cette édition n'ait été transmise aux trois héroïnes dont Paris célébrait la science et n'ait joui, sur les bords de la Tamise, d'une grande notoriété, si nous nous rappelons surtout que dans la première partie de l'année 1551 le duc de Somerset est dans l'éclat de sa faveur et plus puissant que jamais ? Élisabeth et Marie Stuart s'uniront un jour pour célébrer Ronsard ; il semble que Denisot ait préparé les voies et qu'il soit l'ambassadeur, au delà des frontières, de la Renaissance française.

IV

Aussi la Pléiade a-t-elle été particulièrement reconnaissante envers celui qui aida à son triomphe. Elle n'a comblé aucun autre poète de plus de louanges.

Dès 1549, Denisot fait partie de l'escorte de Ronsard. Il participe à la joyeuse excursion d'Arcueil en compagnie de Dorat, de du Bellay, de Baïf, de des Mireurs, de Ronsard. Incertain de sa destinée littéraire, il semble qu'il s'écarte du groupe bruyant pour réfléchir :

Et à voir de celui la mine
 Qui chemine
 Seul, parlant à basse voix,
 Et à voir aussi la moue
 De sa joue,
 C'est le Conte d'Alcinoys ¹
 Je le voy comme il galope
 Par la trope
 Un grand âne sans licol,
 Je le voy comme il le flatte
 Et luy gratte
 Les oreilles et le col ².

Au début de l'année suivante, dans le premier livre des Odes, Ronsard cite son ami. Il prie « Phebus Cynthien », dans quatorze strophes mythologiques, de guérir « la Valentine du Conte d'Alsinois » (F° 35 v°) :

.
 Ainsi ratifiant mes veus
 De mesme cure si tu veus
 Tu en guariras deus ensemble ³.

Cette même année 1550, Pierre des Mireurs nous montre quelle estime les groupes savants de la capitale témoignent à notre auteur : « C'est un homme, » dit-il, dans la lettre latine de 1550, placée au début du *Tombeau de la Reine Marguerite*,

¹ L'on trouve « Le Conte d'Alcinoys » à la fin du V^e livre des Odes (1552, p. 217), mais dès 1553, on lit, au lieu du vers primitif :

C'est le bon Thenot Guilois.

Cf. Paul Laumonier : *Variantes des Poésies de Pierre de Ronsard*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 1905, pp. 244-245.

² Edition Marty-Laveaux, t. V., p. 213.

³ *Odes*. Livre I. Ode 18. Paris, 1550, in-8°. « Dans une édition postérieure, Ronsard ne fait plus mention de la Valentine du Conte d'Alsinois. Il prie le dieu pour la santé de sa maîtresse. » Cf. P. Laumonier : *Chronologie et Variantes des Poésies de Pierre de Ronsard*. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1902, p. 67.

« né pour les Muses et les Grâces, Vir, dextro Jove et Junone secunda Musis Gratiisque natus. »

En 1551, alors que Denisot publie l'édition française du *Tombeau*, Ronsard multiplie ses témoignages d'estime. Dans l'une des odes adressées aux trois princesses, il loue l'érudition de leur maître :

Denisot se vante heuré...
Vous ouvrant les beaux secrets
Des vieux Latins et des Grecs.

En retour, dans le même recueil, le Conte d'Alcinois se proclame disciple du maître et promet d'annoter les œuvres savantes de Ronsard :

« Amy Lecteur, je t'ay bien voulu faire quelques petites annotations sur les odes de Ronsard, te promettant continuer à l'avenir sur toutes ses œuvres ¹. »

En 1551 et en 1552, Denisot et Ronsard sont particulièrement liés à la suite de ces projets sur des travaux communs. Dans le premier livre des *Amours*, Ronsard n'oublie pas son ami :

.
Hors de mon sein je tire une peinture
Dont les beautez par Denisot encloses
Me font sentir mille métamorfoses.

(Édit. Marty-Laveaux, t. I, p. 7.)

Nous retrouvons Denisot entraîné cette même année 1551 vers les jeux profanes et les cérémonies antiques où se complaisaient les jeunes poètes de ce temps.

Il est invité avec Daurat, Pierre Belon et « plusieurs poètes de notre nation ² », par Brinon, à visiter le domaine que possé-

¹ Cette note est placée avant la première ode de Ronsard. Denisot explique ce qu'étaient les Sirènes, les Argonautes, Orphée.

² L'anecdote est racontée par Belon dans l'*Histoire de la nature des Oyseaux*. Livre IV, chap. XXVI, p. 222 et sqq. Paris, 1535, in-f^o.

dait le magistrat près de Poissy. Festoyés « comme il appartenoit », lettrés et savants organisent des promenades pittoresques le long de la rivière ou dans les bois. C'est dans ces courses qu'ils rencontrent la fontaine, « miracle naturel », qui « convertist ses larmes en pierre ». Aussitôt, « vestus des livrées de leur conducteur, ... (ils) consacrent les fontaines avec grandes cérémonies ».

Entendent-ils quelque oiseau chanteur, ils réclament un augure pour interpréter ses accents. C'est Denisot, qui, à notre surprise, s'acquitte de la fonction du devin antique :

« ... Se trouvant au rivage des isles et là se reposant sous l'ombre des ramées, voicy un alcyon, branché sur leurs testes, qui dégorgea son chant si haultain que le comte d'Alsinois leur interpréta que ce leur fust augure fatal, se souvenant de Roger en Arioste... interprétant que comme luy, obtiendroyent accomplissement de ce qu'ils avoyent le plus désiré (p. 223). »

La même année encore, Michel de l'Hôpital avait célébré sa réputation, qui, affirme-t-il, s'étend à l'univers :

Alcinous comes est mutato nomine dictus,
Cujus fama volat totum dispersa per orbem ¹.

Recherchant dans son ami toutes les qualités qu'il puisse faire valoir, il nous fait connaître une habitude de Denisot que d'autres contemporains ont aussi notée. Ce poète ne doit rien de son enthousiasme aux bienfaits de Bacchus. C'est un buveur d'eau qui au doux jus de la grappe préfère les sources fraîches (p. 252) :

numerandus et ipse poetis
Quamvis potor aquae, quamvis Acheloia Baccho
Pocula praeponat, fontes et dulcibus uvis.

¹ *Epistol. Lib. III, ad Margaritam*, op. cit., p. 252.

C'est ce dernier thème que répète Muret en 1552. Il invite le poète à ne plus s'abreuver d'eau froide, mais à prendre une coupe et à sacrifier à Bacchus :

Bacchus poetas et facit et fovet
Bacchus poetarum ingenia excitat ¹.

Muret vit dans l'intimité de Denisot : « Venere ad me pro nostra familiaritate Comes Alsinous, J. A. Baifius, Stephanus Jodellus ². »

C'est le conte d'Alsinois qui domine dans ce groupe, qui décide Muret hésitant à dédier ses *Juvenilia* à Jean Brinon : « Tum Comes valde hortari me coepit, tibi ut eum inscriberem (p. 14). »

Il exerce encore le même rôle de conseiller près de Magny, cette même année 1552. Il l'engage à publier ses *Amours* en compagnie de poètes plus illustres :

« ... Sans le bon visage que ce livre a reçu de Messieurs de Ronsard, Dorat, Muret, Saingelais, Jodelle, Baïf et Denisot, ... je n'eusse jamais osé vous adresser chose si peu convenable à vos yeux ³. »

Pour marquer qu'il a pris en quelque sorte sous sa protection Muret et Magny, il a écrit quelques vers approbatifs en tête de leurs ouvrages. Ceux qu'il adresse à Magny appellent l'attention par leur facture. Ils sont mesurés ⁴. On sait que Baïf et Jodelle ont tenté d'introduire cette nouveauté. Nous ne sommes pas surpris de rencontrer Denisot à la suite de ses deux

¹ M. A. Mureti. *Juvenilia*, Odæ, p. 123. Paris, 1553, in-8°.

² M. A. Mureti. *Juvenilia*, p. 14. Paris, 1553, in-8°.

³ P. 5. Paris, 1878, in-8°.

⁴ On peut lire sur l'histoire des vers mesurés l'article d'Ant. Thomas : *Michel de Boteauville et les premiers vers français mesurés*, dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* (Année 1883, p. 325). Voici comment M. Thomas parle de la tentative de Denisot et de ses amis : « Les quelques vers mesurés composés en 1553, 1555, 1556 par Jodelle, Nicolas Denisot et Estienne Pasquier ne tirent guère à conséquence. » (p. 327.)

amis. Gauche et contraint lorsqu'il s'essaie au vers français, rebuté par la rime à laquelle il n'aboutit qu'en répétant les mots de même famille, il a désiré une métrique plus libre. Mais la rime n'est une entrave qu'aux poètes de médiocre génie, et, dans cette entreprise nouvelle, Denisot reste prosaïque et pauvre. Remarquons par exemple les répétitions verbales de son *Hexastique François* :

Voy de rechef, o alme Venus, Venus alme, rechanter,
 Ton loz immortel par ce poète sacré
 Voy de rechef un vers animé, vers digne de ton nom
 Vers que la France reçoit, vers que la France lira,
 Et fay qu'en résonant ton loz, il puisse de ses vers
 Par ta bénigne faveur vaincre la force d'Amour ¹.

En 1552, Antoine de Baïf rend aussi hommage à Denisot, mais il loue l'artiste qui a peint le portrait de Meline :

.
 O doux confort de mes douleurs,
 Jamais, ne soit que tu ne vives,
 Portrait, et les couleurs naïves,
 De qui mon Denisot t'a peint
 Sans que l'âge t'oste le teint ².

Ronsard enfin, dans le V^e livre des Odes (1552), reprend et termine, pour ainsi dire, les louanges dont la Pléiade a comblé Denisot ³. Il recherche l'origine de la vive amitié qu'il éprouve

¹ *Les Amours* de Magny, p. 14. Edit. Paris, 1878, in-8°.

² *Amours de Meline*, premier livre, p. 29, t. I. Edit. Marty-Laveaux.

³ Denisot, cette même année, à la suite des *Amours* de Ronsard, publia un sonnet intéressant. Il y salue son illustre ami comme le seul ou tout au moins comme le premier poète du temps. En outre, le style du disciple est plus harmonieux et plus travaillé que de coutume. Nous citons ces vers.

Sur la Couronne de Myrthe de Ronsard.

Mignardement au champ Idalien
 De ses beaulx doigtz Venus entortillone
 Ce mol chapeau qu'oytive elle façonne,
 Puis de son Ceste elle en fait le lien.

pour le Conte d'Alsinois. Sans doute ils sont nés dans les mêmes contrées riantes ; mais son affection a des causes plus élevées : il vante avec excès les dons poétiques de Denisot, tel Montaigne louant les sonnets de La Boétie :

Où est l'oreille bouchée
De telle indocte espesqueur
Qui ne rie estant touchée
De tes vers pleins de douceur ¹ ?

Il aime aussi l'artiste :

Tes tableaux si bien portraits
Que la nature se mire
Dans le parfait de leurs traits.

Il rappelle alors l'humeur folâtre, commune aux deux poètes :

C'est donc l'heureuse folie
Dont le Ciel folastre en nous
Non le pays qui nous lie
D'un affolement si dous.

Il se permet enfin quelques conseils. Il engage Denisot à

De just rosat, voire Acidalien
Vient arrouser ceste sainte couronne,
Puis de Ronsard le chef elle environne
Ne l'enviant le prince Delien.
Vela le prix, dit-elle en le baisant,
Qu'as mérité comme le mieux disant
Et comme seul ou premier de nostre âge.
Courage donq : à la postérité
Chante l'honneur de ma divinité.
Venus encor te garde davantage.

(*Les Amours* de P. Ronsard, p. 103. Paris, 1552, in-8°.)

Ce sonnet a été reproduit par l'abbé L. Froger, p. 23, *Les premières poésies de Ronsard*, Mamers, 1892, in-8°. Il a été signalé aussi par M. P. Laumonier: *Chronologie... des Poèmes... de Ronsard*, dans la *Revue d'Hist. litt. de la France*, juillet-septembre 1904, p. 455.

¹ V° Livre, Ode XI, pp. 420 et 421, t. II. Edit. Marty-Laveaux.

modérer ses ambitions. Qu'il se contente d'exceller en peinture et en poésie et qu'il se détourne de la musique.

Fuy l'autre troisième bien
Car si l'ardante Musique
Jointe aux deux autres te pique
Bons Dieux, que deviendrais-tu ?

Sous ces éloges se cache un avertissement. Nous connaissons l'œuvre que condamnait discrètement Ronsard lorsqu'il interdit la musique à son ami. Il l'exhorte à renoncer aux Cantiques que Denisot allait publier avec une notation musicale aux derniers jours de l'année 1552. Dès que notre auteur s'est lancé dans cette voie, les félicitations et les compliments de la Pléiade cessent.

Ses principes en effet ne concordent pas avec ceux de ses amis. L'idée qui domine en lui, c'est que le poète est un interprète de Dieu, chargé de ramener les hommes aux pensées religieuses. Il a puisé cette conviction au foyer du bailli d'Assé; il l'a fortifiée au contact des puritains anglais. Aussi ne peut-il adhérer aux doctrines des humanistes et se réserve-t-il le droit de condamner chez ses amis le renouveau des fictions païennes.

CHAPITRE V

DENISOT POÈTE RELIGIEUX, ADVERSAIRE DE LA PLÉIADE

1553

- I. — Denisot, adversaire de la mythologie, raille ses fables, ses oracles, ses sacrifices. — Restriction qu'il apporte à cette condamnation : il accueille la mythologie chaque fois qu'il découvre dans ses récits le symbole d'une croyance chrétienne. — Idées théologiques de l'auteur des *Cantiques* sur la Grâce et les Sacrements. — Denisot a-t-il incliné vers le Protestantisme ?
- II. — Denisot poète pittoresque. — Son effort pour dépeindre la nuit de Noël et les personnages de la Nativité. — Son esthétique ennemie de la convention, à la recherche de l'exactitude historique.
- III. — La métrique et le style. — Il poursuit le grand art et ne rencontre le plus souvent que le prosaïsme.
- IV. — Disciples de Denisot poète sacré : Joachim du Bellay, Muret, Jodelle, Belleau, Baïf. — Quelques poètes, au contraire, ne louent dans Denisot que la poésie profane : Tahureau, Loys Le Caron, Magny, Sibilet. — Vers mesurés de Denisot à Pasquier et à Pierre Belon.
- V. — Etude de deux fragments du livre des *Prières à Dieu*. — Le commentaire sans tendresse du *Pater*. — La paraphrase des Commandements : l'idée de la convoitise prédomine. — Essai de nouvelles combinaisons métriques. — Conclusion sur Denisot poète religieux.

I

Personnage célèbre, Denisot n'avait cependant jusqu'en 1553 produit aucune œuvre où il eût exposé ses propres idées. Il avait imité plus qu'il n'avait inventé. Dans ses *Cantiques*,

au contraire, il est profondément personnel. Sans doute il emprunte quelquefois à Théocrite, à Lucrèce, à Sannazar, quelques inspirations, mais ces réminiscences inévitables n'empêchent pas que Denisot n'ait écrit l'un des livres les plus originaux de son temps.

D'abord, c'est un penseur : il reprend à sa manière le problème qui avait préoccupé les chrétiens du iv^e siècle : convenait-il d'accueillir dans la cité chrétienne les poètes anciens avec leur merveilleux mensonger et impur ? Saint Jérôme y consentait non sans hésitation ; saint Augustin, dans les *Confessions*, s'y opposait. Denisot comprit que le danger redouté par les chrétiens du iv^e siècle se présentait de nouveau après 1550, alors que Ronsard, suivant la belle expression d'un poète moderne, « refait aux dieux une immortalité¹ ».

Denisot expose son sentiment :

Mais bien par ceste Ode je veux
Que tu retires tous tes vœux
De ces dieux enfans de la Grèce.

(Ch. X, p. 88.)

Il s'adresse aux poètes contemporains, ses amis, et les réprimande avec énergie :

Allez doncques, ores allez !
Et des faulx dieux ainsi parlez
Come ont faict les payens antiques
En leurs vers Latins et Attiques.
Quant à moy j'auray pour Seigneur
Celluy qui ravalle leur gloire,
Qui en l'hymne de sa victoire
M'a esté si doux enseigneur.

(Ch. X, p. 93.)

¹ Et tu refais aux dieux une immortalité.

Sully Prudhomme : *Les Vaines Tendresses*. Paris, Lemerre, 1878, in-12, p. 145.

Cette profession de foi ne lui suffit pas ; il s'adresse aussi à la raison et entreprend de discréditer ces dieux dont Ronsard parle avec révérence.

Sur leur origine, il apporte une légende singulière qui s'inspire de Lucrèce et en même temps le réfute : les dieux sont nés au temps du déluge, alors que le soleil réchauffait la terre humide :

Ceste grand'lampe journalière

 Eschauffant la terrestre fange
 Donna vie à maint corps estrange
 Qui devant n'avoit point esté.

(Ch. X, p. 89.)

Les « neveux » de Noé, remplis de terreur à l'aspect de ces êtres aux formes inconnues, les adorèrent :

Mais la plus grand part des nepveux
 Voyant ces monstres s'estonnèrent
 Et des bastimentz élevèrent,
 Leur sacrant et temples et vœux.

(Ch. X, p. 89.)

Voilà une légende étrange ; nous nous étonnons que Denisot l'accueille, créant lui-même des fables pour combattre d'autres fables¹.

Dans les autres cantiques, il est plus heureux. Tantôt il montre les dieux outrageant la morale avec leurs vices, tantôt,

¹ Il s'appuie aussi, croyons-nous, sur la *Genèse* (Ch. VI, v. 4.) : « Gigantes autem erant super terram in diebus illis... » Louis le Caron, en 1554, fait allusion à une légende semblable :

La terre fait de son profond malheur
 Sortir serpentz de poisons incurables.
 Ce sont géantz des hommes ennemis,
 Monstres vivants de la fange lassive.

La poésie de Loys le Caron. Contre un prestrault monstre de nature. Paris, 1554 in-8°, fol. 68 v°.

inspiré par ses goûts d'artiste, il décrit la laideur des rites anciens.

Il est hostile à Bacchus, dont la liqueur excite à la colère et au meurtre ¹ :

Ce fut lors que le Dieu beuveur
 Receut tant d'honneur et faveur
 Dedans la ville yvrongneresse
 D'une liqueur enchanteresse
 Les esprits Thébains assommant ;
 Lors que la troupe espouvantée
 Aux despens d'un pource Panthée
 Alloit sa beste consommant.

(Ch. X, p. 91.)

Il raille encore la fontaine de cristal jaillie sous le pied du coursier d'Apollon :

La source mensongère
 La corne fonteinrière
 De ce cheval volant...

(Ch. VII, p. 71.)

Ennemi des légendes du polythéisme, il l'est encore de ses rites. Voici sous quels traits il représente la Pythie rendant les oracles :

Lorsque les Diables, non les Dieux,
 Brusloient l'estomach furieux
 De leur Cassandre devinante,
 Qui de face et voix estonnante
 Horriblant son poil empestre
 Hurloit je ne sçay quelz mensonges...

(Ch. X, p. 90.)

Il imagine un sacrifice. C'est une scène de boucherie dont

¹ Ici Denisot se souvient, non des *Bacchantes* d'Euripide, mais des vers de Virgile (*Géorgiques*, IV, 521-599) : *Inter sacra deum, nocturnique orgia Bacchi...*

il ne tait aucun détail, avec la bête qui mugit, les entrailles entr'ouvertes, et l'odeur du sang chaud :

Que tous ces dieux antiques
Laissent là leurs pratiques
En feu ou sang tout chaud,
Ou en quelque fumée
D'une gresse allumée,
Qui droiet s'écoule en hault.

Les plus saintes offrandes
Ne sont pas les viandes
Des bœufs ni des toreaux,
Ni les vives entrailles
Des pigeons ou des cailles,
Des boucz ou des oiseaux.

Le feu ni la fressure,
Ni du sang la pression,
Ni les boyaux divers,
Ni la peau escorchée,
De la chair embrochée,
Ni les gessiers ouvertz...

(Ch. VII, p. 68.)

On voit combien ces idées sont hardies et intéressantes. Les dieux sont morts. Ni les exemples de leur vie ni la pompe et l'esthétique de leurs cultes ne méritent de revivre.

Mais cette théorie comporte une restriction qui ébranle le système entier. Il est des cas où le poète chrétien doit s'inspirer de la mythologie : chaque fois que l'une des fables anciennes fournit quelque symbole ou quelque analogie avec un dogme chrétien, il est louable pour le croyant de recueillir ces pressentiments lointains du christianisme. Denisot, il est vrai, n'a formulé nulle part la théorie rigoureuse de cette seconde partie de sa thèse; mais l'emploi qu'il fait de la mythologie, dans un

recueil composé pour la bannir, ne laisse aucun doute sur ses intentions. Ainsi Hercule qui étouffe les serpents au berceau est une figure poétique de Jésus enfant :

Au berceau je voy
Un petit Hercule,
Qui sans nul effroy,
Sans atteinte nulle,
Le vainqueur se faict
D'un serpent infait
Tout enflé d'envie,
Sa gorge froissant,
Qui va vomissant
Et venin et vie.

(Ch. VI, p. 51.)

Denisot a intercalé entre deux cantiques un dialogue où l'allégorie est plus claire encore. Un personnage, qui n'est pas désigné autrement, interroge les bergers :

Qui vous faict, Pastoureaux,
Laisser seul au préaux
Le troppeau paistre ?

Nous nous hastons ainsi
Pour voir en ce bas cy
Pan nostre maistre.

Nommez-vous Pan ce Dieu
Qui domine en tout lieu ?
Faut-il qu'ainsi l'on die ?

C'est le grand Pan qui faict
De ce globe parfait
Son Archadie.

C'est Pan le berger
Qui faict que le danger
Ne nous menasse,

Qui ses sons nous apprend,
Qui pour Syringue prent
L'humaine race.

(A la suite du ch. IV, p. 42.)

Inspiré par la même idée, Denisot écrit encore que la nuit de Noël a ramené l'âge de Saturne (Ch. VI, p. 49). Ainsi, partout où la mythologie offre quelque affinité avec la pensée chrétienne, Denisot profite de ses ornements; mais, si d'auxiliaire elle veut devenir souveraine et imposer ses fictions, notre théoricien la proscrit, la dépouille de son prestige, et raille les poètes qui répètent ses mensonges. C'est alors qu'il nous intéresse le plus, en dénonçant le péril en quelque sorte mythologique qui menace la poésie française.

Dans cette partie polémique de son œuvre, lorsqu'il porte des coups aux « Idoles anciens » (p. 87), il nous instruit aussi sur ses propres croyances.

D'abord il les a fortifiées par l'étude du Nouveau Testament. Il cite par exemple, à notre grand étonnement, les textes les plus importants de la théologie paulinienne, avec l'indication du chapitre auxquels ils appartiennent. Le troisième cantique développe que « comme par le forfait d'Adam le mal est advenu à tous les hommes,... aussi par la justice de Jésus-Christ le bien est advenu à tous les hommes (p. 33) ». Il ne s'est pas initié à l'exégèse dans les excursions d'Arcueil ou de Médan, mais en Angleterre, près des jeunes filles attachées à la foi nouvelle qu'il instruisait ¹.

L'on pourrait même penser que Denisot a incliné vers le protestantisme, d'autant plus que dans le deuxième cantique (p. 29), il réprimande les ministres du culte catholique :

¹ Il y a dans Taine des pages fort intéressantes sur la Renaissance chrétienne et la lecture de la Bible en Angleterre. Cf. *Histoire de la Littérature anglaise*, Paris, 1866, 5 vol. in-16, t. II, livre II, ch. V, pp. 311 et suiv.

Où sont-ils, je vous demande,
 Les vrais pasteurs ententifz
 Dessus leurs troupeaux petitz
 Ainsi que Dieu le commande ?

Les voirai-je point veiller
 Et prendre la seure voye
 Aujourd'huy sans qu'on les voye
 Si lourdement sommeiller ?

Avec beaucoup de personnages de l'époque, il désire ici que les prêtres changent, non de doctrine, mais de mœurs. Voici des preuves décisives de son orthodoxie : il définit l'Eucharistie, comme l'Église romaine :

Pain si saintement estrange
 Que celluy là qui en mange
 Ne peult plus avoir de fain.

(Ch. II, p. 30.)

ou encore il a le même sentiment sur la Conception de la Vierge :

Vierge qui ne fut, ny n'est
 Ny ne sera maculée.

(Ch. V, p. 44.)

Ainsi Nicolas Denisot est un catholique, rendu familier avec l'Écriture par son séjour en Angleterre. Cette méditation lui a fourni quelques accents religieux qui rappellent Marguerite de Navarre :

Seigneur Dieu, ouvre la porte
 A mon âme demi-morte.

(Ch. I, p. 17.)

A cette date, revenu à Paris, notre auteur s'adonne surtout à la peinture. Aussi l'artiste, tel qu'il se dépeint dans ses « Cantiques », est-il aussi digne d'étude que le penseur.

II

Dans ce domaine encore, il s'est proposé les ambitions les plus hautes. Les titres de quelques-uns de ses chants annoncent ses intentions : *Cantique de la beauté du soleil apparaissant le jour de la Nativité* (Ch. VI, p. 49) ; *Petite description de l'Aurore qui conduisoit les Pasteurs...* (Ch. V, p. 43) ; *Cantique de la clarté qui se montrait en la nuit de la naissance de Jésus Christ* (Ch. VII, p. 57).

Il est toujours difficile à l'écrivain de rendre avec les mots les nuances les plus merveilleuses de la lumière. Denisot l'a tenté, et son essai est intéressant ¹. Voici par exemple comment il se représente la nuit de Noël. Les étoiles sont rassemblées plus nombreuses au-dessus de la crèche :

Ce grand troupeau de feux qui se promeîne
Estincelant parmy ceste grand'pleine.
(Ch. IV, p. 39.)

La lune est à la tête de ce cortège de lumières, avec l'argent pâle de ses rayons :

Nuict consommée en beaulté non pareille,
Je voy la Lune au ciel qui t'apareille,
Avec ces feux un esclair argentin
Qui feroit honte au plus beau du matin.
(Ch. IV, p. 39.)

¹ Nous avons rencontré aussi dans Estienne Forcadel (*La Poésie d'Estienne Forcadel*, Lyon, 1554, in-8° Bibl. Nation., Réserve, Ye 1824) quelques descriptions pittoresques qui ont pu guider Denisot dans cette voie. Ainsi :

...espond au point du jour l'Aurore
Mille rayons de jaune colorez...
(*Chant Héroïque*, p. 73.)

O donques nuict ta robe noire
Se peult préférer à l'yvoire,
J'entens cette robe tissue
A gouttes d'or...
(*Eucomies de la nuit*, p. 103.)

Les nuages se teintent de ces nuances :

O que d'azur verd
Luy est découvert
Qu'un pourpre bigarre,
O que d'azur bleu
Qui l'argenté feu
Rebarre et rebarre.

(Ch. VI, p. 49.)

Les Anges enfin apportent leur clarté céleste, et le poète a rencontré d'heureuses expressions pour les dépeindre :

Je voy mille feux
Ayans forme d'Anges
Par le ciel meslez
De plumes aellez.

(Ch. VI, p. 52.)

Dans d'autres chants, Denisot se préoccupe de la crèche et ordonne de véritables tableaux. Il définit le sujet avec précision, et se propose de peindre les personnages au moment même où l'enfant vient de naître. La crèche s'est subitement remplie de clarté :

Et n'y a point de clarté
Que celle que l'enfant donne,
Qui comme un soleil rayonne
D'un feu par tout escarté.

(Ch. XII ¹, p. 100.)

A peine venu au monde, Jésus cherche déjà sa mère :

Attentif à la congnoistre,
D'ung œil vers elle tourné.

(Ch. XII, p. 100.)

¹ Le texte original, par une faute d'impression évidente, porte : Chant XIV.

Sa beauté est ravissante :

Qui voit la chair de l'Enfant, il luy semble
Voir et la neige et les roses ensemble.

(Ch. XII, p. 101.)

Denisot décrit maintenant la Vierge. Elle est demi-baissée, et de son long voile elle enveloppe son fils. L'artiste dessine soigneusement sa robe : elle est faite d'étoffe commune, sans plis, de couleur uniformément blanche, légèrement relevée. Il la veut « honnestement coiffée », et ne supporte pas qu'on la représente les cheveux arrangés avec recherche ou frisés (Ch. XII, pp. 101 et 103.)

Il est plus sobre d'indications sur saint Joseph. Il lui suffit qu'il soit jeune et habillé selon l'usage des Hébreux (Ch. XII, p. 101.)

Il se plaît à peindre dans des vers pittoresques l'âne et le bœuf (p. 102) :

Voyez l'une et l'autre beste
A son Seigneur faire feste,
Voyez que l'Asne à genoux
Par dessus l'oreille baye,
Et selon son pouvoir paye
L'honneur que lui devons tous.

Voyez ce Bœuf, lequel à gorge pleine
Tasche à pousser jusqu'à luy son alleine.

Cette pénétration réciproque de la peinture et de la poésie nous intéresse, et nous savons sur quels principes s'appuie Denisot lorsqu'il dessine. Il exige dans un tableau les qualités que nous estimons encore les plus précieuses. C'est, avant tout, la recherche de la vérité. Il l'obtient en donnant à ses personnages leurs occupations habituelles, en les montrant avec les attitudes et les gestes qui leur sont naturels,

en les remplaçant dans le milieu où ils ont vécu. Il est ennemi de la convention, des poses élégantes et fausses, de tout ce qui contredit la vérité historique :

Allez doncques, Peintres, ores
 Peindre un vieil Joseph encores
 De son baston emparé,
 Allez peindre à la volée
 Une Vierge eschevelée
 Monstrant un œil esgaré.
 Donnez encor à Joseph la chandelle
 Pour obscurcir ceste clarté plus belle.

(Ch. XII, p. 103.)

En vue de cette vraisemblance qu'il recherche, Denisot recueille les souvenirs traditionnels se rapportant au sujet qu'il traite. Par exemple, la plaine dans laquelle sont endormis les bergers est celle où Jacob fit paître

Son troupeau riche de laine,

(Ch. II, p. 29.)

c'est là qu'il eut sa vision mystérieuse et qu'il

veid descendre
 Les Anges du Paradis.

(Ch. II, p. 30.)

Notre auteur rappelle encore (p. 30) que David vécut dans ces lieux :

Icy chanta maint Cantique.

Il n'y a qu'à louer Denisot lorsqu'il poursuit la vérité en s'appuyant sur l'histoire. Il devance ici la critique du xvii^e siècle et met en garde la Pléiade contre les excès de l'imagination et du caprice.

Pourtant il arrive que lui-même s'égare, et, sous prétexte de réalisme, il ne rencontre qu'un pittoresque de mauvais

aloi. Telle est la *plaisante description du povere lieu où Jésus Christ naquit* :

Quatre fourches en quarré
L'une sur l'autre panchantes,
Souz un plancher bigarré
De tous costez chancelantes,

Estoient les quatre piliers
De ce tant heureux repaire
Où les Anges à milliers
Ont veu la Vierge estre mère.

Sur ces fourches tout en long
Quatre perches à l'antique
Designoient le double front
D'un double et double portique.

Tout le plancher de rozeaux
Et de paille ramassée
De torchiz et de tuilleaux,
D'herbe seiche entrelassée,

Estoit tout entièrement
Lambrisé en telle sorte
Qu'on eust dict facilement
Le tout n'estre qu'une porte.

Les postres et soliveaux
Estoient petites perchettes
Plus pour nicher les oyseaux
Que pour servir de logettes...

Quatre gaulles de travers,
Desia seiches de vieillesse,
Ouvertes de mille vers,
Bout sur bout faisoient l'adresse.

(Ch. VII, pp. 60 et suiv.)

Isolés, beaucoup de ces traits seraient heureux, mais c'est l'industrie du poète, et non l'observation, qui les a accumulés.

Denisot tombe dans l'artifice, non en s'écartant de la nature, mais en recherchant les minuties que les artistes véritables ont raison de négliger.

III

Il veut encore s'imposer à nous par ses talents poétiques et par la facture de son vers. S'appliquant aux combinaisons strophiques les plus variées, il emploie, dans ses quatorze cantiques, quatorze strophes différentes. Ce n'est qu'en s'écartant de la voie commune qu'il obtient cette variété. Ainsi il a composé vingt strophes comprenant chacune seize vers de trois syllabes.

O toy chien
 Stygien
 Qui tempestes
 De trois testes
 En les lieux
 Ennuieux,
 Que t'en semble,
 Ta voix tremble.
 L'Enfer craint
 Du Dieu saint
 La victoire
 Et la gloire.
 Ja le bois
 D'une croix
 Sainte et forte
 Rompt ta porte.

(Ch. IX, p. 81.)

A la suite du cinquième cantique, il mêle, dans un chant peu étendu, toutes les espèces de vers français, sauf ceux de quatre syllabes et de deux syllabes :

Il est venu, le Dieu et le Prince du Monde
 Dieu né, Dieu allaicté d'une Vierge féconde,

Dieu admirable en ses œuvres parfaictz,
 Dieu qui nous faict que ses fils soions faictz.

Par sa suprême providence
 Si nous avons ferme fiance

A son saint nom et à luy.
 Nous voyons donc aujourd'huy

La lumière et la voye
 Qui conduit et flamboye
 Dessus l'homme aveuglé
 L'homme trop dereiglé.

Eugendré du Père
 Et né de la Mère
 Qui se vient offrir
 Pour la mort souffrir,

Rendant l'homme
 De la pomme
 Pur et franc
 Par son sang.

(A la suite du Ch. V, p. 48.)

Il surprend plutôt l'oreille qu'il ne la charme. Nous l'avons vu par exemple écrire six vers de sept syllabes et ajouter deux longs vers de dix syllabes qui alourdissent la strophe alors qu'elle se termine. Cet effet est voulu ; nulle part notre poète n'est coupable de négligence délibérée. Ses efforts cependant ont échoué parce que l'art lui a manqué.

Nous achèverons de nous en convaincre en examinant son style. Il a quelques belles strophes, lorsqu'il emprunte aux anciens leurs comparaisons :

Comme la vermeille rose
 Avec les lyz blanchissant
 Prend un naïf pallissant
 Sur le point du jour escluse,

Et comme en son blanc vermeil
 Au matin, la belle aurore
 S'éclaircist et se colore
 S'approchant du cler Soleil.

(Ch. II, p. 31.)

Quelquefois il rencontre la grâce naïve et sans apprêt :

Enflez vos cornemuses,
 Dansez ensemblement,
 Et vos doucettes Muses
 Accollez doucement.

(Ch. XIII, p. 106.)

Mais, à côté de ces vers délicats, voici le prosaïsme :

Courez, suivez la bande,
 C'est trop cornemusé.

(Ch. XIII, p. 104.)

l'impropriété :

Et toy, mon corps, poste, fuy,
 Accompaigne ceste bande.

(Cantique n° 2, p. 29.)

la subtilité :

Et ce jour sortant
 Du ventre partant
 De ceste vierge
 Fait que chacun sort
 Du ventre de mort
 Nostre concierge.

(P. 66, entre les cantiques 7 et 8.)

les répétitions de termes :

Qu'on chante haultement
 D'une voix sainte en toute sainte église
 Un hymne saint, et que l'on solennise
 Ce beau jour saintement.

(Ch. III, p. 36.)

Or le poète n'impose ses idées que par la séduction de la forme et la perfection du vers. Ces dons, qui assurent la vie aux œuvres littéraires, ont manqué à Denisot.

IV

Il n'a donc exercé qu'une influence restreinte, encore que réelle. Le premier de ses disciples, si l'on peut ainsi parler, fut Joachim du Bellay ¹. Ce poète indépendant s'était fait son collaborateur dès 1550, et avait traduit les pieux distiques des princesses anglaises ². En 1552, quelques mois avant les *Canoniques*, il publie plusieurs pièces sacrées : l'*Hymne chrétien* (p. 15), la *Monomachie de David et de Goliath* (p. 20), la *Lyre chrestienne* (p. 30.)

Dans ce dernier poème, il exprime avec la plus grande netteté la transformation qui se produit dans sa pensée :

Moy cestuy-là qui tant de fois
Ay chanté la muse charnelle,
Maintenant je haulse ma vois
Pour sonner la muse éternelle.

(P. 30.)

Comme Denisot, il se propose de bannir le paganisme, que condamnent l'Écriture et les Prophètes :

Chasse toute divinité
(Dict le Seigneur) devant la mienne,

¹ M. Max Jasinski, dans son intéressant ouvrage *Histoire du sonnet en France* (Douai, 1903, in-8°), a constaté comme nous cette évolution subite de du Bellay : «... Dans son recueil de 1552, du Bellay proposa de traiter des sujets chrétiens et en traita lui-même. Mais il n'y revint plus, et des autres, Jodelle, Baïf, Belleau, Tahureau et Ronsard, aucun ne se hasarda sur cette voie inconnue (pp. 90, 91). » Nous croyons, pour notre part, que l'influence de Denisot poète chrétien s'étend aussi sur Jodelle et Baïf.

² On peut lire ces traductions très médiocres, indignes du génie du poète, dans l'édition Marty-Laveaux, t. II, pp. 513 à 524, *Appendice*.

Et nous chantons la vanité
De l'idolatrie ancienne.

(P. 31.)

C'est alors que du Bellay exprime la propre théorie de Denisot sur la poétique chrétienne. Il se propose de combattre la mythologie des anciens tout en gardant leur rhétorique :

Salomon n'estima pas vice
De mandier l'or estrange...
Nous donques faisons tout ainsi,
Et comme bien rusez gendarmes,
Des Grecs et des Romains aussi
Prenons les bouclers et guzarmes.
L'ennemy baillera les armes
Dont luy mesme sera battu.

(P. 32.)

On reconnaît là l'esthétique de Denisot. Du Bellay l'a formulée le premier en quelques courtes pages, mais elle appartient en propre à Denisot, qui la défend dans toutes ses œuvres.

Ne chantez plus que de l'amour divine,
Employés là votre esprit tout entier,
Et d'un accord ensuivés le sentier
Où Denisot le premier s'achemine.

C'est la conclusion d'un sonnet de Marc-Antoine Muret aux poètes français, placé en tête du recueil de *Cantiques* de l'année 1553 (p. 16). L'humaniste est donc converti à l'idée chrétienne; aussi en 1555, après qu'il avait quitté la France, publie-t-il dix-neuf chansons spirituelles ¹, et plus tard un livre d'Hymnes sacrées ².

¹ *Chansons spirituelles*, Paris, 1553, in-12. Nous n'avons pas rencontré ce livre aux Bibliothèques où nous l'avons cherché.

² *Hymnorum sacrorum liber*, Coloniae, 1606, 2 vol. in-8°, t. II, pp. 247 à 300.

Un autre poète d'une grande autorité, en qui les contemporains admiraient « un naturel esmerveillable ¹ », se range du côté de Denisot. C'est Jodelle, qui, dans une ode en tête des *Cantiques* ², donne un véritable manifeste en faveur de la poésie religieuse. Il constate d'abord, et ce témoignage a son intérêt, que Dieu est universellement oublié (p. 7). Cependant par ses origines la poésie est religieuse. Orphée domptait, non les monstres, mais les vices des hommes.

...Ce sont là les forestz obscures.
Que l'on voyoit s'arracher. (P. 7.)

Bientôt la décadence survient, la poésie imagine les fictions mythologiques.

Que nous sert, sinon d'amorce,
La race des œufz jumeaus.
Et l'autre issu d'une écorce
A demi filz des rameaux,
Ou voir Bacchus qui d'un ventre
Dedans une autre cuisse entre.
(P. 9.)

Jodelle restera fidèle à l'inspiration religieuse, dont il a établi la légitimité. Nous rencontrons dans son œuvre des sonnets pour les jours de Pâques, de la Pentecôte, de la Saint-Michel ³.

¹ Pasquier ajoute : « Ceux qui de ce temps là jugeoient des coups disoient que Ronsard estoit le premier des Poetes, mais que Jodelle en estoit le Daimon. » *Les recherches de la France*, Paris, 1643, in-fol., liv. VII, ch. VII, p. 619.

² Pages 5 et suivantes.

³ *Œuvres et Meslanges Poétiques*, Paris, 1574, in-4°, p. 82 recto et verso. Dans une ode à Claude Colet, il répète encore :

Du Philosophe, du Poète,
La peine est à ceci sujette,
Qu'on n'eust point escrit au millieu
De nos vieux Payens autre chose
Que cela, qu'escrire l'on ose.
(Fol. 132 recto.)

A côté de Muret et de Jodelle, nous voyons encore Remy Belleau, qui, pour honorer son compatriote, compose une ode et deux sonnets qui paraissent en tête des *Cantiques*. Il reprend dans le premier poème (p. 14) l'idée maîtresse de Denisot et attaque le paganisme :

Icy ne sont point chantez
D'un son pippeur les mensonges,
Bois meuz, fleuves arrestez,
Ny d'un mont cornu les songes.

Le poète allait bientôt délaisser cette poésie austère et traduire Anacréon, mais, dans les dernières années de sa vie, il revient aux chants sacrés. Vers 1572, il interprète l'*Ecclésiaste*, et en 1576, dans des *Églogues sacrées*, il s'inspire du *Cantique des Cantiques*¹. Il n'y met rien, dit-il, « qui ne soit saint et divin ».

De même, Baïf traduira le *Psautier*², et, ému par ces manifestations de la Pléiade, Ronsard lui-même s'essaie dans cette voie. En 1555³, dans une ode qu'il adresse à son ami Denisot,

Cinq jours sont ja passez, Denisot, mon amy,
il apparaîtrait encore amoureux :

...ma Dame malade en repos n'a dormy...
et son esprit reste plein de souvenirs mythologiques.

Puis de gazons herbus maçonne un autel vert :
Trois fois tourne à l'entour et d'un chef découvert

¹ Éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 288 et 293.

² *Ibidem*, t. IV, p. 365. Baïf composa trois traductions du *Psautier*. « Durant toute sa vie poétique, dit M. A. Bailly, il avait ainsi lutté contre un même texte, cherchant à le traduire avec une précision et une force croissantes. Il était donc tout pénétré du sentiment biblique. » Article sur les *Épithames d'Anne de Joyeuse*, par Jean-Antoine de Baïf, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1904, p. 90.

³ Cette date est donnée par M. P. Laumonier à l'année 1555 de son *Tableau chronologique des Œuvres de Ronsard*, La Flèche, 1903, broch, in-8°. Nous citons le texte d'après l'éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 369.

Dy ces mots après moy, regardant contre terre :
 Somme, fils de la Nuict et de Lethe oublieux,
 Père alme, nourrissier des hommes et des Dieux...

Mais, en 1556, Ronsard oublie en quelque manière ces sujets folâtres, et il compose l'*Hercule chrétien*¹. Denisot, on s'en souvient, avait déjà indiqué ce thème et chanté Jésus qui étouffe le serpent². Aussi félicite-t-il son ami de ce retour à la poésie chrétienne en des vers énergiques et d'une grande clarté :

Tu es d'un vain Poete et d'Amant misérable
 Fait le Harpeur de Dieu maintenant couronné
 D'un Laurier qui n'est point pour un temps ordonné,
 Puisque tu as choisi un sujet perdurable.
 Tout ainsi qu'en la Croix l'Hercule belliqueur,
 Des pechez monstrueux et de la Mort vainqueur,
 Affranchist son esprit de la Mort immortelle,
 L'hymne qu'à tel veinqueur tu chantes saintement,
 Plus qu'en tout autre chant chanté profanement,
 Doit affranchir ton nom d'une mort éternelle³.

Cette idée qu'un poème inspiré par le christianisme ne saurait mourir a dû séduire Ronsard. Il publie l'hymne à saint Gervais et à saint Protais⁴, et prélude ainsi aux *Discours des Misères de ce temps*.

A côté de ces esprits qui tentent de suivre Denisot dans les voies nouvelles de la poésie religieuse⁵, il en est d'autres qui

¹ Ed. Marty-Laveaux, t. IV, p. 267.

² Cf. ci-dessus p. 84.

³ Éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 267.

⁴ Éd. Blanchemain, Paris, 1837-1867, 8 vol. petit in-8°, t. V, p. 262.

⁵ Un auteur peu connu, Jean Le Bon, dans la *Philippique de J. Macer contre les poëtaîtres et rimailleurs François de nostre temps*, constate que la poésie amoureuse et immorale n'est plus en faveur : « ...Vous congnoissez quasi qu'on se commence à saouler de vos folatrerries, veu que mesme le temps qui court nous a amené ce bonheur que les dames Françoises bien instruites sont totalement soliteuses et soigneuses de chansons salutaires qui ensemble repaissent le corps et l'esprit. » Paris, 1557, petit in-8°, sans pagination. (Bibl. de l'Arsenal, réserve, 9251, BL.)

résistent, amis obstinés de la poésie légère et amoureuse.

Tel est Jacques Tahureau, qui, en 1554, avec une sincérité mêlée de regrets, reconnaît combien sa volonté est faible. Sans doute, comme Denisot, il désirerait chanter en clairs cantiques le « vray Christ », mais il est vaincu par les amours profanes :

Je voudroy bien, en fidelles cantiques,
Pouvoir, ainsi que tu fais, resonner,
O Denisot, quand tu veux entonner
De nostre Dieu les louanges puidiques.

J'animeroy maints beaux fredons liriques
Qui me feroient du vray Christ couronner,
Qu'as entrepris de ta lire sonner
Autant ou mieux que les Harpeurs antiques.

Mais las, hélas ! l'ombre d'un petit dieu
Ha tant gagné dans mes esprits tel lieu
Qu'el me retient voilé dans ses ténèbres.

Tes chants si clercs donnent vie à l'esprit.
Hé, la noirceur de mon naital escrit
Ne me presdit que mille cris funèbres¹.

D'autres poètes, sans contredire expressément Denisot, passent sous silence les œuvres chrétiennes du poète. L'un d'eux, Loys le Caron, a lu les *Cantiques*, puisqu'il les imite. Mais il ne s'inspire que des passages où Denisot se montre artiste, lorsqu'il reproduit dans ses vers l'éclat de la lumière, du firmament, du soleil.

Voici par exemple quelques vers de Caron, où il reprend les descriptions de Denisot :

Le clair soleil flattant nature
Faisoit une riche peinture
De ses plus reluisants flambeaux,

¹ *Sonnets, Odes et Mignardisés amoureuses de l'Admirée*, rééd. Blanchemain, Genève, 1868, in-12, p. 41.

Et à l'entour d'un gay bocage
 Doroit le verdoyant ombrage
 Du lustre de ses raiz plus beaux...
 Et sembloit que fut arresté
 Le ciel au verd de cette place.
 Vous eussiez veu mill'étincelles
 Façonner les blondes ficelles
 Eparpillants les raiz éparz
 De la fleurissante lumière ¹.

Ailleurs, s'il loue Denisot, il le mêle à la foule des poètes de la Renaissance :

Ronsard, Saint-Gelais, Jodelle,
 Scève, Bellay gracieux,
 Dorat, Muret immortelz,
 Péruse, le Masconnois,
 Baïf, Panias, Alsinois.
 Tahureau et Desautelz
 Magny, mon de Mesme encore
 Vous tous que la France honore ².

Ainsi Caron ne fait nulle part allusion à l'inspiration religieuse du poète. Magny suit la même tactique. Pendant l'année 1554, il remplit les *Gayetez* des louanges de son ami, mais il ne célèbre que l'artiste :

Nostre Conte qui surmonte
 Avec ses portraictz nouveaux
 L'honneur des plus vieilz tableaux ³.

il admire

¹ *La Poésie de Loys le Caron. A la Claire*, fol. 53 verso et 56 recto (Paris, 1554, in-8°).

² Ibidem, fol. 24 recto.

³ *Les Gayetez. Vœu du portraict de sa Marguerite. Faict après le naturel*, par le Conte d'Alsinois, éd. E. Courbet, Paris, Lemerre, 1871, petit in-12, p. 6.

... du Conte d'Alsinois
 La main qui sçait au vif peindre
 Tout cela qu'elle veut feindre ¹.

De même Sibilet ² se détourne du poète religieux et considère en Denisot le rénovateur. Il lui attribue l'invention des « carmes mesurez » ³. Dans le sonnet qui termine l'ouvrage, il l'exhorte à employer ces mètres harmonieux qui l'emportent sur les travaux même des anciens :

Grave Caron, Sibillet, et le Conte
 Aux Anciens par vos chantz faites honte,
 Autorisez vos Delphiques fureurs ⁴.

Enfin, en 1558, Du Bellay, qui a oublié ses premières tentatives de poésie chrétienne, célèbre dans Denisot l'artiste :

Le docte vers, le pinceau bien appris
 Et des acords la douceur non pareille ⁵.

et lui adresse des vers latins fort libres ⁶.

A la suite de ces derniers éloges, Charles d'Utenhove ⁷ s'empare à son tour du pseudonyme de Denisot et découvre dans les deux mots : « Comes Alsinous », les allusions les plus variées. *Alsinous* lui rappelle le roi *Alcinous*, célébré par Homère, tandis

¹ Ibidem. *Aux Nymphes de Heuze*, p. 22. Magny loue encore Denisot dans le même ouvrage, en termes à peu près semblables, dans les *Martinales*, p. 62.

² Les éloges qui suivent se trouvent dans *Autre art poétique réduit en bonne méthode*, à la suite de l'*Art poétique françois* de Sibilet, édition de Lyon, 1556, in-46. Mais il n'est pas certain que l'auteur de l'*Autre art poétique* soit le même que celui de l'*Art poétique*. On remarquera d'ailleurs dans notre citation que l'auteur de l'*Autre art poétique* loue Sibilet.

³ Op. cit., p. 263.

⁴ Ibidem, p. 263.

⁵ *Recueil de Sonnets. Au Conte d'Alcinois*, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 142.

⁶ *Varia Epigrammata. De Comite Alsinoo puellam pingente. Poematum libri quatuor*, Paris, 1558, in-4°, p. 31 recto et verso.

⁷ On lira avec intérêt sur Utenhove : Henri Chamard : *Joachim du Bellay*, Lille, 1900, in-8°, pp. 477-479.

qu'*Alsinous* vient d'être chanté par du Bellay. Il poursuit alors une comparaison entre les comtes et les rois. Il joue sur le mot « comes » et ne peut refuser le titre de « comte » à celui qu'accompagnaient la Peinture et la Poésie. Nous citons cette pièce moins pour sa valeur que parce qu'elle est peu connue :

Κάππα per Alcinous Rex olim dictus Homero
 Bellaïo Comès est, σῖγμα per, Alsinous
 At Comes, Alcinous tum Rex erit alter Homerus
 Scribere cum incipiet σῖγμα per Alcinous
 Cum neque Rex Comes hic, nec sit Comes, attamen ille
 Est Comes, atque suae gloria prima togae
 Jure Comes dici nisi forsitan ille meretur,
 Qui Comes est Comitum, Regibus itque comes.
 Artis Apelleae Comitem prope regibus aequat
 Par vel Apelleis splendor imaginibus.
 Nam quotus est Regum (Comitum vix unus et alter)
 Artifici ducat qui simulacra manu ?
 Illius insignes manus exprimit aemula formas,
 Queis animum, vitam queis et inesse putes.
 Si Comitem Pictura suam comitata Poesim
 Est comes, hic fuerit nomine reque Comes,
 Gallia pictorem quem praedicat, atque Poetam
 Quidlibet audendi jus Comes ergo tibi est ¹.

De son côté, Denisot accueille avec bonne grâce les amis et les compliments. En 1555, il loue Pasquier d'avoir chanté dans son *Monophile* l'amour :

...Amy de vertu
 Don céleste de Dieu ²...

¹ *Xenia, seu aliquot ad Illustrium quorundam Galliae Hominum nomina Allusionēs*. Cet ouvrage se trouve, sans lieu ni date, dans un recueil in-4° de la bibliothèque du Mans (Histoire, 1759). Charles d'Utenhove fait suivre cette pièce des vers suivants :

Ad eundem
 Ne precor his salibus Comes offendare, Poetae
 Cuncta mihi, Pictor cuncta licetque tibi.

² Pasquier : *Des Recherches*, liv. VII, ch. XII, p. 650.

Il félicite aussi Pierre Belon, son « voisin et ami », de son *Histoire de la nature des Oyseaux*. Dans cette œuvre où il n'a épargné ni son temps ni sa peine, Pierre Belon, au témoignage de Denisot, a travaillé au service public. Malheureusement cette idée est exprimée en vers mesurés, avec redondance et obscurité.

Aujourd'hui je me vanterai de chanter
 Un vers digne de toi, de chanter un vers
 Non encore reçu : je veux raconter
 De toi, Pierre Belon, cet heur, ce grand heur,
 Qu'en ton docte labeur le docte françois,
 Qu'en ton docte labeur le simple françois
 Reçoit continuellement relisant
 Ta féconde leçon...

.
 Or je veux manifestement devant tous
 Protester que la France doit te marquer
 Au saint nombre de ceux, de ceux bien heureux
 Qui ont pour le devoir public travaillé,
 Et si France ne veut te rendre l'honneur
 Qui t'est dû : je te jure, foi d'amitié,
 Qu'en mes vers je la chanterai désormais
 Etre indigne de tes labeurs et écrits

De ton Alsinois ¹.

Ainsi en 1555 il semble que Denisot néglige son style et s'intéresse peu au labeur poétique. Il médite d'autres desseins,

¹ Ces vers se trouvent en tête de l'ouvrage de Pierre Belon, Paris, 1555, in-fol. Ils ont été reproduits par Boyer, *op. cit.*, p. 24. Il est intéressant de constater que dès 1555, l'année même où ces vers paraissaient, le naturaliste et linguiste Conrad Gesner lisait ces essais métriques et les louait en les reproduisant dans le *Mitridates seu Observationes de Differentiis linguarum...*, Zurich, 1555, in-8° : « ...Vidimus enim nuper Nicolai de Nisot, Cenomani, Phaleucium Carmen Gallicum quo Petri Bellonii avium Historiam Gallice editam commendat... » Ce texte se trouve au fol. 29 recto de l'édition de Zurich, 1630, in-8°. Il avait été cité dans la première édition par Prosper Marchand : *Dictionnaire historique*, La Haye, 1758-1759, 2 vol. in-fol., t. II, p. 80, article Mousset.

il songe, lui aussi, à s'enrôler dans le « saint nombre » de ceux

Qui ont pour le devoir public travaillé.

Nous aurions achevé de retracer la carrière littéraire de notre auteur s'il ne nous fallait étudier les fragments qui nous restent de son dernier ouvrage : *Le Livre de Prières à Dieu*.

V

Cette œuvre consistait sans doute dans une paraphrase en vers des prières quotidiennes que récitaient les catholiques. M. H. Chardon, en 1874, découvrit la traduction du Pater, à la bibliothèque du Mans, dans un recueil imprimé de pièces diverses¹. M. Boyer avait aussi cité cette pièce, mais en omettant six strophes sans en avertir².

Ce long commentaire développe beaucoup d'idées étrangères au texte. L'auteur y est préoccupé du péché originel :

Ne permetz pas que par la forfaiture
Du viel Adam nous soyons condamnez.

(P. 28.)

Il tremble pour sa justification :

Car je ne puis être justifié
Du monde et chair si je n'ai la victoire.

(P. 28.)

Parce qu'il a trop médité sur la corruption de la nature, sa prière manque de tendresse. Il ne donne à Dieu qu'une seule fois le nom de Père, et l'homme, « humble facture » (p. 28), est effrayé devant « l'invincible puissance³ » (p. 29) .

¹ *Les Noël's de Samson Bedoun*, Le Mans, 1874, broch. in-8°, p. 18.

² Pages 28 et 29.

³ Nous citons d'après Boyer.

Dans les noëls, près de la crèche, la muse de Denisot apparaît familière ; mais la quiétude n'est pas l'état habituel de son âme. Tourmenté par l'idée de la convoitise originelle, sa théologie le rapproche plus de Luther que de saint François de Sales.

La même impression se dégage d'un fragment des Commandements de Dieu, que M. Chardon a retrouvé imprimé dans les quatre feuillets contenant déjà le Pater. Cet érudit a pensé que cette seconde paraphrase était également l'œuvre de Denisot. Sans pouvoir démontrer la certitude de cette attribution, nous la croyons très vraisemblable.

Les idées de ces six courts poèmes sont celles qui préoccupent Denisot. Sur le mariage, par exemple, leur auteur reste catholique, en insistant sur quelques-unes des opinions chères aux réformés.

Peu de gens ont le don de chasteté,
 Mais mariage est plain d'honnesteté,
 Et en tout âge
 Tenir mesnaige
 En mariaige
 Est trop plus saint que paillarder.
 Concubinaige
 Fait grand oultraige
 Au saint usaige
 Qui ne veut point se marier.

Au dixième commandement, l'auteur explique que le chrétien ne peut triompher de la convoitise que par la foi. C'est une idée de saint Paul que Denisot a exprimée ailleurs :

Ce mandement Dieu nous veult repeter
 En la loy deux foyz, ce nous replicque
 Pour démontrer que nul sans convoiter
 Vivre ne peut, car nostre chair s'aplicque

A batailler contre nostre esperit
Dont nul ne peut, tant soit saige et perit,
Avoir victoire,
Sans en Christ croire,
Il est notoire
Qu'il a pour nous la loy parfaicte.
C'est l'accessoire
Seul meritoire
Pour avoir gloire :
Qui cela croit il est parfaict.

La versification rappelle la manière de Denisot. Chacun des commandements est paraphrasé en quatorze vers, avec une disposition invariable dans les mètres et dans les rimes. Il y a là un sonnet d'un nouveau genre qui comprend quatre tercets. Les deux derniers diffèrent des deux premiers par un mètre plus court. Entre le troisième et le quatrième tercet, est intercalé un vers de huit syllabes, répété à la conclusion.

L'étrangeté de cette combinaison, les incertitudes de la mesure, la pauvreté des rimes, tout rappelle Denisot avec son impuissance et son ambition.

Cependant le livre, d'après La Croix du Maine, eut plusieurs éditions¹; il achève de conférer à son auteur son véritable caractère.

Denisot est un poète religieux. Dès sa jeunesse, dans sa famille et chez ses amis, il se préoccupe des idées chrétiennes. Ses premiers vers sont dirigés contre Marot hérétique, et, avant de quitter le Maine, il écrit des noëls. En Angleterre, il étudie l'Écriture et y développe son goût pour la poésie sacrée. Les méditations des princesses, ses élèves, sur la mort de Mar-

¹ « Il a escrit un livre de prières à Dieu, imprimé à Paris et autres lieux. »
Op cit, p. 341.

guerite de Navarre, achèvent de décider de sa vocation. Il entreprend alors de gagner ses amis demi-païens de la Pléiade à la cause de la poésie chrétienne. Il y réussit dans une mesure qui n'est pas négligeable.

La foi si profonde qui l'anime n'est mêlée d'aucune intention polémique et militante. En conviant les poètes à renverser les idoles païennes, il a cherché, non à diviser les esprits, mais à les réunir. Par sa pratique de la tolérance, il se rapproche de son illustre ami Michel de l'Hôpital. Comme lui encore, il est dévoué au bien public. Il n'hésite pas, en 1556, dans l'éclat de sa réputation grandissante, à renoncer à la poésie et à la cour, à s'enfermer dans Calais, à y courir les plus grands dangers, pour restituer à la patrie la vieille cité française.

•

CHAPITRE VI

DENISOT SERVITEUR DE LA FRANCE

PRÉPARE LA REPRISE DE CALAIS

1556—1557

- I. — Politique hostile d'Henri II vis-à-vis de l'Angleterre. — Tentatives des Français contre Calais en 1553 et 1554. — Vigilance des Anglais — A la suite des négociations de Marques, près Calais, les Français croient possible de s'emparer de la place.
- II. — Denisot reçoit l'ordre du roi de se rendre à Calais en 1556. — Soupçons et inquiétudes de l'ambassadeur d'Angleterre, le Dr Wotton. — Denisot aide le parti français à Calais et prend part à d'audacieuses entreprises. — Il lève le plan des fortifications, l'expédie au roi. — Arrêté, mais non convaincu, il s'évade. — Poursuivi, il est sauvé par une jeune fille. — Il rejoint Sénarpont.
- III. — Les contemporains nous renseignent peu sur les préparatifs de la prise de Calais. — Témoignage incomplet de François de Noailles. — Erreurs de Brantôme, de de Thou. — Importance des relations des témoins oculaires : Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes, et François Beauclaire de Péquillon. — Part prépondérante d'Henri II dans la reprise de Calais.

I

On sait qu'Henri II avait guerroyé dès sa jeunesse dans le nord de la France. En 1544, il avait tenté de secourir la ville de Boulogne assiégée par Henri VIII en personne. La chute de

la place lui causa un chagrin que les années n'apaisèrent pas. Monté sur le trône, il punit Jacques de Coucy, estimant que la capitulation provenait de la trahison ¹. Il restait donc mal disposé contre l'Angleterre, très différent de son père, qui, jusqu'à la mort, avait nourri des sympathies que l'on s'explique mal à l'égard d'Henri VIII. Dès 1547, il refuse de signer un traité d'alliance projeté entre Édouard VI et François I^{er}, et en 1549 il déclare la guerre et envahit le Boulonnais ². Des places comme la Slak ou Ambleteuse sont prises d'assaut ou se rendent d'elles-mêmes. Henri allait investir Boulogne, lorsque les Anglais signent la paix et restituent la ville. Le roi de France, cependant, ne pouvait considérer ce traité comme définitif : Calais, en effet, et les forts avoisinants, tels que Guines et Ham, demeuraient toujours aux Anglais. Ce n'était pas le désir qui manquait au roi de reprendre ces places, mais il était dénué de ressources. Le petit nombre de ses soldats, insuffisant pour tenir tête à Charles-Quint, l'empêchait d'entrer en lutte avec l'Angleterre. Il résolut de recourir à l'adresse, puisque les forces militaires lui faisaient défaut. Ces projets de s'emparer des villes par surprise semblent aujourd'hui irréalisables ; ils étaient alors fréquemment conçus et exécutés. Ainsi, peu de temps après le traité de Boulogne, Henri II formait déjà le projet de prendre Calais. « Depuis plus de six ans, dit une correspondance diplomatique du 24 mars 1558, les Français complotent contre Calais ³. »

¹ Cf. *Procès d'Oudart de Biez et de Jacques de Coucy, seigneur de Vervins*, dans les *Archives curieuses de l'Histoire de France*, de L. Cimber et F. Danjou, 1^{re} Série, T. III, Paris, 1835, in-8°, pp. 101 et suiv. On peut consulter sur ce sujet Vieilleville : *Mémoires*, livre II, ch. I, p. 49 ; ch. XIII, p. 64 ; ch. XIV, p. 67, dans la *Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, Paris, 1838, 4 vol. in-8°.

² Dr J. Lingard : *Histoire d'Angleterre*, traduite par de Roujoux, Paris, 1842, 15 vol. in-8°, t. VII, p. 16.

³ Michel Suriau, ambassadeur du doge de Venise auprès du roi Philippe, 24 mars 1558. *Calendar of state papers Venitian*, 1557-58, p. 1476.

Nous pouvons relever des traces de cette politique. En 1553, la France profite du changement de règne, et tâche d'engager des négociations directes avec le gouverneur de Calais, milord Guillaume Howard. Nous étions encouragés par l'ambassadeur français à Londres, Antoine de Noailles, qui, dans ses rapports trop confiants, représentait le gouverneur comme « plus François qu'Impérial ¹ ». Nous voyons donc le Connétable écrire à milord Howard le 24 juillet 1553. Il craint, dit-il, que l'empereur ne tente de s'emparer de la place, et il vient offrir pour la secourir tout ce qu'il a de forces ². Cette proposition est repoussée avec hauteur ³.

Henri II cependant s'obstine dans son désir, et en 1554 les Français tentent quelque entreprise sur Calais, mais la reine est avertie, et « en grande diligence » elle dépêche un seigneur nommé Cournouailles « pour aller audict Calais pour remédier à ladicte entreprinse ⁴ ».

Au début de l'année suivante (24 janvier 1555, n. s.), quelques Anglais prennent l'offensive, sortent de Calais, font une course dans le territoire de Boulogne, « ayant prins grand nombre de bestail gros et menu ⁵ ». Quelques mois plus tard, les Anglais redoublent de précaution et délèguent le comte de Prenbroug pour visiter la frontière et tenir la ville à l'abri de toute surprise ⁶.

Puis survient une détente. Henri consent à négocier en vue d'une paix générale. C'est à Marques que les délégués se réunirent, et les Français purent entrer librement dans Calais. Ils

¹ Lettre au Roy, du 18 juillet 1553. *Ambassades de Messieurs de Noailles en Angleterre*, Leyde, 1763, 5 vol. in-12, t. II, p. 74.

² Ibidem, p. 83.

³ Ibidem, p. 87.

⁴ De Noailles au Roy, 8 mai 1554, op. cit., t. III, p. 203.

⁵ De Sénarpont écrit à de Noailles, qui prévient le roi (2 janvier 1555, n. s.), op. cit., t. IV, p. 93.

⁶ Ibidem, 10 mars 1555, n. s., p. 226.

eurent l'impression, au témoignage de beaucoup de chroniqueurs ¹, que les fortifications ne rendaient pas la ville imprenable, et Henri fut encouragé dans ses espérances de s'emparer de la ville par ruse. L'année d'après, il profite de la trêve de Vaucelles, (5 février 1556), pour porter son attention sur la citadelle qu'il veut reconquérir, d'autant plus qu'il croit l'Angleterre animée d'intentions hostiles, puisque Philippe II est l'époux de Marie Tudor.

II

C'est alors que Denisot joue un rôle prépondérant. Si nous ne connaissions le récit de ses prouesses que par les deux mémoires domestiques où ils sont relatés, nous serions portés à négliger ce témoignage obscur, qui raconte de romanesques aventures. Mais les notes diplomatiques de l'ambassadeur Wotton confirment et éclairent chacun de ces singuliers épisodes, et il ne nous reste qu'à les enregistrer comme un trait authentique des mœurs audacieuses du temps et une preuve du courage patriotique de notre poète.

D'abord, dans la seconde partie de l'année 1556, le conte d'Alsinois est mandé à la cour. Le roi connaissait ce serviteur « caressé et estimé ² » par feu son père, et qui avait fréquenté la cour d'Angleterre, cherchant déjà à servir la France. A la suite de cette entrevue avec le prince, nous savons que Denisot est récompensé : « Il a récemment été reçu par le roi de France, et a reçu une bonne récompense ». En effet, si étrange que cela

¹ Par exemple, Brantôme : *Hommes illustres*, éd. Paris, 1842, in-8°, p. 423 ; Beauclaire de Péquillon : *Rerum Gall. Comm.*, année 1557, Lyon, 1625, in-fol., livre XXVII.

² Jacques Denisot, *op. cit.*, p. 444.

paraisse, on dit qu'il a été nommé membre de la chambre privée, note l'ambassadeur anglais ¹.

Wotton, qui est exactement renseigné, sait encore dans quel dessein Denisot a été ainsi honoré. Il doit se rendre à Calais, sous prétexte « d'instruire les enfants du contrôleur ² ». Mais cet emploi n'est qu'une feinte, pense Wotton ; Denisot n'abandonnerait pas son épouse, « une si mignonne dame, *a mignon dame as his wief is at Parys* », pour instruire quelques enfants à Calais, alors que ce savant personnage eût rencontré plus d'élèves à Paris ³. D'ailleurs le passé de Denisot est suspect. Wotton croit qu'il falsifia des lettres pendant son séjour en Angleterre ⁴. Il supplie que l'on surveille cet étranger, car c'est un garçon rusé, « *a craftie childe* ⁵ », il ne se rend à Calais que pour y accomplir quelque action d'éclat au détriment de l'Angleterre.

Cette lettre témoigne de la pénétration de l'ambassadeur anglais. Il avait vu juste. Denisot avait été choisi comme agent secret, à cause des qualités qui le désignaient pour cette fonction. Mathématicien, ayant étudié la science des fortifications, dessinateur, nul n'était plus apte à reproduire le relevé topographique nécessaire aux assaillants. Il était propre aussi à calmer les défiances par sa bonne humeur. Il connaissait bien les mœurs anglaises. Il était servi par sa réputation de savant et de poète. Tous ces avantages aidaient au succès de l'entreprise.

¹ Dr Wotton to secretaries sir William Petre and John Bourne. De Paris, 15 octobre 1556. *Calendar of state papers foreing series of the reign of Mary*, 1553-1558, Londres, 1861, in-4°, p. 267. Cf. *Pièces justificatives*, n° 2, dépêche n° 549.

² Ibidem.

³ To queen Mary. De Poissy, 13 janvier 1557. Op. cit., p. 281. Cf. *Pièces justificatives*, n° 2, dépêche n° 568.

⁴ To secretaries... Paris, 19 octobre 1556. Op. cit., p. 267.

⁵ Ibidem. Dépêche n° 549. Il dit plus loin (dépêche n° 550) : « *A craftie felow.* »

Qu'on ne se représente pas Denisot enfermé seul dans une ville hostile aux Français. Il y avait à Calais depuis 1554 un parti ami du roi Henri II. Par une contradiction qu'explique, sans la justifier, la politique, les réformés qu'Henri II condamnait à Paris étaient encouragés à Calais dans leur hostilité contre Marie Tudor ¹. En plus, à l'extérieur, Sénarpont, gouverneur de Boulogne, protégeait l'envoyé français. Il se tenait prêt à intervenir et à pénétrer dans la place si Denisot en ouvrait les portes ².

On voit combien complexe était sa mission. Il lui fallait encourager les réformés appartenant au parti français, communiquer avec Sénarpont et Dudley, qui offrait de combattre sur mer et d'interdire le détroit aux vaisseaux de la reine Marie ³; il avait en outre à dresser une carte précise et à prêter la main aux coups de force capables de nous livrer la ville.

Nous le rencontrons risquant sa vie dans ces entreprises hardies. A la fin de 1556 ou aux premiers jours de 1557, il s'en est fallu de peu que Calais ne fût livré au roi de France. L'affaire, dont nous ne connaissons pas les détails, fut ourdie par Denisot, aidé d'un autre émissaire qui se faisait appeler Tuckfield, mais qui, de son vrai nom, se nommait Touteville. Ce dernier mourut et le projet échoua ⁴.

Sans la mort de cet allié, Denisot eût tenté une action meurtrière. Tous les deux eussent mis le feu au magasin des poudres et des munitions. Sénarpont dévoila lui-même, devant un

¹ To queen Mary. Paris, 20 octobre 1556. Op. cit., p. 267.

² Sénarpont has gone down, and is concentrating all the troops in these quarters at Boulogne, to be in readiness when occasion shall serve. (Dr Wotton to queen Mary. Paris, 20 octobre 1556. Op. cit., p. 267.

³ Ibidem. Poissy, 17 novembre 1556. Op. cit., p. 277.

⁴ Dr Wotton to queen Mary. Poissy, 13 janvier 1557. Op. cit., p. 281. Cf. *Pièces justificatives*, n° 2, dépêche n° 570.

Anglais nommé Lant, comment l'entreprise aurait été conduite. Il y avait un endroit, à l'extérieur du bâtiment, où apparaissait une pièce de bois « aussi grosse que le bras d'un homme ». Les deux Français se promettaient de couper cette poutre, et, par l'ouverture, de jeter le feu dans le magasin ¹.

Mais sa mission essentielle consistait à relever exactement le plan de la ville. Dans cet emploi, il court des périls plus grands encore.

Au début il avait travaillé à son dessin cartographique dans la plus entière quiétude : « Tout luy estoit loisible, quoique estranger, tant il avoit gagné le cœur des habitans ². »

Le roi avait le plus vif désir de posséder ce plan, si utile à ses généraux. Denisot se résolut à le lui envoyer par l'entremise d'un homme sûr. Il le confie à son propre neveu, Charles Langlois, sieur du Vivier, dont nous avons remarqué le nom sur la généalogie, et qui avait accompagné son oncle dans ce périlleux voyage³. Le messenger réussit ; « il arriva heureusement près du Roy ⁴ » ; cependant, dit le plus ancien biographe, « la nouvelle en fust esventée dans la ville, et sur le bruit ledit Denisot fut emprisonné ⁵ ».

Nous connaissons le motif de cette arrestation ; elle ne fut pas décidée d'après quelques rumeurs, comme le supposait Jacques Denisot, mais, sans doute, sur des instructions venues de Londres, à la suite des révélations du docteur Wotton.

¹ Ibidem, p. 284. Poissy, 21 janvier 1557.

² Jacques Denisot, op. cit., p. 449.

³ Ibidem. Le Dr Wotton sait que Denisot était accompagné de ses neveux. Cf. *Pièces justificatives*, n° 2, dépêche n° 587.

⁴ M. Boyer, au contraire, est d'avis que le messenger fut « surpris par les Anglais et le plan saisi sur lui » (p. 20). Mais cette version est démentie par le Dr Wotton, qui ne parle pas de ce document surpris, et qui remarque que Denisot fut arrêté sans que le conseil anglais de Calais eût des preuves de sa culpabilité. Cf. ci-dessous, dépêche n° 568.

⁵ Jacques Denisot, op. cit., p. 449.

Les intrigues de Denisot avaient été si secrètes que l'enquête conduite par les membres du conseil n'avait rien révélé à la charge de l'accusé. Sur ce point Wotton, ne pouvant comprendre l'aveuglement des juges, se borne à le constater : « Le conseil de Calais pense que Denisot ne s'est livré à aucune pratique secrète contre lui ¹. »

Denisot était moins rassuré ; il désirait s'évader et regagner la France. Il exécuta son projet grâce à la sympathie qu'il inspira à la geolière : « Esprise de sa beauté, adresse et gentillesse, (elle) résolut de le faire saulver, lui donna des outils adressés pour se faire ouverture, ce qu'il feist, et se sauva de la ville ². » L'ambassadeur anglais ignore l'épisode amoureux et note seulement que le prisonnier s'échappa de Calais.

A peine avait-il quitté la ville que l'alarme fut donnée. Les soldats se lancèrent à sa poursuite. A quatre lieues de Calais ³, sur le point d'être de nouveau appréhendé, Denisot recourt à une suprême tentative : il pénètre dans une ferme sur la route, et n'y trouve qu'une jeune fille. « Il (la) pria de luy sauver la vie, de le cacher en quelque lieu ⁴. »

Cette jeune personne fut touchée de compassion, et « sans que ses parents en sachent rien,... elle le feist mettre dans une barge de paille ⁵ ». Vainement les soldats visitèrent-ils la maison ; leurs recherches furent déjouées par l'heureuse décision de la paysanne. Elle nourrit en secret le prisonnier auquel elle s'intéresse et consent à une dernière démarche que Denisot avait mûrie dans sa retraite et qui achève de le libérer.

¹ To queen Mary. Poissy, 13 janvier 1557. Op. cit., p. 281, dépêche n° 568.

² Jacques Denisot, op. cit., p. 449.

³ Boyer, op. cit., p. 20.

⁴ Jacques Denisot, op. cit., p. 449.

⁵ Ibidem.

Sous prétexte d'aller au marché, elle se rend à Ardres, mais en réalité elle déclare au gouverneur « que le Français qui avait sauté les murs de Calais était caché dans la maison de son père et suppliait le gouverneur d'envoyer une compagnie d'hommes de guerre pour l'emmener sain et sauf, et de lui envoyer vingt-cinq couronnes ».

Ce n'est pas le récit conservé dans la famille de Denisot que nous citons ici, c'est la narration même de l'ambassadeur Wotton ¹, écrite après qu'il eut entendu raconter ces aventures, à Paris, par l'un de ses avertisseurs ².

Échappé aux poursuites ennemies, Denisot s'était rendu près du Roi, vers le 1^{er} janvier 1557. « Il feist veoir ce même plan de ladite ville sur ses tablettes qu'il avoit envoyé par son neveu ³. »

Henri II ordonne à son valet de chambre de se fixer à Boulogne et de se tenir prêt à agir, car Denisot conserve des intelligences avec quelques habitants de Calais ; par exemple, il écrit au trésorier, et l'ambassadeur note que cette correspondance suspecte est préalablement ouverte par l'autorité ⁴.

Dans cette dernière ville en terre française, Denisot ne court plus de dangers et n'a rien à dissimuler. Il déclare ouvertement qu'il fait partie de la chambre du roi. « Il n'est pas là pour rien, » observe l'ambassadeur avec humeur ⁵. Toutefois, à partir du 27 avril 1557, aucune autre mention n'est faite de notre personnage dans cette correspondance diplomatique. Son rôle cependant a été grand. Les papiers de famille relatent les faits que Denisot aimait à mettre le plus en lumière.

¹ To queen Mary. Poissy, 21 janvier 1557. Op. cit., p. 284, dépêche n° 570. Cf. *Pièces justificatives*, n° 2.

² Dépêche n° 570.

³ Jacques Denisot, op. cit., p. 449.

⁴ Cf. Dépêches nos 570 et 587 (*Pièces justificatives*, n° 2).

⁵ To queen Mary. La Ferté-Milon, 27 avril 1557, op. cit., p. 298.

Il dessine les fortifications, il est arrêté, il s'évade, aidé par la geolière. Poursuivi, il échappe au danger en faisant appel au dévouement d'une jeune paysanne.

L'ambassadeur anglais ignore ce qui se rattache au relevé du plan de la ville, mais il montre comment cet émissaire, envoyé par le roi, soutenu par Sénarpont, est décidé aux entreprises les plus audacieuses. De ce côté, les efforts de Denisot ne réussirent pas. Le grand service qu'il rendit à la France fut de procurer à nos généraux un plan exact de la place qu'ils devaient conquérir si facilement.

III

Il nous reste à rapprocher ces faits peu connus des relations contemporaines. Peu d'auteurs ont su toute la vérité, et quelques-uns de ceux qui l'avaient apprise ne nous ont pas renseigné aussi exactement qu'on le désirerait.

Tel est François de Noailles. Il avait remplacé son frère Antoine dans les fonctions d'ambassadeur français à Londres. Il fut rappelé en 1557, après que le héraut de Marie Tudor eut déclaré la guerre à Henri II¹. Il débarqua à Calais au mois de juin², et, si nous l'en croyons, ce fut lui qui le premier constata qu'il était facile de prendre la ville d'assaut. Les lettres où il le rappelle sont assez nombreuses, d'après les références indiquées par l'abbé Vertot³. Nous n'avons pu retrouver toutes ces pièces dans la volumineuse correspondance manuscrite conservée à Paris, mais M. Tamizey de Larroque a publié une lettre

¹ Cf. à ce sujet Guillaume Ribier : *Lettres et Mémoires d'Estat, des Rois...* Paris, 1666, 2 vol. in-fol., t. II, pp. 690 et suiv.

² « J'arrivay à la cour à Compiègne, revenant d'Angleterre, le 3^e de juillet... » Lettre manuscrite de Fr. de Noailles à M. le doyen de Puideval, 13 septembre 1557. Bibl. Nat., ms. fr. 6913, fol. 23.

³ *Ambassades de Messieurs de Noailles en Angleterre*, Leyde, 1763, 5 v. in-12, t. I, p. 35.

de lui datée du 22 avril 1578, où le diplomate explique son rôle : « Le retour de ma légation d'Angleterre apporta au feu roy Henry les ouvertures de la conquête de Calais. J'ay encores une lettre de luy par laquelle il m'escripvoit qu'il s'estoit attaché à cette entreprinse contre le conseil de tous ses cappitaines, ayant gecté son principal fondement sur le rapport que je lui en avois fait qu'il dit avoir trouvé très véritable ¹. »

En outre, l'abbé Vertot résume les lettres qu'il a lues et expose quelles furent les démarches de l'ambassadeur : « Il examine secrètement les fortifications de Calais, il reconnut, comme il le rapporte dans une de ses dépêches, qu'il n'y avoit presque aucun rempart depuis la porte de la mer jusqu'au vieil château et depuis le château jusqu'au boulevard de la main droite. Il passa aussitôt à Bologne pour en conférer avec Sénarpont, qui en étoit gouverneur ; il l'obligea de se déguiser et de visiter secrètement les endroits qu'il avoit reconnus. Ce gouverneur trouva ses avis aussi heureux que justes. L'évêque d'Acqs, étant arrivé à la cour, en fit son rapport au roi ². »

On distingue sans peine la part de la vérité et celle de l'illusion dans le rôle que s'attribue l'ambassadeur.

Il est inexact que les ouvertures de la conquête de Calais aient été apportées au roi en juin 1557, puisqu'elles remontent, nous l'avons vu, à 1554. Il est évident encore que Sénarpont connaissait depuis longtemps l'état de la place. Peut-être cependant s'est-il déguisé pour observer quelque détail échappé à l'attention de Nicolas Denisot. Ce qui est vrai dans ce récit, c'est la satisfaction d'Henri II quand il voit un personnage important comme François de Noailles se ranger à son avis et conseiller un siège que désapprouvent les géné-

¹ *Lettres inédites de François de Noailles*, Paris, 1865, broch. in-8°, p. 28. Lettre n° X : A Mme de Villeroy. L'original est à la Bibl. Nat., ms. fr. 6908, p. 220.

² *Ambassades*,... op. cit., p. 35.

raux. En somme, le rôle utile de l'ambassadeur consiste, non dans une enquête déjà faite avant lui, mais dans l'approbation qu'il donne au projet du souverain.

Quelques chroniqueurs du temps se sont trompés lorsqu'ils recherchent le personnage instigateur de l'entreprise. Ainsi Brantome désigne avec précision Coligny : « J'ay ouy dire que feu M. l'Admiral fut le premier inventeur de ceste entreprise, et que, durant la tresve, il avoit envoyé recognoistre ceste ville par M. de Briquemaut... Luy doncques ayant très bien reconnu la place, (desguisé, ce disoient aucuns) en fit le rapport à M. l'Admiral et la rendit si facile à prendre que M. l'Admiral en fit là dessus des mémoires très beaux, et en projetta le dessein et en tira le plan, et de tout en discourut au Roy, qui y prend goust et en réserve l'exécution à la première bonne occasion; si bien que, M. de Guyse venu, il s'en ressouvint : et despesche vers madame l'Admiralle (car M. l'Admiral estoit prisonnier de Saint Quentin) le petit Fequières, nourry de feu M. d'Orléans,... pour luy faire veoir dans les coffres et papiers de M. l'Admiral s'il n'y trouveroit point tous ces mémoires; ce qu'il fit, et les ayant rapportés au roy il les confia à M. de Guyse¹. »

Brantome attribue à M. de Briquemaut la fonction que les documents donnent à Denisot. Tous les auteurs du temps ignorent ce fait, et les correspondances diplomatiques gardent le même silence. Nous considérons donc cette anecdote comme légendaire.

D'autres auteurs, La Popelinière², de la Place³, de Rabu-

¹ *Hommes illustres et grands capitaines françois*, éd. Paris, 1842, in-8°, livre II, p. 423.

² *L'Histoire de France...* La Rochelle, 1581, 2 vol. in-fol. liv. IV, t. I^{er}, p. 113.

³ *Commentaires de l'Estat de la religion...* Paris, 1836, in-8°, liv. I, année 1558, p. 9.

tin ¹, de Belle-Forest ², de Thou ³, veulent qu'Anne de Montmorency ait travaillé activement à la reprise de Calais. « Aussitôt, ajoute Pierre Matthieu, qu'il eut advis que le duc de Guise l'avoit investie, il dit qu'elle estoit prise, en la comparant à une belle dame, qui, pour n'avoir jamais esté recherchée, est estimée invincible et néanmoins se rend au premier effort d'une violente prière ⁴. »

Mais les témoins les mieux renseignés, ceux qui ont pris part aux conseils avant le siège de la ville, ou ceux qui entrèrent dans la place après l'assaut, ne sont pas de cet avis. Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes, observe que le connétable ne se glorifia d'avoir projeté l'entreprise qu'après le succès du duc de Guise ⁵. François Beauclaire de Péquillon ⁶ est plus sceptique encore. Il accuse le connétable de présomption. Il est vrai, remarque-t-il, que Montmorency se déclarait capable de réduire Calais, mais il parlait avec la légèreté dont il avait déjà fait preuve en déclarant avec jactance qu'il s'emparerait de Genève ⁷.

Il faut écarter également de l'histoire une mission que Strozzi aurait accomplie à Calais, sous l'influence de Montmorency. De Thou nous la rapporte. « Strozzi, dit-il, capitaine intrépide, se rend dans la ville... avec une suite modeste, vêtu de vêtements communs ⁸. » Jacques de Thou avait cinq

¹ *Commentaires des dernières guerres*... Paris, 1823, in-8°, Dixiesme livre, p. 138.

² *Les Grands Annales et histoire générale*... Paris, 1579, 2 vol. in-4°, t. II, année 1558, fol. 159^v verso.

³ *Historiarum*... Londres, 1773, in-fol. Lib. XX, p. 677.

⁴ *Histoire de France*... Paris, 1631, 2 vol. in-fol., t. I, p. 179.

⁵ « ...entreprise que M. le connestable a dit depuis estre de son invention. » *Mémoires de Gaspard de Saulx*, Paris, 1836, in-8°. Année 1557, pp. 228 et 229.

⁶ Nous adoptons l'orthographe proposée par Brunet dans son *Manuel du Libraire*.

⁷ *Rerum gallicarum Commentarii* (1461-1580), Lyon, 1625, in-fol. année 1557, livre XXVII.

⁸ Nous traduisons le texte latin des *Historiarum*, lib. XX, p. 677, op. cit.

ans environ au moment où se passent les événements qu'il rapporte. François Beauclaire de Péquillon, qui écrit après avoir vécu dans l'intimité du cardinal de Lorraine et d'Henri II, est d'un tout autre avis. Il sait que cette légende s'est répandue et il la réfute avec énergie. « A cette date, nous étions avec le cardinal de Lorraine, dans la suite du roi ; nous savons d'une façon certaine que Strozzi ne se rendit pas à cette date à Calais, et qu'il ne communiqua rien d'un tel projet au roi ¹. »

Les deux personnages qui conçurent les premiers l'idée de reprendre Calais à l'Angleterre furent Sénarpont et Henri II lui-même. Tous les contemporains s'accordent pour montrer que Sénarpont fut l'âme du complot. Rabutin exprime l'opinion commune en montrant l'entreprise rendue possible « par la sage conduite et intelligence de Sénarpont ² ».

Tous ces travaux eussent été inutiles sans la prédilection particulière du monarque pour ce projet. Il y prend goût, dit Brantome ³. Abattu un instant par le désastre de Saint-Quentin, il reprend courage en décidant qu'on investirait Calais. Il a une telle confiance dans le succès qu'il veut assister au siège, « mais il en fust destourné, dont il fut bien marri, après que les nouvelles arrivèrent de la prise, disant qu'on luy avoit osté un honneur qui à luy seul appartenoit ⁴ ».

En réalité le roi partage l'honneur d'avoir préparé ce brillant fait d'armes avec Sénarpont et Denisot. Les actions de ce troisième personnage étaient restées obscures. On connaît

¹ Nous traduisons le texte latin de *Rerum gallicarum commentarii*, lib. XXVII, année 1557, op. cit.

² *Commentaires des dernières guerres*, op. cit., p. 138.

³ *Hommes illustres*, op. cit., p. 423.

⁴ Pierre de la Place : *Commentaires de l'Etat de la religion...* Paris, 1836, in-8°, année 1558, livre I, p. 9.

maintenant son œuvre. C'est sur son plan que le siège de Calais fut résolu. Il a montré que les poètes ne sont pas seulement capables de célébrer l'héroïsme, mais qu'ils peuvent aussi en donner l'exemple.

CHAPITRE VII

LES DERNIERS JOURS DE DENISOT

1558—1559

Denisot s'adonne de nouveau aux belles-lettres. — Il ne collabore pas aux *Nouvelles Récréations*, où l'on ne retrouve ni ses idées ni son style. — Il écrit quelques vers pessimistes pour le *Théâtre du Monde*, de Pierre Boaystuan. — Projet de mariage avec la paysanne qui l'avait sauvé à Calais. — Douleur de Denisot lorsque Henri II est blessé en 1559. — Il meurt peu de temps après le monarque.

Heureux d'avoir contribué à l'une des plus grandes victoires françaises, Denisot gagne Paris et s'adonne de nouveau aux belles-lettres ¹. Le 27 avril 1557, il habitait encore Boulogne. Nous sommes portés à croire qu'il demeure près

¹ Les poètes du temps ne font aucune mention de la part prise par Denisot dans le siège de Calais. Utenhove seul risque une timide allusion dans une édition des *Xenia* :

Diceris Alsinous, sed si quam cognitus hosti
Tam Gallis esses cognitus ipse tuis
Sigma per Alsinous cum sis, te maximus ille
Redderet Henricus Cappa per Alkinoum.

Ces distiques se trouvent à la suite des poésies de Buchanan dans l'édition : *Georgii Buchani Scoti... varia ejusdem et aliorum Poemata*. Bâle, in-8° (sans date), p. 107. Ce texte nous a été communiqué par M. Ferdinand Vander Haeghen, de Gand.

de Sénarpont jusqu'à l'assaut de Calais ; il n'arrive dans la capitale que vers février 1558.

Grâce à ces dates, notre conviction, que Denisot n'a rédigé aucune des *Nouvelles Récréations* parues au début de 1558, se trouve fortifiée.

En 1557, il est trop préoccupé pour collaborer à un recueil, écrit du reste par un homme pacifique qui veut oublier les longueurs de la guerre.

La plupart des idées auxquelles Denisot se dévoue sont passées sous silence ou raillées dans cette œuvre. La religion intérieure, ennemie du paganisme, n'est prêchée nulle part dans ces nouvelles ; les prouesses chevaleresques sont tournées en dérision ¹ ; Marot, enfin, l'adversaire de Denisot, est loué à plusieurs reprises ².

Denisot a toujours donné à son style une empreinte facilement reconnaissable. Il se complait à juxtaposer les mêmes termes. Or ce procédé est absent du livre paru en 1558. Tout au plus pouvons-nous admettre qu'il a fourni à Peletier plusieurs récits, ceux particulièrement dont la scène est au Perche. Nés dans la même ville, presque à la même date, ayant l'un et l'autre un père versé dans la jurisprudence, liés pareillement avec les chanoines du Mans, il est impossible qu'ils ne soient devenus des amis, bien qu'aucun document, à notre connaissance, ne témoigne de cette sympathie. Quelques-unes de leurs conversations ont été reprises par Peletier et mises en récit, et Denisot n'a pas autrement collaboré au recueil.

Jamais Denisot n'a été plus loin de la gaîté des *Joyeux Devis* ³ ni plus porté à la mélancolie que dans les derniers

¹ *Nouvelle*, n° 55.

² *Nouvelles* nos 3, 10, 23 et 27.

³ «...Rions. Et dequoy ? De la bouche, du nez, du menton, de la gorge, et de tous noz cinq sens de nature...» (*Nouvelle* n° 1.)

mois de son existence. Nous avons sur cet état d'âme deux témoignages différents.

Il écrit quelques strophes, en 1558, où il médite avec tristesse sur la vie ; on peut les lire dans le *Théâtre du Monde*, de Pierre Boaystuan, surnommé Launay ¹. C'est un ouvrage curieux, où une foule d'exemples servent à prouver la grandeur et la misère de l'homme. Ce penseur peu connu fait songer parfois à Montaigne ou à Pascal. Denisot présente l'ouvrage au lecteur dans douze strophes de quatre vers chacune. Il dégage avec netteté l'idée générale du livre.

Il admire le théâtre du monde et sent en artiste la beauté de l'univers :

Ce monde merveilleux, divinement parfait.

(Fol. 27 verso.)

L'homme seul trouble l'harmonie des choses créées, parce qu'il est coupable :

Et puis nostre péché qui est nombré si grand

Envers le créateur incessamment nous rend

Confus, pour ce qu'il est tousiours devant sa face.

(Ibidem.)

Par ce pessimisme qui éclate surtout vers la fin de sa carrière, Denisot s'éloigne définitivement des poètes, ses contemporains, qui célèbrent la joie et l'amour.

Les événements extérieurs ont aidé à cette évolution. Il a réfléchi sur les dangers qu'il vient de courir, et il dit dans les strophes que nous venons de citer :

Tousiours sous le hazard notre vie est en crainte.

(Ibidem.)

¹ *Le Théâtre du monde, où il est fait un ample discours des misères humaines*. Paris, 1558, petit in-8°. Le privilège est du 1^{er} juillet 1558. Cette pièce est reproduite dans le *Parnasse des Poètes françois modernes...* de Gilles Corrozet. Paris, 1571, petit in-8°. Nos citations renvoient à ce dernier ouvrage.

Aussi, est-il peu satisfait des honneurs qu'il a obtenus. Son titre de « valet de chambre du roi », inscrit sous son nom dans cette poésie, ne lui suffit pas. Il attend de son souverain des récompenses plus considérables.

En outre, sa première épouse, la « mignonne dame » dont parlait l'ambassadeur Wotton, est morte, et, bien qu'arrivé à l'âge de quarante-quatre ans, il songe à fonder un nouveau foyer. Il nourrit alors un projet généreux, assez romanesque, et qui achève de dévoiler son bon cœur et sa simplicité. Il pensait souvent avec reconnaissance à la jeune paysanne qui l'avait caché et sauvé. Pour lui montrer sa gratitude, il résolut de la faire instruire, de la prendre comme femme et de lui laisser sa fortune. « Mémoratif qu'il tenoit la vie et son salut de ceste fille paisanne, il la feist venir près de lui, prit le soin de sa vie et éducation avec dessein, dit-on, de l'espouser,... fist un testament par lequel il luy donna partye de son bien sa vie durant, lequel par le deceds à ladite fille est retourné aux héritiers plus proches dudit Denisot, qui sont encore en la ville du Mans ¹. »

A ce moment survint une catastrophe imprévue. Henri II fut mortellement blessé dans les fêtes qui suivirent la conclusion du traité de Cateau-Cambrésis (juillet 1559), dont une des clauses assurait définitivement Calais à la France.

A la nouvelle de la mort de son souverain, la douleur de Denisot fut très vive. Il était « touché de regret de la mort de son bon maistre et de veoir sa fortune et ses espérances avortées ² ». Afin de rendre publique son affection, il convia les poètes à célébrer dans un *Tombeau* les vertus du monarque. Nous savons qu'il traduisit en vers élé-

¹ Jacques Denisot, op. cit., p. 431.

² Jacques Denisot, op. cit., p. 431.

giaques « à la mesure et quantité latine » une épitaphe composée en anglais ¹.

Voici ces vers, tels que nous les lisons dans le livre intitulé : *Épitaphe sur le trespas du Roy Treschrétien Henri Roy de France* ²:

Henri ja sentant que là Mort trop avare le pressoit
 A payer le tribut tel que la Parque le veult,
 Non esmeu de la mort, ains d'un cueur ferme se haussant
 Au ciel, fait à Dieu telle requeste, priant :
 O Seigneur, c'est faict, soit faicte ta sainte volonté,
 Car je me sens surpris d'impatiente douleur,
 Sus, o Terre, reçoÿ mon corps au nombre de ceux-là
 Qui sont ensevelis dans le sepulcre profond.
 Cherche, mon Ame, le lieu des Bons, des Justes et Heureux.
 Vivre ce m'est languir, rien ne me plaist que la mort.
 Fay, Seigneur, que ce sceptre caduc se rechange devant toy
 Au sceptre immortel qui ne se change jamais.

On le voit, Denisot ne se renouvelait ni par les idées, puisqu'il repète les antithèses qu'il avait déjà développées à propos de la mort d'Henri VIII, ni par le style, prosaïque et peu varié. Quelques vers cependant ont un accent particulier, et l'on pourrait y découvrir comme un pressentiment de la mort prochaine de l'auteur :

Non esmeu de la Mort, ains d'un cueur ferme se haussant.

En effet, Denisot fut saisi « presque aussitôt ³ », dit M. Boyer, d'une fièvre violente. Il mourut donc en 1559, avant octobre ⁴,

¹ Voici le premier vers :

When that the King had runne almoste the race.

² In-4°. Le permis d'imprimer est du 2 octobre 1559. Cet ouvrage se trouve dans un recueil de la bibliothèque du Mans (Hist. 1759).

³ Boyer, op. cit., p. 22.

⁴ Les éditeurs de l'*Épitaphe sur le trespas du Roy*... notent que ces vers du conte d'Alsinois furent écrits « peu avant qu'il mourut ». Or, leur recueil était préparé pour l'impression « le deuxième octobre 1559 ».

dans sa maison, au faubourg Saint-Marceau, et il fut inhumé dans l'église Saint-Étienne-du-Mont.

CHAPITRE VIII

DENISOT ET LA CRITIQUE

- I. — La critique au XVI^e siècle : Gilles Corrozet, Montaigne. — Les études d'ensemble d'Antoine du Verdier et de La Croix du Maine. — Copies manuscrites des *Cantiques* de Denisot.
- II. — La critique au XVII^e et au XVIII^e siècle : Gilles Bry de la Glergerie, Moréri, Ménage, Prosper Marchand, La Monnoye, Le Duchat. — Etude érudite de Gouget. — Réflexions originales de l'avocat Molé.
- III. — La critique au XIX^e siècle : Denisot cité par MM. Charles Nodier, Victor Houdbert, Génin, Gouverneur, Terris, Godet, Vicaire, Hervé. — Denisot réédité par MM. Auguis, Max de Clinchamp, Lhoumeau. — Denisot étudié par MM. Boyer Rathery, Hauréau, H. Chardon, P. Bonnefon, H. Chamard, G. Marcel.
- .

I

Célébré plus qu'il ne convenait pendant sa vie, Denisot est oublié à peine mort. Les poètes, ses amis, alors qu'ils chantent sur tous les tons la prise de Calais, ne lui accordent pas un souvenir.

Cependant l'imprimeur Gilles Corrozet, qui s'intéressait aux questions morales traitées par les poètes, avait recueilli les vers, quelques strophes exceptées, où Denisot, en 1558, mon-

trait le néant et la grandeur de l'homme ¹. Quelque dix ans plus tard, Montaigne se souvient du « conte d'Alsinois » et de « la gloire de sa poésie et peinture ² ». Tabourot reproduit des vers mesurés de Denisot et rappelle l'anagramme de ce « comte sans comté ³ ». Pasquier se plaît à citer le nom de Denisot. Il le montre à la suite de Ronsard, mêlé aux poètes qui apportent aux Français le renouveau des lettres ⁴. Il n'oublie pas que le Conte d'Alsinois a tenté de réformer la métrique et qu'il a honoré son *Monophile* de « quelques vers hendécasyllabes ⁵ ». Dans une de ses lettres, il fait aussi mention de son anagramme ⁶.

Mais les deux savants qui, au xvi^e siècle, ont travaillé le plus à préserver de l'oubli l'œuvre de Denisot sont Antoine du Verdier et La Croix du Maine. Le premier cite deux cantiques de Denisot, et en particulier celui où l'artiste décrit la crèche d'une manière si pittoresque ⁷. C'est grâce à ces longs morceaux détachés que beaucoup d'esprits curieux ont connu notre poète.

L'étude de La Croix du Maine est étendue et exacte ⁸. De Denisot il connaît l'origine, la famille, le séjour en Angleterre, les vers latins, le livre des *Prières à Dieu*. Il est si minutieux qu'il ne passe pas sous silence les annotations de notre auteur

¹ *Le Parnasse des Poètes françois modernes, contenant leurs plus riches et graves Sentences, Discours, Descriptions et doctes enseignements. Recueillis par feu Gilles Corrozet, Parisien*. Paris, 1571, petit in-8°.

² *Essais*. Liv. I, ch. XLVI.

³ *Les bigarrures et touches du Seigneur des Accords*, ch. XVII, *Des vers léonins*, p. 243, et ch. XII, *Des Anagrammes*, p. 163. Ed. Paris, 1662, in-12.

⁴ *Les Recherches de la France*, livre VII, ch. VII, p. 616. Paris, 1643, in-fol.

⁵ *Ibidem*, liv. VII, ch. XII, p. 650.

⁶ *Le vingt-deuxiesme livre... A Messire Jean Nicolai*. (*Les Lettres d'Estienne Pasquier*, t. II, p. 731. Paris, 1619, 3 vol. in-8°.)

⁷ *Les Bibliothèques françoises de La Croix du Maine et de Du Verdier*. Edit. Rigoley de Juvigny, t. V, pp. 113 à 117. Paris. 1772-73, 6 vol. in-4°.

⁸ *Ibidem*, t. II, pp. 131 à 133.

sur une ode de Ronsard. Il faut remarquer toutefois que ni du Verdier ni La Croix du Maine ne parlent des noëls parus au Mans en 1545. Ils furent dédaignés, semble-t-il, à la suite des *Cantiques* de 1553, beaucoup plus étudiés. En l'an 1600, un apothicaire de Nogent, Gabriel Hubert, reproduit dans un manuscrit les *Cantiques* du conte d'Alsinois ¹. Quelques années plus tard, les mêmes *Cantiques* sont copiés dans un manuscrit que possède la bibliothèque de la ville de Saint-Calais ². Ainsi, le xvi^e siècle s'intéresse particulièrement à Denisot poète religieux.

II

Le xvii^e siècle, dédaigneux de la Pléiade et de ses poètes, ignore Denisot. Gilles Bry de la Clergerie le mentionne en quelques lignes ³, Colletet, au contraire, avait réuni quelques notes sur ce personnage, mais, sans que nous sachions pourquoi, il omit d'écrire sa vie ⁴. Moréri, dans le *Grand Dictionnaire historique*, résume avec concision les travaux de La Croix du Maine et de du Verdier sur notre auteur ⁵. Les érudits de la fin du xvii^e siècle nomment Denisot, soit lorsqu'ils étudient les vers mesurés, soit à propos de leurs recherches sur l'auteur des *Nouvelles Récréations*.

¹ Ce manuscrit fut communiqué à M. Rathery en 1855 et rendu à son propriétaire, M. Mathon fils. Nous connaissons tous ces détails par une courte communication de M. Rathery, insérée dans le *Bulletin du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France*, t. III, année 1855-1856, p. 327.

² N° 4465. Le titre est : *Recueil des Noëls vieux et nouveaux faictz par plusieurs autheurs*. L'ouvrage de Denisot commence à la page 165 ; le transcritteur a recopié jusqu'à l'*Extraict du Privilège*.

³ *Histoire des pays et comté du Perche et duché d'Alençon*, liv. V, p. 375. Paris, 1620, in-4°. L'auteur est inexact lorsqu'il dit que Denisot fut nourri aux lettres grecques.

⁴ Ces renseignements nous sont fournis par Rathery : *Bulletin du Bibliophile*, n° 13, 1850, pp. 436 et 437.

⁵ Lyon, 1683, 3 vol. in-fol., t. I, p. 1091.

Ménage reproduit les vers de Denisot et les éloges de Pasquier¹. Prosper Marchand lui consacre des notes érudites dans un article sur Mousset². La Monnoye³ et Jacob Le Duchat attribuent à Denisot une part des *Joyeux Devis*. Ce dernier incline à lui donner l'ouvrage entier⁴.

A côté de ces contributions de détail à la vie de Denisot, nous rencontrons au XVIII^e siècle quelques études d'ensemble. Il est cité par Jean Liron dans sa *Bibliothèque chartraine*⁵, et l'abbé Goujet l'étudie avec attention. Il nous apprend dans quel oubli ce poète, autrefois célèbre, était tombé : « Ses ouvrages sont cependant oubliés depuis longtemps, et je n'en connais aucun qui soit recherché⁶. » Il publie des éclaircissements auxquels nous n'avons rien ajouté sur l'œuvre collective du *Tombeau de Marguerite de Valois*⁷, et attribue à Jacques Peletier⁸ une collaboration à cet ouvrage qui appartient à Jean-Pierre de Mesmes, ainsi que l'avait noté La Croix du Maine⁹.

A la fin du siècle, Denisot s'impose à l'attention d'un amateur qui réfléchit sur les tableaux des peintres et leur concordance avec l'histoire. L'avocat Molé est convaincu que la description de la crèche, telle que Denisot l'avait montrée dans un

¹ *Anti-Baillet*, ch. XI, p. 131. 2^e partie des *Jugemens des savans sur les principaux ouvrages des auteurs*, par Adrien Baillet... *Augmentée de l'Anti-Baillet de Ménage*. Amsterdam, 1723, 8 tomes reliés en deux volumes in-4^o.

² *Dictionnaire historique*, t. II, pp. 79 et 80. La Haye, 1738-1739, 2 vol. in-fol.

³ Note à l'article *Denisot* de La Croix du Maine. *Les bibliothèques françoises de La Croix du Maine et de du Verdier*, t. II, p. 153. Paris, 1772, 6 vol. in-4^o.

⁴ « Les Contes publiés sous le nom de Bonaventure des Périers sont de Nicolas Denisot. » *Ducatianna ou Remarques de feu M. Le Duchat sur divers sujets d'Histoire ou de Littérature*, t. I, p. 45. Amsterdam, 1738, 2 vol. in-8^o.

⁵ R. P. dom Jean Liron. *Bibliothèque générale des Auteurs de France. Livre premier, contenant la Bibliothèque chartraine*, p. 160. Paris, 1729, in-4^o.

⁶ T. XIII, p. 5.

⁷ T. XIV, p. 399.

⁸ T. XIII, p. 6. *Bibliothèque Française*. Paris, 1752, 18 vol. in-12.

⁹ Article sur Jean-Pierre de Mesmes. P. 257. Edit. Paris, 1584.

de ses *Cantiques*, a exercé la plus grande influence sur l'esthétique des peintres. L'auteur cite les vers de Denisot et écrit : « Ce beau corps d'hôtel, ou plutôt cette misérable cabane, a tant plu aux peintres que presque tous se sont empressés d'en faire usage. C'est ce qu'on peut voir dans la chapelle des Enfants-Trouvés de Paris, près le Parvis de Notre-Dame, et dans un grand nombre de tableaux représentant le sujet que nous examinons ¹ ».

Les idées de l'avocat Molé sont intéressantes ; elles devaient être citées, mais il nous paraît difficile de les vérifier. Le ^{xix}^e siècle allait apporter des études plus nombreuses et plus précises.

III

Beaucoup d'érudits ont parlé de Denisot dans leurs travaux sur quelques-uns des personnages du ^{xvi}^e siècle ². C'est ainsi que Charles Nodier, dans une notice sur Bonaventure des Périers, émet les hypothèses les plus séduisantes au sujet de notre personnage et de son rôle à la cour de Marguerite de Navarre. Ces idées générales ne sont appuyées sur aucun des documents que nous connaissons ³, et nous ne pouvons que les négliger. En 1840, un savant manceau, Victor Houdbert, dans

¹ *Observations historiques et critiques sur les erreurs des Peintres, Sculpteurs et Dessinateurs, dans la représentation des sujets tirés de l'Histoire sainte*. Paris, 1771, 2 vol. in-12. T. II, seconde partie, ch. IV, pp. 36 et 37. A la page 67, Denisot est encore cité pour sa description de l'âne et du bœuf.

² Dès 1828, dans le *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au ^{xvi}^e siècle*, Sainte-Beuve avait reproduit le passage de Sibilet sur le conte d'Alsinois et ses vers mesurés. Ed. Paris, 1869, in-12, p. 79.

³ Nodier se trompe sur les dates. Il fait mourir Denisot avant 1556 (p. 26). Il le représente vers 1530 dans la compagnie des libres esprits qui entourent Marguerite. M. Hauréau observe spirituellement (op. cit., p. 258) que ce dérèglement était précoce, car Denisot n'avait que quinze ans. *Les Contes ou les Nouvelles récréations...* Notice par M. C. Nodier (pp. 6 à 36). Paris, 1843, in-12.

une *Esquisse sur l'histoire scientifique, littéraire et artistique du Maine*, distingue Denisot, « l'ami de Pierre Belon ¹ ». Génin, à propos de Marguerite d'Angoulême, rappelle que Denisot fut l'éditeur de la couronne d'hommages tressée par les trois princesses, filles du duc de Somerset, en l'honneur de la sœur de François I^{er}. Il croit que les élèves de Denisot avaient écrit leurs vers dans la langue grecque ². M. Gouverneur ³ montre Denisot parmi les amis de Remy Belleau.

D'autres écrivains, désireux d'étudier la poésie populaire et les Noël du xvi^e siècle, ont cité Denisot. M. Paul Terris, dans un *Essai historique et littéraire sur les Noël dans les divers pays chrétiens*, le juge sommairement et sans indulgence ⁴. M. l'abbé Godet a fait quelques recherches sur les manuscrits où ont été recopiés les *Cantiques* de Denisot ⁵. M. Gabriel Vicaire a lu Denisot, mais il n'a retenu que les vers les plus médiocres et les plus solennels du poète, si bien qu'il cite ses vers, par méprise, comme exemple de la manière du xvii^e siècle ⁶. M. Noël Hervé vient de consacrer plusieurs pages à Denisot. Il ne connaît que les *Cantiques* de 1553 ; il en juge les strophes parfois gracieuses, parfois « alambiquées ⁷ ».

D'autres amateurs se sont appliqués à rééditer, en tout ou en partie, les poésies sacrées du Conte d'Alsinois. En 1824,

¹ P. 20. Le Mans, 1840, br. in-8°.

² *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, t. I, p. 91. Paris, 1841, 2 vol. in-8°.

³ L'auteur affirme que Nicolas Denisot vint à Nogent en juillet 1558, en compagnie de Remy Belleau. Nous n'avons pas recueilli ce fait, parce qu'il n'est appuyé sur aucun des documents que nous connaissons. *Œuvres complètes de Remy Belleau*, t. I, p. XXXV. Nogent-le-Rotrou, 1867, 3 vol. petit in-8°.

⁴ *Revue du Monde catholique*, 25 janvier 1878, p. 223. L'étude commence dans la livraison du 25 novembre 1877.

⁵ *Noëls Percherons. Etudes sur un manuscrit enluminé de 1608*. P. 18, note 3. Bellême, 1902, br. in-8°.

⁶ *Etudes sur la poésie populaire*, p. 118. Paris, 1902, in-16.

⁷ *Les Noël français*, pp. 45 et 46. Paris, 1903, in-16.

M. Auguis reproduisait, dans *les Poètes français depuis le XII^e siècle jusqu'à Malherbe* ¹, le cantique déjà cité par du Verdier, où le poète décrit la crèche. En 1904, M. Antoine Lhoumeau a imprimé deux noëls de Denisot, en adaptant aux paroles une mélodie nouvelle ². Enfin, M. Max de Clinchamp éditait au Mans, en 1847, les *Noëls* de 1545, dont le seul exemplaire connu se trouve à la bibliothèque du Mans.

À côté de ces textes qui nous étaient offerts, quelques études critiques ont paru qui ont mis en lumière le caractère et le rôle de Denisot. Dès 1812, M. Boyer, ancien professeur de rhétorique au collège du Mans, publiait sur cet auteur une notice ³ écrite d'après des documents originaux et toujours utile à consulter. Elle donne l'építaphe de Jean Denisot, des fragments importants des œuvres les plus rares du poète, comme la paraphrase du Pater, les faits les plus intéressants de sa vie et son séjour à Calais. Malheureusement M. Boyer ne reproduit ni ne décrit les papiers de famille manuscrits sur lesquels s'appuie son travail. Voilà pourquoi le récit des aventures de son héros paraissait légendaire.

Cependant, en 1850, M. E.-J.-B. Rathery ⁴, relativement aux exploits de Denisot à Calais, arrivait aux mêmes conclusions que M. Boyer. Guidé par un mémoire que Jacques Denisot avait adressé à Colletet, il imprimait fidèlement de précieux extraits de cette lettre, détruite depuis par l'incendie. il éclairait ainsi les points essentiels de la vie de Denisot.

À l'aide de ces travaux, M. Hauréau écrivit dans son *His-*

¹ T. III, p. 453. Paris, 1824, 6 vol. in-8°.

² L'auteur nous a transmis cette note ; nous n'avons pas vu l'ouvrage.

³ *Almanach du département de la Sarthe pour l'année bissextile 1812*. Le Mans, in-12. Elle avait paru en 1811, en brochure in-4°.

⁴ *Bulletin du Bibliophile*. Neuvième série, n° 13, 1850, pp. 436 et suiv.

toire littéraire du Maine¹ une biographie étendue de Nicolas Denisot. Il a joint à ce résumé plusieurs éclaircissements bibliographiques très utiles. Grâce à ses indications, nous avons retrouvé les vers latins manuscrits adressés par Denisot à Edouard VI². Nous n'avons rencontré dans cette notice aucune inexactitude grave, sinon une erreur de date³. Nous ne souscrivons pas aux appréciations littéraires de M. Hauréau. Aucun des cantiques du poète manceau ne trouve grâce devant sa critique ; il les appelle quelque part de « vulgaires facéties⁴ ». Nous avons une autre idée de ces manifestations d'un art souvent original. M. Merlet, dans la *Bibliothèque chartraine antérieure au XIX^e siècle*⁵, résume à son tour le travail de M. Hauréau. Désormais, les grandes lignes de la vie de Denisot étant connues, les érudits allaient entreprendre des recherches précises sur des points de détail.

M. H. Chardon a mis en lumière beaucoup de faits nouveaux qui éclairent l'homme et l'œuvre. Il a édité les noëls contemporains de Briand et de Bédouin⁶, nous aidant ainsi à mieux comprendre les poésies religieuses de Denisot. Il a publié une généalogie de la famille de cet auteur⁷. Il a signalé quelques-uns des manuscrits où furent recopiés les *Cantiques* de 1553⁸ ;

¹ T. III, pp. 251 et suiv. Paris, 1870-1877, 10 vol. in-16.

² M. Hauréau (p. 274) indique que le manuscrit est décrit dans Thomas Tanner : *Bibliotheca britannica-hibernica*. P. 224. Londres, 1748, in-fol.

³ P. 274 : « Le manuscrit dut être envoyé par Denisot à Edouard VI vers la fin de l'année 1558... Il travaillait dans le même temps... à restituer à la France la ville de Calais. »

⁴ P. 272. De même (p. 261), M. Hauréau range Denisot parmi les « ardents réformateurs du vieux langage ». Or, à notre avis, Denisot s'est toujours montré indifférent aux questions d'orthographe et de vocabulaire.

⁵ Pp. 116, 117, 118. Orléans, 1882, in-8°.

⁶ Voir la *Bibliographie*.

⁷ *Scarron inconnu*. t. II, pp. 33 et suiv. Paris, 1903-1904, 2 vol. in-8°.

⁸ Dans l'introduction aux *Nouvelx nouvaulx de Maistre François Briand*, paragraphe IV, p. XXXIX. Paris, 1904, in-8°.

il a découvert la paraphrase entière du Pater, dont M. Boyer n'avait donné que des fragments, et il a restitué à notre auteur avec la plus grande vraisemblance un commentaire étendu des six derniers commandements de Dieu ¹. M. Paul Bonnefon, dans son article : *Le différend de Marot et de Sagon*, en citant un triolet ² où Denisot était attaqué, a révélé le rôle joué par notre Manceau dans cette querelle.

L'ouvrage de M. Henri Chamard : *Joachim du Bellay*, abonde en éclaircissements sur les deux éditions du *Tombeau de la reine Marguerite*, sur les amis de Denisot et sur la bibliographie du personnage ³. Enfin, M. Gabriel Marcel a publié un article sur le *Conte d'Alsinois géographe* ⁴, où il décrit et signale une carte du Pérou dressée par notre auteur. M. Gabriel Marcel refuse d'accepter que Denisot ait contribué à la reprise de Calais ⁵. Il pense aussi qu'il serait difficile d'ajouter à ce que l'on sait déjà sur ce personnage ⁶.

Nous avons cru pour notre part qu'il y avait lieu de grouper ces études dispersées, de poursuivre les recherches et d'étudier surtout la pensée propre de Denisot et son rôle historique.

¹ Ces indications importantes sont données dans l'introduction des *Noëls de Samson Bédouin*, pp. 16 et suiv. Le Mans, 1874, in-8°.

² *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 15 juillet 1894, p. 265.

³ Pages 83, 85 et 243. Lille, 1900, in-8°.

⁴ *Revue de Géographie*, septembre 1894, pp. 193 et suiv. L'auteur croit (p. 194, note) que l'*Histoire de la terre neuve du Pérou* et la carte qui l'accompagne parurent en 1549, et que la date inscrite 1545 est une faute d'impression. Or, ce volume contient à trois endroits la date 1545, qui est authentique.

⁵ *Ibidem*, p. 198.

⁶ *Ibidem*, p. 193.

CONCLUSION

Au point de vue historique, aucun doute ne subsiste maintenant sur le rôle de Denisot dans la reprise de Calais. Notre héros s'est installé dans la ville occupée par les Anglais en 1556, il a relevé le plan de ses fortifications, l'a transmis au roi et n'a échappé à la mort que grâce à la décision et à l'intervention d'une jeune fille. Il convient donc de le considérer comme l'un des artisans les plus courageux et les plus utiles de ce brillant fait d'armes.

Nous avons apporté quelque clarté sur l'œuvre littéraire attribuée à Denisot.

Il n'a écrit aucune des *Nouvelles Récréations*. En effet, soit qu'il s'exprime en latin ou en français, en vers ou en prose, soit qu'on le lise au début ou au terme de sa carrière littéraire, cet écrivain se montre invinciblement porté aux répétitions des mêmes termes. Or, les *Joyeux Devis* ne laissent voir nulle part le procédé des accumulations verbales, et ils ne reflètent aucune des idées auxquelles Denisot était le plus attaché en religion et en littérature. Ainsi, dans le recueil de Jacques Peletier, il n'entre aucun récit composé par son compatriote, le conte d'Alsinois. Ce dernier s'est borné à raconter de vive voix quelques plaisantes histoires dont la scène est au Perche, et que Peletier a reproduites dans son œuvre.

Mais un autre aspect du génie de Denisot demeure encore peu connu. Nous ne savons presque rien de l'artiste célébré si souvent par les contemporains. Nous avons indiqué qu'il eut pour maître Simon Hayeneusve et nous avons signalé le seul

portrait authentique qui nous reste de lui : celui de Marguerite de Navarre. Cependant les principes de son esthétique, exposés — là où l'on s'attendait le moins à les rencontrer — dans quelques cantiques, sont désormais connus. Le peintre doit s'éloigner de l'art du moyen âge, trop conventionnel, s'appuyer sur la vraisemblance et l'histoire, montrer ses personnages dans des attitudes vraies et les éclairer d'une exacte lumière.

Toutefois, ce n'est point par l'art que se recommandent les vers de Denisot. A peine quelques-uns valent-ils d'être retenus pour la beauté ou l'harmonie de la forme. Denisot mérite d'être étudié à cause de l'influence qu'il a exercée. Il est l'initiateur d'un genre littéraire nouveau. Il a transformé l'éloge funèbre et en a fait une manifestation collective. Il a convié les personnages les plus illustres de diverses nations à orner par leurs vers ces *Tombeaux*. Par là, il a travaillé à la diffusion des belles-lettres françaises et à l'union des esprits.

Son œuvre nous intéresse encore par sa valeur documentaire. Elle nous montre la profondeur des croyances dans les provinces de l'Ouest vers 1540. Denisot et les Manceaux qui l'entourent placent Sagon au-dessus de Marot, guidés par leur foi bien plus que par leurs goûts littéraires.

La force de sa conviction explique qu'il ait été écouté. Il réclame une poésie moins mythologique, plus conforme aux croyances nationales. Il a inquiété et parfois réveillé les consciences de ses plus illustres contemporains, et les quelques vers chrétiens qui apparaissent mêlés aux poésies profanes, dans l'œuvre de la Pléiade, ont été en quelque manière dictés par lui.

Les *Cantiques* de Denisot demeurent un document utile à consulter. L'évolution chrétienne de Ronsard et de ses disciples s'expliquerait moins bien si l'on ignorait les exhortations

du conte d'Alsinois ; de même que cette vie, où s'unissent tant de sentiments opposés, nous aide à mieux comprendre les âmes complexes des Français au siècle de François I^{er} et de Marguerite de Navarre.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Extraits d'une Notice sur Nicolas Denisot, écrite par Jacques Denisot¹

Il fust eslevé aux lettres ez bonnes universités (p. 438),... excella de son temps ès mathématiques et s'addonna fort aussy aux fortifications, où il se rendit très renommé (p. 443)... Pour ses bonnes qualités et mérites étoit entré en qualité de gentilhomme de la chambre, au service du roi François I^{er}, de qui il fut caressé et estimé tant qu'il vescu; après sa mort il fut admis en ladite qualité par Henry second, auprès duquel il fut en estime particulière et bien voulu et aymé de toute la cour (p. 444)...

D'une belle stature, taille avantageuse et beau de visage (p. 445), il fut bien voulu d'une dame de condition qui luy attira de l'envie et de la jalousie, en sorte qu'on feist dessein sur sa vie, pour laquelle garantir il fut contrainct de se sauver en Angleterre, après en avoir eu la permission du roy Henry, où estant il fut fort bien accueilly dans la Cour d'Angleterre, où son estime et sa réputation estoit déjà cogneue (p. 446)...

Le roy Henry faisant dessein de recouvrer Calais ordonna aud. Denisot de venir demeurer dedans lad. ville, afin d'y faire des

¹ Ces fragments se trouvent dispersés dans les pages de l'article de M. E.-J.-B. Rathery : *Nicolas Denisot, Bulletin du Bibliophile*, n° 13, année 1850. Nous les recueillons parce que le manuscrit qui contenait la notice de Jacques Denisot a été brûlé, croyons-nous, dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre (1871).

habitudes soubz couleur de ses sciences et cognoissances, et principalement de la peinture et mathématiques; où il demeura pendant un an au gré et satisfaction de la ville telle que tout luy estoit loisible, quoiqu'estranger, tant il avoit gaigné le cœur des habitans, et respondant à l'intention dud. roy Henry, il feist le plan de la ville de Calais et marqua le fort et le faible de la fortification et l'envoya par un sien neveu, nommé Charles Langlois, qui arriva heureusement près du Roy. La nouvelle en fust esventée dans la ville, et, sur le bruit, led. Denisot fust emprisonné. La geollière de sa prison, esprise de sa beauté, adresse et gentillesse, résolut de le faire saulver, lui donna des outils adressés pour se faire ouverture, ce qu'il feist, et se sauva de la ville.

Il n'eut que le temps de se jeter chez un paysan, ne trouva qu'une fille qu'il pria de lui sauver la vie, de le cacher en quelque lieu; elle le feist mettre dans une barge de paille où elle le nourrist huit jours à l'insceu de son père, et tant que la garnison de Calais qui le cherchoit partout se fust retiré. Après quoy pria lad. fille d'aller jusques à Boulongne avec ses tablettes dans lesquelles il descrivoit au gouverneur sa desconvenue et le prioit de le venir quérir avec escorte, ce qui fut faict, et ainsy, par le moyen de cette fille, il fut tiré du péril, et s'en revint auprès du roy, auquel il feist veoir ce mesme plan de lad. ville sur ses tablettes, qu'il avoit envoyé par son nepveu. Le siège de Calais fust résolu sur led. plan, et prins ensuite par monsieur de Guise (pp. 448 et 449).

Le roi Henri, plein de bonne volonté pour led. Denizot, lui promit¹, de jour à autre, de recognoistre ses services; mais le malheur de sa mort arrivée aux Tournelles osta toutes les espérances aud. Denisot de jouir des effets de la bienveillance dud. Henry qu'il luy avoit tousjours tesmoignée, et touché de regret de la mort de son bon maistre, et de veoir sa fortune et ses espérances avortées, lorsqu'il étoit prest de recueillir les fruicts de ses peines et services, une maladie le saisit qui l'emporta quelque temps après (1559) et fut enterré dans Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse.

¹ Note de M. Rathery : « mot corrigé. »

Mais quelque temps après son retour en France, mémoratif qu'il tenoit la vie et son salut de ceste fille paisanne, il la feist venir près de luy, prit le soin de sa vie et éducation, avec dessein, dit-on, de l'espouser, en recognoissance des bons offices qu'elle lui avoit rendus. La mort le prévint, feist un testament par lequel il luy donna partye de son bien sa vie durant, lequel, par le décès à lad. fille, est retourné aux héritiers plus proches dud. Denisot qui sont encore en la ville du Mans (p. 451).

II

Extrait des lettres originales manuscrites du D^r Wotton, ambassadeur d'Angleterre à Paris, concernant le rôle politique de Denisot ¹

(Public Record Office. State Papers Foreing. Mary. Vol. IX.)

(Dépêche n° 549.) To the right honourable Sir William Petre and Sir John Bourne, Knights, and to either of theim, the two principall secretaries to the kinges and the queenes majesties (Fol. 98 v°.)

Sir, it hath byn shewed me that a french man named Nicolas Denisot, as I remember, who was somtyme scolemaster to the duke of Somersettes children and fet² fled out of England for an offence there committed, I trow for falsifieng of lettres either entendeth to go very shortely or is departed to go to Calys where he shall teache a gentilmans children I wene the comptrollers, the said Nicolas hath byn with the french king of late as I here and hath received good rewardes yea and as I am borne in hande though it seme straunge to me is made of the french kinges chamber so that he being a craftie childe it is thought he goeth not

¹ Nous reproduisons ces documents tels qu'ils ont été déchiffrés au xvi^e siècle, mais nous écrivons en entier les mots transcrits en abrégé dans les pièces déchiffrées. Nous avons réuni ici tous les textes où, à notre connaissance, le D^r Wotton fait mention de Denisot.

² Mot raturé.

thither but to practise some matter of importance. Wherefore if he come thither in dede I wene it wer but well don to herken diligently to his doinges and in case he have committed any suche offense in Englande heretofore as I have harde he hath that may be a good occasion to talke with hym a litle when soever any cause of suspicion shall appere against hym (Fol. 100, v°).

At Paris, the XIXth of october 1556 (Fol. 98 v°). Signé: N. Wotton (F° 98 v°.)

(Dépêche n° 550.) To the queenes highnesse.

And as I wrate by an other lettre I am also enfourmed by an other way that one Nicol' Nicholas Denys'ota fr.¹ Denysot a frenchman who some tyme what what² was scholemaster to the duke of Somersets children goith to Calys to teache I trow the comptrollers children the said Nicolas as I am enfourmed was of late moche made of by the french king and hath had good rewardes yea and as it hath byn tolde me though it seme somewhat strange is made one of the french kinges chamber he being a craftie felow it is thought that he goeth to practise some mater of importance there (F° 104 r°). Wherefore I suppose it wer well don he wer well looked to if he comme thither in dede. I herde ones in Englande that while he was there he counterfayted false lettres or committed some suche other offense that he was fayne to flie the realme, if this be trewe as it may be sone lerned whither it be so that may be a good occasion to talke a litle with him upon any suspicion by him given. (Fol. 104 v°).

At Paris, the xxth of october 1556 (Fol. 103 v°).

(Dépêche n° 568). To the Queenes Majestie (Vol. X, Fol. 4 v°).

...And albeit that I perceive that the counsell of Callys thinketh that Deniset (sic) who escaped went about no secret practise against them yet am I advertised from Parys that the common bruit is there that it lacked but little that Callys was not' delivered up to the french king and well I wote that a servaunt of (Fol. 5r°), myne who was at Callys at the same² what tyme the alarme was there returning within thre or IIII dayes after by monstrell was examined

¹ Plusieurs mots sont ici raturés.

² Ce mot est raturé.

there by the captayn of Tuckfeldes death naming hym Toteville which I wene was his trewe name in dede and likewise of Deniset (sic) whither he wer assuredly escaped or no which me thought soioned¹ as though he tooke some thought for them and divers conjectures make me to thinke that Denizot left not suche a mignon dame as his wief is at Parys for to go teache children at Callys for that could he do at Parys with more ease and pleasur and peraventure with litle lesse profit than he did in Callys for he is well lerned and writeth a verse very well but seing he had committed suche offenses in England before as I take it to be certayn he had don I thought that had byn a very good occasion that he shuld have ben sent for it to England and examined there upon those and other maters besides wherby I suppose more thinges wolde have come to light than now perhaps ar ever like to do (Fol. 5 v°).

At Poissye, the xiiith of january 1556 (Fol. 4 v).

(Dépêche n° 570.) To Queeness Majestie.

(F° 19 r°)... This man sayed also that he herde Senarpont moche lament the death of Tuckfelde for bycause that he and Denisot entended to have set a fire the poulder and munition in Callys which they might easely have don for that ther is a place there appereth out a peece of tymber as thicke as a mans arme the which they woold have cut out and than might they easely doo that they entended wherfore he sayed it wer well don that thing wer yet loked to for the frenche having knowlege therof may yet seeke to have it don by some other hesayed also that he herdedes² Denisot say that after he was escaped out of Callys he was hydden thre (Fol. 19 v°) dayes in a mannes house in the countrey by a young mayde, hir father and mother knowing nothing of it and that he founde the meanes to sende the said mayde to Arde under pretence to go thither to the merket and willed hir there to declare to the governour that the french man who had lept the walles of Callys was hidden in hir fathers house and that he prayed the said governour to send thither some company of men of warre to cary

¹ Ce mot paraît une ancienne forme de sound.

² Mot raturé.

him away save and also to sende him fyve and twentie crownes which was don accordingly. He sayeth likewise that after that Denisot was returned in to ffrance he sent a lettre to M^r Thresorer of Callys the which comyng to thadmiralles handes was opened and therupon he stode a while in double whither he shuld suffer the lettre to passe (but at the last he was content it shuld) these thinges he tolde me now and promised very earnestly that if he perceived any thing to be wrought against the realme of Englande he will not fayle to give me advertisment of it.

At Poissy, the XXIth of january 1556 (fol. 16 v°).

(Dépêche n° 587.) (Fol. 59 v°) Thoms. G. advertisement of Denisot and of his nepvewes cominge to Callais. The lettre sent to Denysot from Callais and the Constables answer.

(Notes by Dr Wotton headed « advertisements of the Admiral's (practice upon Guines. La Ferté Milon. 14 avril.)

(Dépêche N° 593.) To the Queenes Majestie.

(Fol. 79 v°... Allso the sayd Sommer coming nowe by Bulloyme fownde there Denysot who lept the walles at Calleys, whose being there doubtlesse is not for nothing. Ne is nowe brave and nowe is it openly spoken that he is of the frenche kinges chamber, what may be suspected of these thinges your Highnes can best consider.

La Ferte Mylon, XXVIIth of aprill 15 (57). (Fol. 78, v°.)

It is late by the
drift as I rememb
doubt of Somerset
for an offence
these men intended
go to Calais without
I want the comfort
in the French King
good - reward you
in some strange
chamber so that
strongest to go to
matter of importance
in deed I know it
diligently to give
any more offence
I have to late
no I am a little
shall appear again
The Admiral is yet
number of captives
shall do /

that a frowe man named nicolas
was sent some prison & for
elder and for fled out of england
attod I have for falsifying of
go being portole or is depled to
hall large a gentleman's silver
I the said nicolas have been
last as I give & have received
I am some in hand frowe
is made of the frowe thing
being a wafter silde it is
frowe but to prartyt some
wafter if he come to prartyt
but will do to frowe
in case of have committed
under frowe as I have
may be a good wafter to talke
in former any cause of frowe
I am / And thus
have at the court & a
thing to know what the

INDEX DES NOMS PROPRES

- ACQS (l'évêque d'), 119. — Cf. Noailles (François de).
 AMBLETEUSE (Pas-de-Calais). 110.
 ANACRÉON. 98.
 ANDROUET DU CERCEAU (Jacques). 8, 9, 30.
 ANGERS. 6, 11, 31, 32.
 ANGOT (l'abbé A.). 9.
 ANNE, femme du duc de Somerset. 56.
 ARCUEIL (Seine). 70, 83.
 ARDRES (Pas-de-Calais). 117, 149.
 ARIOSTE. 73.
 ARMAND (Antoine). 66.
 ASCHAM. 57.
 ASSÉ, en Villeroy, commune de Condeau (Orne). 2, 4, 5, 77.
 AUBIERS D'ARGENTRÉ (Léonard des). 8.
 AUGUIS. IV, 131, 137.
 AUGUSTIN (saint). 80.
 AUTELS (Guillaume des). 101.
 BAÏF (Antoine de). IV, 45, 59, 64, 67, 68, 70, 74, 75, 79, 95, 98, 101.
 BAÏF (Julien de), chanoine du Mans. 45.
 BAÏF (Lazare de). 45.
 BAILLET (Adrien). IV, 134.
 BAILLY (A.). 98.
 BALLARD (George). IV, 60.
 BAYEUX (le collège de), à Paris. 45.
 BAYLE (Pierre). IV, 60, 62.
 BEAUCLAIRE DE PÉQUILLON (François). 109, 112, 121, 122.
 BEAULIEU (l'abbaye de), au Mans. 2.
 BEAULUÈRE (Louis de la). 16, 17.
 BÉDOUIN (Samson). V, 105, 138, 139.
 BELLAY (Joachim du). IV, V, 53, 59, 64-66, 70, 79, 95, 96, 101-103, 139.
 BELLEAU (Rémy). 2, 79, 95, 98, 136.
 BELLE-FOREST (de). 121.
 BELLÈME. V, 136.
 BELON (Pierre). IV, 42, 59, 72, 79, 104, 136.
 BIEZ (Oudart de). 110.
 BLANCHEMAIN (Prosper). VII, 6, 99, 100.
 BOAYSTUAU (Pierre), surnommé Launay, 125, 127.
 BONNEFON (Paul). IV, 17, 131, 139.
 BOSSUET. 54.
 BOTEAUVILLE (Michel de). VII, 74.
 BOUGUIER (G.). 66.
 BOUJU (Paul), lieutenant du juge du Mans. 2.
 BOUJU (Thérèse), mère de Simone Moreau. 2.
 BOUJU, poète. 64.
 BOULOGNE-SUR-MER. 65, 109-111, 114, 117, 119, 125, 146, 150.
 BOULONNAIS (le). 110.
 BOURBON (Louis de), évêque du Mans. 16, 17.
 BOURBON (Nicolas), poète. 64.
 BOURDIGNÉ D'ANGERS. 39.
 BOURGOGNE (la). 47.
 BOURNE (John). 57, 113, 147.
 BOUTIGNY (Mathieu de). 17.
 BOYER (Michel). IV, 1-4, 46, 104, 105, 115, 129, 131, 137, 139.
 BRANTOME. 45-47, 109, 112, 120, 122.
 BRIAND (François). V, 6, 29, 33, 138.
 BRINON (Jean). 72, 74.
 BRIONAEUS (Mart.). 66.
 BRIQUEMAUT (de). 120.
 BRUNET. 121.
 BRY (Gilles), sieur de la Clergerie. IV, 8, 131, 133.
 BUCHANAN (Georges). 125.

C. S., poète inconnu. 65.

CALAIS. 9, 108-123, 125, 126, 128, 131, 137-141, 145-150.

CATEAU-CAMBRÉSIS (le traité de). 128.

CHAMARD (Henri). V, 102, 131, 139.

CHAPPUIS, poète. 64.

CHARDON (Henri). V, VIII, 1, 5, 6, 9, 12, 13, 32, 33, 41, 105, 106, 131, 138.

CHARLES (l'abbé Robert). 9.

CHARLES-QUINT. 110.

CHATEAU-GONTIER. 9.

CIMBER (L.). 110.

CLÉMENT (Félice), seconde femme présumée de Jean II Denisot. 5.

CLÉMENT. 13.

CLINCHAMP (Max de). 131, 137.

COLET (Claude). 97.

COLIGNY (l'amiral de). 120.

COLLETET (Guillaume). 5, 6, 133, 137.

COMPIÈGNE. 118.

CONDEAU (Orne). 2.

CORNOUAILLES (un seigneur nommé). 111.

CORROZET (Gilles). 127, 131, 132.

COUCY (Jacques de), seigneur de Ver vins. 110.

COURBET (E). VI, 101.

COUTURE (le collège de la), au Mans. 6.

CURET (Pierre). 14.

CUZCO (Pérou). 44.

DANIEL (Jean), dit Maître Mithou. V, 29, 32, 33.

DANJOU (F.). 110.

DAURAT. 6, 43, 45, 64, 70, 72, 74, 101.

DENISOT (famille). 1, 5, 6, 117, 138.

DENISOT (François), frère de Denisot, abbé de la Périne, chapelain de Sainte-Catherine et prieur d'Assé. 5, 10, 21-23.

DENISOT (Françoise), sœur de Denisot. 5.

DENISOT (Françoise), nièce de Denisot. 4.

DENISOT (Gérard), cousin de Denisot. 5, 8, 64.

DENISOT (Gilette), nièce de Denisot. 4.

DENISOT (Jacques), petit-neveu de Gérard Denisot, 5, 6, 8, 41, 42, 46, 55, 58, 112, 115-117, 128, 137, 145.

DENISOT (Jean I), grand-père de Denisot. 2

DENISOT (Jean II), père de Denisot, 2-5, 29, 137.

DENISOT (Jean III), frère de Denisot. 4, 10.

DENISOT (Louise), nièce de Denisot. 4.

DENISOT (Marguerite), nièce de Denisot. 4.

DENISOT (Marie), nièce de Denisot. 4.

DENISOT (Philippe), arrière-grand-père de Denisot. 2.

DENISOT ADISON (Philippe), oncle de Denisot. 1.

DENISOT (Thomasse), sœur de Denisot. 5.

DESPORTES (N.-H.-F.). VI.

DOD. (Mathur.) 66.

DRAPEYRON (Ludovic). VI, 44.

DUDLEY. 114.

DUPRÉ-LASALLE (E.). V.

DURER (Albert). 9.

EDOUARD VI, roi d'Angleterre. I, 43, 45, 47, 48, 53-55, 110, 138.

ELISABETH, reine d'Angleterre. 70.

ELMER. 57.

ENFANTS-TRouvés (la chapelle des), à Paris. 135.

EURIPIDE. 82.

EVÊCHÉ (la chapelle de l'), au Mans. 10.

FEQUIÈRES (le petit). 120.

FERRARE. 18.

FERTÉ-MILON (la). 117, 150.

FILON. 57.

FLACÉ (René). 6.

FLÈCHE (la). 98.

FONTAINE (Charles). 7, 12, 39.

FORCADEL (Etienne). 87.

FOULON (Abel). 42.

FRANÇOIS 1^{er}. 7, 26, 42, 43, 60-62, 110, 112, 136, 143, 145.

FRANÇOIS DE SALES (saint). 106.

FRAPIN. 31.

FROGER (l'abbé Louis). V, VIII, 76.

GAIGNIÈRES. 9.

GATTÉ. 13.

GENÈVE. 121.

GÉNIN. 131, 136.

GESNER (Conrad). V, 104.

GEYMÜLLER (Henry de). 30.

GILES (the rev. Dr). 57.

GODBERT (H.). 16, 17.

GODET (l'abbé). V, VIII, 131, 136.

GOHORRY (Jacques). 44

GORRON (bailli de). 4.
 GOUJET (l'abbé). V, 131, 134.
 GOUVERNEUR. 131, 136.
 GRAY (Jane). 57.
 GUINES (Pas-de-Calais). 110, 130.
 GUISE (le duc de). 120, 121, 146.

 HABERT, poète. 65.
 HAM (Pas-de-Calais). 110.
 HANGEST (Jérôme d'). 1, 16, 17, 30.
 HAURÉAU (B.). V, 3, 14, 131, 135, 137, 138.
 HAYE (Robert de la). 40.
 HAYENEUSVE (Simon). 1, 9, 10, 15, 41, 141.
 HENRI II, roi de France. 46, 58, 70, 109-112, 114, 115, 117-120, 122, 125, 128, 129, 143, 146.
 HENRI VIII, roi d'Angleterre. 30, 43, 47-52, 54, 60, 61, 110, 129.
 HEROET, poète. 64.
 HERVÉ (Noël). V, 131, 136.
 HOMÈRE. 102, 103.
 HÔPITAL (Michel de l'). V, VI, 41, 59, 65, 66, 73, 108.
 HOUBERT (Victor). V, 131, 135, 136.
 HOWARD (Guillaume), gouverneur de Calais. 111.
 HOYAU. 13.
 HUBERT (Gabriel). 133.
 HUCHER (Eugène). 15.
 HUETERIE (Charles de la). 22.
 HUGUIER (Jean). 23.

 JASINSKI (Max). V, 95.
 JÉROME (saint). 80.
 JÉSUITES (la chapelle des), au Mans. 10.
 JODELLE (Etienne). 39, 74, 79, 95, 97, 98, 101.
 JOYEUSE (Anne de). 98.
 JUSSERAND. 56.

 LA BOËTIE. 76.
 LA CROIX DU MAINE. V, VII, 6, 8-14, 16, 20, 22, 26, 30, 40, 45, 65, 107, 131-134.
 LALANNE (Ludovic). 47.
 LAMBIN. 65.
 LA MONNOYE. IV, 65, 131, 134.
 LANGEY (M. de). 47.
 LANGLOIS (Charles), sieur du Vivier, ne-

veu de Denisot. 5, 6, 115, 117, 146.
 LANT, Anglais. 115.
 LA POPELINIÈRE. 120.
 LASSUS, architecte. 10.
 LAUMONIER (Paul). VI, 71, 76, 98.
 LAVAL. 6, 9, 16, 17.
 LA VAYRIEE. 13.
 LE BOINDRE (Guillaume), mari de Francoise Denisot. 5.
 LE BON (Jean), écrivain. 99.
 LE CARON (Loys). 79, 81, 100-102.
 LE CORVAISIER DE COURTEILLES (Antoine). 10, 14, 15.
 LE DOYEN (Guillaume). 16, 17.
 LE DUCHAT (Jacob). V, 131, 134.
 LEFRANC (Abel). 61.
 LE MOIGNE (Lucas). 29, 32.
 LE PAIGE. 3.
 LHOUMEAU (Antoine). 131, 137.
 LIGULEI (maître Grandis). 25, 26.
 LINGARD (J.). 110.
 LIRON (dom Jean). VI, 7, 134.
 LONDRES. 43, 47, 56, 70, 115, 118.
 LORRAINE (le cardinal de). 122.
 LOTTIN (l'abbé). 10.
 LOYNES (Antoinette de). 65.
 LUCRÈCE. 80, 81.
 LUTHER. 16, 106.
 LUXEMBOURG (Philippe de), évêque du Mans, légat du Pape, 6, 10, 12, 14-16.

 MACER (J.). 99.
 MACRIN. 64.
 MAGNY (Olivier de). VI, 59, 74, 75, 79, 101, 102.
 MALEDENT (Jean). 65.
 MALHERBE. IV, 137.
 MANCEAU (Nicole), sieur de la Gaudinière. 8.
 MANS (le). I, IV-VIII, 1-6, 8-12, 14, 17, 18, 20, 22, 30, 32, 34, 36, 41, 43, 45, 58, 103, 105, 126, 128, 129, 133, 136, 137, 139, 147. — (la cathédrale ou Saint-Julien du). 15, 20. — (le collège du), au Mans. 6.
 MARCEL (Gabriel). VI, 44, 131, 139.
 MARCHAND (Prosper). VI, 104, 131, 134.
 MARGUERITE DE VALOIS ou d'Angoulême, reine de Navarre. II, 8, 30, 35, 40, 41, 45-47, 57-73, 86, 107, 108, 134-136, 139, 142, 143.

- MARIE STUART. 70.
 MARIE TUDOR, reine d'Angleterre. III, VII, 57, 111-114, 116-118, 147-150.
 MAROT (Clément). III, IV, 1, 7, 17-26, 30, 39, 64, 107, 126, 139, 142.
 MARQUES [probablement Marquise, Pas-de-Calais]. 109, 111.
 MATHON (M.). 133.
 MATTHIEU (Pierre). 121.
 MÉDAN (Seine-et-Oise). 85.
 MÉNAGE. IV, 131, 134.
 MERLET (Lucien). VI, 138.
 MESERETTE. 8.
 MESMES (Jean-Pierre de). 101, 134.
 MICHEL-ANGE. 9.
 MIREURS (Pierre des). II, 8, 60, 64, 70, 71.
 MITHOU (maître). Voir Daniel (Jean).
 MOLÈ. VI, 131, 134, 135.
 MONTAIGNE. 39, 76, 127, 131, 132.
 MONTMORENCY (Anne de), connétable. 111, 121.
 MOREAU (Simone), première femme de Jean II Denisot. 2, 4.
 MORÉRI. 131, 133.
 MURET (Marc-Antoine). VI, 41, 59, 74, 79, 96, 98, 101.
 NEVEU. 13.
 NICOLAÏ (Jean). VI, 132.
 NOAILLES (Antoine de). 111, 118.
 NOAILLES (François de), évêque de Dax. 47, 109, 118-120.
 NODIER (Charles). 131, 135.
 NOGENT-LE-ROTROU. 2, 64, 133, 136.
 NOUE (Edmond de). 25.
 ODOS EN BIGORRE (le château d'). 59.
 OGIER (Macé). 8, 30.
 ORRY (Jean). 7, 11, 12.
 OVIDE. 7, 43, 49, 50, 65.
 PANIAS. 101.
 PASCAL (Blaise). 127.
 PASQUIER (Etienne). VI, 4, 31, 74, 79, 97, 103, 132, 134.
 PAUL (saint). 62, 106.
 PELETIER (Jacques). 14, 37, 42, 45, 64, 126, 134, 141.
 PERCHE (le). 2, 8, 126.
 PÉRIERS (Bonaventure des). 134, 135.
 PÉRINE (la chapelle de la). 10. — (abbé de la). 5.
 PÉROU (le). II, 9, 43, 44, 139.
 PÉRUSE le Mâconnais. 101.
 PESCHE (J.-R.). VI, 41.
 PÉTRARQUE. 32.
 PETRE (William). 57, 113, 147.
 PHILIPPE II. 110, 112.
 PIOLIN (dom Paul). 12, 15, 16.
 PLACE (Pierre de la). 120, 122.
 POISSY. 73, 113-117, 149, 150.
 POLLARD (A.-F.). 56.
 PRENBROUG (le comte de). 111.
 PUIDEVAL (le doyen de). 118.
 RABELAIS. 34.
 RABUTIN (de). 120-122.
 RATHERY (E.-J.-B.). VII, 5, 6, 131, 133, 137, 145.
 RIBIER (Guillaume). 118.
 RIGOLEY DE JUVIGNY. VII, 132.
 RONNE (le), ruisseau. 2.
 RONSARD (Pierre de). VI, VII, 41, 45, 59, 64-67, 69-72, 74-77, 80, 81, 95, 97-99, 101, 132, 133, 142.
 ROUEN. 19, 22.
 ROUJOUX (de). 110.
 ROUSSIN (François). 23.
 SAGON (François). III, IV, 1, 7, 17-24, 26, 29, 30, 39, 58, 139, 142.
 SAINT-BENOIT, paroisse du Mans. 6.
 SAINT-CALAIS. 133.
 SAINTE-BEUVE. 135.
 SAINT-EBVROUL (l'abbé de). 17, 20.
 SAINTE-CATHERINE, chapelle. 5.
 SAINTE-MARTHE (Charles de). 64.
 SAINTE-MARTHE (Louis de). 66.
 SAINTE-MARTHE (René de). 66.
 SAINT-ETIENNE-DU-MONT (l'église), à Paris. 130, 146.
 SAINT-FRANÇOYS. 13.
 SAINT-GELAIS (Mellin de). 64, 70, 74, 101.
 SAINT-GEORGES-DU-PUY-DE-LA-GARDE, au diocèse de Poitou (Maine-et-Loire). 32.
 SAINT-MARCEAU (le faubourg), à Paris. 130.
 SAINT-PAVIN-DE-LA-CITÉ, ancienne paroisse du Mans. 2, 3, 6.

- SAINT-PIERRE-DE-LA-COUR, ancienne église du Mans. 9.
- SAINT-QUENTIN. 120, 122.
- SAINT-VINCENT (l'abbaye de), au Mans. 9.
- SALEL (Hugues). 64.
- SANNAZAR. 33, 50, 51, 80.
- SAULX (Gaspard de), seigneur de Tavan-
nes. 109, 121.
- SCARRON. V, 138.
- SCÈVE (Maurice). 101.
- SÉGUIER (Martin). 66.
- SÉNARPONT, gouverneur de Boulogne.
109, 111, 114, 118, 119, 122, 126, 146,
149.
- SERHISEY (Benoist de). 25, 26.
- SEYMOUR (Jeanne). 54.
- SIBILET. VII, 79, 102, 135.
- SILIUS ITALICUS. 43.
- SILLÉ (la baillive de). 14.
- SLACK (la), village près d'Ambleteuse
(Pas-de-Calais). 110.
- SOMERSET (le duc de). 43, 56-58, 70, 136,
147.
- SOMERSET (Anne). II, 56, 59, 60, 62, 63,
67-70, 72, 85, 95, 107, 136.
- SOMERSET (Jeanne). II, 56, 59, 60, 62, 63,
67, 70, 72, 85, 95, 107, 136.
- SOMERSET (Marguerite). II, 56, 59-63, 67,
69, 70, 72, 85, 95, 107, 136.
- STACE. 43, 50, 65.
- STROZZI. 121, 122.
- SULLY PRUDHOMME. 80.
- SURIAU (Michel). 110.
- TABOUROT DES ACCORDS, VII, 132.
- TAHUREAU (Jacques). VII, 6, 12, 13, 79,
95, 100, 101.
- TAHUREAU (Pierre). 11.
- TAINÉ (H.). 85.
- TAMISEY DE LARROQUE. 118.
- TAMOT (Gabriel). 12.
- TANNER (Thomas). 138.
- TARON (René). 8, 13, 14.
- TERRIS (l'abbé Paul). VII, 131, 136.
- THÉOCRITE. 8, 48, 80.
- THOMAS (Antoine). VII, 74.
- THOU (de). 109, 121.
- TILLET (J. du). 66.
- TORY (Geoffroy). 9, 10.
- TRIGER (Robert). VII, 4, 10.
- TRONCHAY (Baptiste du). 13, 14.
- TROUILLARD. 13.
- TUCKFIELD, émissaire français (Toute-
ville). 114, 149.
- TURNBULL (Villiam-B.). III, VII.
- UTENHOVE (Charles d'). 102, 103, 125.
- VAIRIE (Hiérosme de la). 8.
- VANDER HAEGHEN (Ferdinand). 125.
- VAUCELLES (la trêve de). 112.
- VAUCELLES (Mathieu de). 29, 30.
- VERDIER (Antoine du). VII, 131-134, 137.
- VERTOT (l'abbé). 118, 119.
- VICAIRE (Gabriel). VIII, 131, 136.
- VIEILLEVILLE. 110.
- VILLEROY, maintenant Villeray, commune
de Condeau (Orne). 2.
- VILLEROY (Mme de). 119.
- VILLON (François). 33.
- VIRGILE. 7, 43, 45, 48, 49, 55, 82.
- WOTTON (le Dr). III, VIII, 57, 58, 109,
112-118, 128, 147-150.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des ouvrages de Denisot.....	I
BIBLIOGRAPHIE	III
CHAPITRE I. — Education et jeunesse de Denisot. 1515-1545.....	1
I. — Origine de la famille : les aïeux, le père, les frères. — Première éducation toute latine et superficielle. — Goût du jeune homme pour le dessin. — Influence de Simon Hayeneusve sur son talent	1
II. — Relations de Denisot avec les poètes manceaux, avec les dignitaires du clergé. — Influence de Jérôme d'Hangest.....	11
III. — Origine religieuse de la querelle de Marot et de Sagon. — Idées maîtresses qui se dégagent de la polémique de Sagon. — Pourquoi Denisot intervient-il dans le débat ? — Critiques dont il est l'objet. — Conséquences de ces attaques sur la pensée de Denisot.....	17
CHAPITRE II. — Denisot poète de province, 1545.....	29
I. — Collaborateur d'un poète manceau, Mathieu de Vaucelles, Denisot décide de suivre la même carrière littéraire que son ami....	29
II. — Il écrit des noëls. — Goût du xvi ^e siècle pour ces poèmes. — Modèles de Denisot : il imite peu Le Moigne et Daniel, poètes personnels et pittoresques ; il rappelle davantage son compatriote Briand. — But de Denisot : il ne se propose que de plaire à sa famille et à ses amis. — Éléments religieux de son inspiration : la Grâce, la Vierge. Silence du poète sur la réforme. — Éléments artistiques. — Denisot imitateur maladroit des anciens. — Vulgarité du vocabulaire et du vers.....	30
III. — Notoriété de Denisot dans sa province, en 1545. — Diversité de ses talents. — Séduction de sa personne. — Il cherche la gloire à Paris	40
CHAPITRE III. — Denisot poète courtisan. 1545-1550.....	43
I. — Curiosité de Denisot. Il dresse une carte du Pérou. — Il achève son éducation littéraire sous la direction de Daurat. — Denisot à la cour du roi François I ^{er} . Son amour pour une grande dame. — Sa fuite à Londres. Il est précepteur de trois filles du duc de Somerset.....	43

II. — Denisot écrit un panégyrique d'Edouard VI et d'Henri VIII. Ses modèles : Virgile, Ovide, Silius Italicus, Stace.....	47
III. — Henri VIII, d'après Denisot. Sous l'excès des flatteries, il est possible de retrouver le tyran. — Edouard VI. L'auteur le compare à un dieu et le proclame souverain maître de la pensée de ses sujets.....	51
IV. — Denisot penseur et écrivain. Il demeure un poète religieux convaincu du néant des grandeurs. — Le style est subtil et de mauvais goût.....	54
V. — Denisot précepteur. — Admiration des trois princesses pour leur maître. — Départ subit de Denisot : ses raisons probables. — Influence de la Cour sur le talent de Denisot.....	56
CHAPITRE IV. — Denisot poète de la Renaissance. 1550-1553.....	59
I. — Les trois princesses, élèves de Denisot, célèbrent en distiques latins la mort de Marguerite de Navarre. — Part de réminiscences : nombreuses imitations des vers de Denisot. — Part d'originalité : elles louent dans Marguerite la protectrice des poètes, la sœur aimante, l'âme croyante, pénétrée de la science de l'Ecriture. Charme de ce portrait.....	59
II. — Denisot éditeur de l'œuvre des trois princesses. — Principaux collaborateurs. — Succès de l'ouvrage. — Pour quelle raison Ronsard et du Bellay n'ont-ils pas participé à cette première édition ?.....	63
III. — Edition française du Tombeau. — Jugement sur une ode de Ronsard, sur les traductions de Baif et de Denisot. — Service rendu par la publication du Tombeau aux Lettres françaises.	66
IV. — Denisot, poète célèbre. — Eloges que lui adressent Ronsard, Pierre Belon, Michel de l'Hôpital, Muret, Olivier de Magny.....	70
CHAPITRE V. — Denisot poète religieux, adversaire de la Pléiade. 1553	79
I. — Denisot, adversaire de la mythologie, raille ses fables, ses oracles, ses sacrifices. — Restriction qu'il apporte à cette condamnation : il accueille la mythologie chaque fois qu'il découvre dans ses récits le symbole d'une croyance chrétienne. — Idées théologiques de l'auteur des <i>Cantiques</i> sur la Grâce et les Sacrements. — Denisot a-t-il incliné vers le Protestantisme ?	79
II. — Denisot poète pittoresque. — Son effort pour dépeindre la nuit de Noël et les personnages de la Nativité. — Son esthétique ennemie de la convention, à la recherche de l'exactitude historique	87
III. — La métrique et le style. — Il poursuit le grand art et ne rencontre le plus souvent que le prosaïsme.....	95

IV. — Disciples de Denisot, poète sacré : J. du Bellay, Muret, Jodelle, Belleau, Baif. — Quelques poètes, au contraire, ne louent dans Denisot que la poésie profane : Tahureau, Loys Le Caron, Magny, Sibilet. — Vers mesurés de Denisot à Pasquier et à Pierre Belon.....	95
V. — Etude de deux fragments du livre des <i>Prières à Dieu</i> . — Le commentaire sans tendresse du <i>Pater</i> . — La paraphrase des Commandements : l'idée de la convoitise prédomine. — Essai de nouvelles combinaisons métriques. — Conclusion sur Denisot poète religieux.....	105
CHAPITRE VI. — Denisot, serviteur de la France, prépare la reprise de Calais. 1556-1557 ..	109
I. — Politique hostile d'Henri II vis-à-vis de l'Angleterre. — Tentatives des Français contre Calais en 1553 et 1554. — Vigilance des Anglais. — A la suite des négociations de Marques, près Calais, les Français croient possible de s'emparer de la place.	109
II. — Denisot reçoit l'ordre du roi de se rendre à Calais, en 1556. — Soupçons et inquiétudes de l'ambassadeur d'Angleterre, le Dr Wotton. — Denisot aide le parti français à Calais et prend part à d'audacieuses entreprises. — Il lève le plan des fortifications, l'expédie au roi. — Arrêté, mais non convaincu, il s'évade. — Poursuivi, il est sauvé par une jeune fille. — Il rejoint Sénarpont.....	112
III. — Les contemporains nous renseignent peu sur les préparatifs de la prise de Calais. — Témoignage incomplet de François de Noailles. — Erreurs de Brantome, de de Thou. — Importance des relations des témoins oculaires : Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes, et François Beauclaire de Péquillon. — Part prépondérante d'Henri II dans la reprise de Calais.....	118
CHAPITRE VII. — Les derniers jours de Denisot. 1558-1559.....	123
Denisot s'adonne de nouveau aux belles-lettres. — Il ne collabore pas aux <i>Nouvelles Récréations</i> , où l'on ne retrouve ni ses idées ni son style. — Il écrit quelques vers pessimistes pour le <i>Théâtre du Monde</i> , de Pierre Boaystuan. — Projet de mariage avec la paysanne qui l'avait sauvé à Calais. — Douleur de Denisot lorsque Henri II est blessé en 1559. — Il meurt peu de temps après le monarque.....	125
CHAPITRE VIII. — Denisot et la Critique	131
I. — La critique au xvi ^e siècle : Gilles Corrozet, Montaigne. — Les études d'ensemble d'Antoine du Verdier et de La Croix du Maine. — Copies manuscrites des <i>Cantiques</i> de Denisot.....	131

II. — La critique au xvii ^e et au xviii ^e siècle : Gilles Bry de la Clergerie, Moréri, Ménage, P. Marchand, La Monnoye, Le Duchat. — Etude érudite de Goujet. — Réflexions originales de l'avocat Molé.....	133
III. — La critique au xix ^e siècle : Denisot cité par MM. C. Nodier, V. Houdbert, Génin, Gouverneur, Terris, Godet, Vicairé, Hervé. — Denisot réédité par MM. Auguis, Max de Clinchamp, Lhoumeau. — Denisot étudié par MM. Boyer, Rathery, Hauréau, Chardon, Bonnefon, Chamard, Marcel....	135
CONCLUSION.....	141
Pièce justificative n° 1. Extraits d'une notice sur N. Denisot, écrite en 1646..	145
Pièce justificative n° 2. Extrait des lettres originales manuscrites du docteur Wotton, concernant le rôle politique de Denisot.....	147
Fac-Simile d'une dépêche manuscrite du Dr Wotton.....	151
INDEX DES NOMS PROPRES	155
TABLE DES MATIÈRES.....	161

VU ET LU

par nous, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université,

A Caen, le 10 juillet 1906

A.-P. LEMERCIER.

Le Recteur de l'Académie, Président du Conseil de l'Université

A Caen, le 11 juillet 1906

E. ZEVORT.

